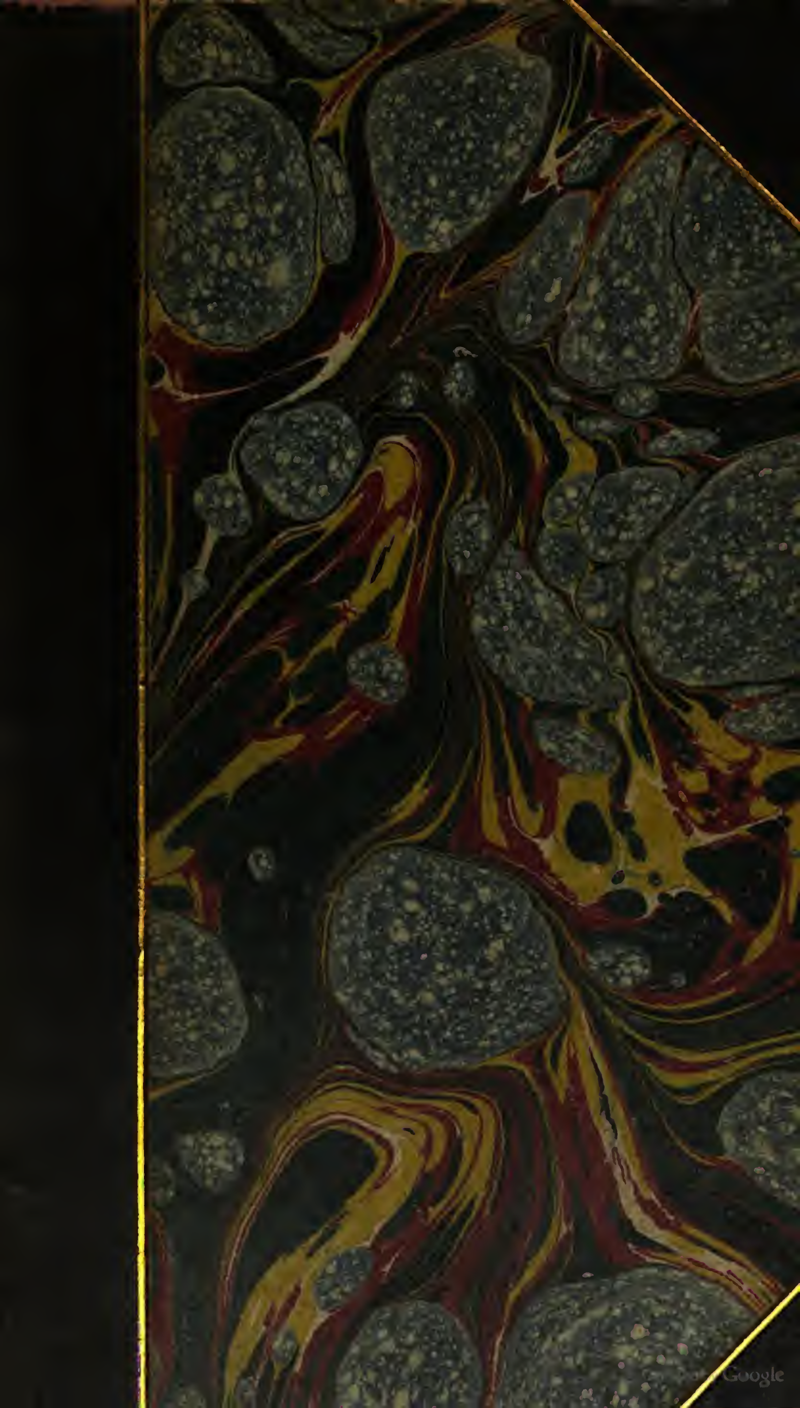



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

CARPENTARIANA

DE

M. CHARPENTIER

DE L'*ACADEMIE* FRANÇOISE.

1620 - 1702

CARPENTARIANA

OU

RECUEIL

DES PENSE'ES HISTORIQUES, CRITIQUE, MORALE, ET DE BONS MOTS

DE

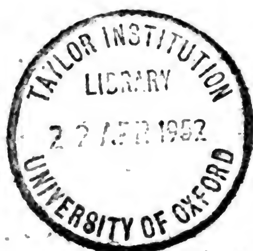
M. CHARPENTIER

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.



A AMSTERDAM,

M. DCC. XLI.


TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
22 APR 1952
UNIVERSITY OF OXFORD



CARPENTERIANA
OU
REMARQUES D'HISTOIRE,
De Morale, de Critique, d'Erudition, & de Bons Mots.

LES Turcs ont plusieurs Histoires generales, & particulieres de leur pays, depuis le Sultan Osman, qui est le premier de la race de ces Empereurs jusqu'à present. Il y a quantité de ces Histoires dans la Bibliotheque du Roi, dont on n'a encore rien vû de

traduit, que les Annales de Leunclavius, qui ne ſont pas fort conſiderables. Quoique le vulgaire croye que les Turcs negligent les ſciences, la Bibliotheque du Grand Seigneur fait pourtant une partie de ſon tréſor; & il y a dans ce pays des Hiſtoriographes à gages, qui écrivent avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, les actions & les conquêtes de leurs Princes. Il y en a un entre autres, qui a fait un abregé de leur Hiſtoire, qui finit à la priſe de Kaminieck, & dans lequel il y a pluſieurs recherches très-curieuſes, & tirées des Memoires les plus ſecrets du Serail. Les Turcs ont une Hiſtoire très-fameuſe parmi eux, intitulée,

l'Hiſtoire des Rois; elle eſt écrite en vers Perſans, & contient l'Hiſtoire des anciens Rois de Perſe; ſon Auteur s'appelle *Ferdous*, qui, quoique né ſimple payſan, eut tant de talent pour la Poëſie, qu'il s'eſt fait admirer de tout le Levant par cet ouvrage. Le Roi de Perſe, ſous lequel il vivoit, le trouva ſi beau, qu'il lui donna une piéce d'or pour chaque diſtique. L'ouvrage en contient, dit-on, ſoixante mille; & comme il eſt enrichi de pluſieurs figures, on en vend ordinairement les exemplaires plus de cent écus.

Je ſuis du ſentiment de bien des gens qui croyent, qu'Ogier

n'eſt pas l'Auteur de l'Apologie de Balzac, mais que c'eſt Balzac lui-même. Veritablement ſi l'on examine bien cette piéce, on y reconnoît facilement ſon ſtyle : je ne puis m'empêcher de rire toutes les fois que je me ſouviens d'un endroit de cette Apologie. Les Livres de M. de Balzac, dit l'Auteur, ne ſont gueres moins communs que l'air que nous reſpirons ; & il y a des Parlemens entiers, qui les ſçavent par cœur. Balzac eſt en verité un grand Juriſconſulte, bien digne que des Parlemens l'apprennent par cœur.

Socrate diſoit qu'il aimoit mieux écrire ſes ſentimens ſur le

cœur des hommes, que ſur les peaux des animaux. Ce n'eſt être utile, pour ainſi dire, qu'à ſes voiſins. Il me ſemble neanmoins qu'un Philoſophe doit travailler non ſeulement à l'inſtruction de tous les hommes de ſon ſiécle, mais même pour la poſterité: qu'il doit écrire ſes Sentences & les mettre ſur le papier, afin de les faire paſſer dans le cœur des hommes preſens, abſens, & à venir.

Une perſonne diſant à l'illuſtre Jerôme Bignon, que Rome étoit le ſiége de la Foy; cela eſt vrai, lui répondit-il, mais cette Foy reſſemble à de certaines gens qu'on ne trouve jamais au logis.

Auguſte aimoit fort Virgile & Horace. Ils étoient preſque tous les jours à ſa table, & ce grand Prince les faiſoit mettre à ſes deux côtez. Or Virgile, dit-on, avoit l'haleine fort courte, & Horace avoit une fiſtule lacrymale; ſi bien qu'Auguſte diſoit quelquefois, en plaiſantant là-deſſus: *Ego ſum inter ſuſpiria & lacrymas.*

Ligniere reprochoit un jour à Montmaur le Paraſite, qu'il dînoit ſouvent chez les autres, il répondit, comment voulez-vous que je faſſe; on m'en preſſe? je le crois bien reprit Ligniere, il n'y a rien de plus preſſant que la gourmandiſe.

Je ne trouve rien de plus ri-

dicule que de voir au commencement du cinquiéme livre des Métamorphoses d'Ovide, un Joueur de lyre blessé à mort, tâcher encore de pincer d'une main mourante les cordes de cet instrument.

...... & digitis morientibus, ille retentat
Fila lyræ ......

Quelque fou, ou si vous voulez quelque enthousiasmé qu'un Musicien puisse être de son art, qui doute que s'il se voyoit donner un coup d'épée au travers du corps, qu'il ne jettât sa lyre bien vîte, & ne songeât plûtôt à fuir ou à se défendre, qu'à préluder: outre qu'il est impertinent de suposer que cet homme, qui ne fût

tué que quelque tems après le combat commencé, jouât encore de la lyre. C'eſt un peu trop s'écarter de la nature. Tous ceux qui travaillent d'imagination, Poëtes, Peintres, & Orateurs devroient toujours avoir ce beau precepte de Quintilien preſent à l'eſprit : *intueri naturam & ſequi*, conſiderer la nature & la ſuivre. Il eſt permis de l'embellir, de faire un beau choix, de n'en copier que les endroits favorables, & d'en faire un beau tout. On peut même laiſſer un peu aller ſon imagination au-delà ; mais il ne faut jamais perdre de vûë la nature ni le vrai.

M. Perrault a raiſon de blâ-

mer nos Poëtes modernes de l'abus qu'ils font de la Fable dans leurs ouvrages, principalement lorſqu'ils écrivent à des femmes; mais il a tort de blâmer les Anciens, & de dire qu'il faloit que les Maitreſſes d'Ovide fuſſent bien ſavantes pour entendre ſes Epitres : puiſque les choſes qui font aujourd'hui notre érudition, & qu'il nous faut chercher par une longue étude dans les Livres des Anciens, étoient très-vulgaires de leur tems; elles faiſoient une partie de leur Religion. Il n'y avoit point de Soubrette à Rome, qui ne ſçût que Mars étoit le Dieu de la guerre, Venus la Déeſſe de l'amour, &c. Perrault devoit plûtôt blâmer

Ronſard d'avoir fourré toute l'Iliade dans ſon Sonnet qui commence,

Je ne ſuis point ma guerriere Caſſandre, *&c.* Sa Mademoiſelle Caſſandre, qui étoit, à ce qu'on dit, une Cabaretiere, n'y pouvoit rien comprendre, non plus que bien d'honnêtes gens d'àpreſent.

Tertullien, ce ſevere Theologien, ne vouloit pas que les Chrétiens de ſon tems ſe ſerviſſent des termes les plus uſitez de la langue, qui avoient quelque raport au Paganiſme. Comme *mehercle*; *medius fidius*; que l'uſage a conſacré plûtôt à la langue qu'à la Religion: & peu s'en faut

qu'il ne fulmine anathême contre un Chrétien, à qui un homme en colere avoit dit, *Jupiter vous ſoit contraire* ; & qui répondit ſans y ſonger, *mais plûtôt à vous.* Cependant, *Jupiter vous ſoit irrité* (iratus tibi ſit Jupiter) eſt une maniere de parler, dont on ſe ſervoit ſans penſer à Jupiter, comme nous diſons aujourd'hui *le Diable vous emporte.* Tertulien dit cependant que l'uſage de ces termes étoit une apoſtaſie tacite pour un fidele.

Il y a des endroits impertinens dans Balzac, par exemple, lorſqu'en parlant de Louis XIII. qui n'avoit point encore d'enfans, il dit, *qu'il ne faut plus qu'il parle*

d'agir puissamment, ni de faire des coups d'Etat qu'avec la Reine. Quelle vilaine idée ! qu'il faut être impudent & étourdi tout ensemble pour parler ainsi à un Roy ! *de coups d'Etat avec la Reine !*

Je ne crois pas que ceux qui sont inintelligibles, soient fort intelligens. Quintilien dit que plus un Ecrivain sera mauvais, plus il sera obscur. *Erit ergo etiam obscurior, quo quisque deterior.* Le plus grand vice du discours, c'est à mon sens, l'obscurité; puisqu'on ne parle que pour se faire entendre. Cependant, comme il n'y a point de défaut qui ne trouve ses Partisans ; le même Auteur raporte qu'il y avoit du tems de Ti-

te-Live un Rhéteur ſi grand Partiſan de l'obſcurité, qu'il y exhortoit ſes diſciples, & leur faiſoit corriger comme de grandes fautes, les endroits de leurs ouvrages qui paroiſſoient trop intelligibles. Quintilien ajoute que le plus grand éloge qu'on pouvoit faire d'une piéce d'éloquence dans cette école, c'étoit de dire, *je n'y comprends rien.* Lycophron étoit du même goût, lui qui a proteſté publiquement qu'il ſe pendroit, s'il ſe trouvoit quelqu'un qui pût entendre ſon Poëme de la Prophétie de Caſſandre. En quoi il a ſi bien réuſſi, que cette piéce a été la pierre d'achoppement de tous les Grammairiens, Scholiaſtes, & Commentateurs;

& eſt reſtée juſqu'aujourd'hui auſſi entierement inexpliquable que le premier jour. Cet ouvrage eſt ſemblable à ces lieux ſouterrains, où l'air eſt ſi épais & ſi étouffé, que tous les flambeaux qu'on y apporte s'y éteignent. Il eſt inutile de vouloir penetrer dans un ſens ſi obſcur : quelque attention d'eſprit qu'on y apporte, il eſt impoſſible d'en percer les tenebres.

Un Capitaine Gaſcon étant tombé dangereuſement malade, on envoya chercher le Curé de ſaint André des Arts pour le confeſſer. Après avoir reçû notre Seigneur avec une grande devotion, & le Curé étant prêt d'ad-

miniſtrer l'Extrême-onction, le malade au lieu d'allonger les jambes, ſe mit tout en un petit peloton. Le Curé s'approcha de lui pour lui en demander le ſujet. *Ah ! mon Pere*, lui répondit le Gaſcon ; *après que mes ancétres ont tous peri ſur une bréche, faut-il que j'aye le chagrin de me voir mourir dans un lit, les talons enfoncez dans le cul, & prêt à recevoir le Sacrement des Bourgeois ?*

Les exemples que cite M. Dacier pour prouver que *Rex* ne ſignifie qu'un grand Seigneur, ne ſont pas des exemples ſerieux. Martial en eſt tout plein : & ce n'étoit que pour ſe mocquer des

baſſeſſes des cliens, qu'on appelloit à Rome *Rois* ceux, à qui ils faiſoient la cour.

De riches vêtemens ſur le corps d'un fat, ſont comme ces Trophées revêtuës d'armures magnifiques, & qui ne ſont au fonds qu'un miſerable morceau de bois.

M. l'Huillier diſoit de M. de la Milletiere, homme fort ſçavant dans les Controverſes, & fort entêté dans ſes ſentimens, *que c'étoit un homme à ſe faire brûler tout vif dans un Concile.*

Montagne dit, *qu'il haït les Sçavans qui ne peuvent rien faire ſans livres.* Un Poëte Italien vou-

lant donner un exemple d'un homme dans la derniere confusion, dit, *qu'il est comme un Pedant qui a perdu son Calepin.* En effet les gens de ce caractere n'ont point de sçavoir, mais ils sçavent où il y en a. Ce sont les *Index* de tous les bons Livres. Leur conversation vous apprendra qu'il y a dans Seneque ou dans Ciceron une belle pensée en un tel endroit, & dans un tel chapitre. Montagne a bien raison de dire, *que la science est un sceptre en de certaines mains, & en d'autres une marotte.* Cela est joliment pensé.

Voici comme j'ai imité une Epigramme de l'Anthologie.

Frere Roch de ſon froc bridé
Exorciſoit un poſſedé ,
Le diable à l'inſtant part du gîte,
Redoutant moins en Frere Roch
La puiſſance de l'eau benite
Que la puanteur de ſon froc.

François Eudes, né au village de Mezeray, dont il prit le nom, voyoit fort ſouvent M. le Chancelier Seguier, qui lui donnoit une penſion de ſix cens livres, le Duc de Brandebourg lui en donna une autre de trois cens livres pour un Livre qu'il lui dédia. Il eut à l'Académie l'emploi de M. de Vaugelas pour le Dictionnaire dont il s'acquitta très-bien. Il étoit de mediocre naiſſance. Le premier Tome de ſon Hiſtoire

n'eſt pas fort bon, le ſecond n'eſt pas mauvais, mais le troiſiéme eſt excellent. Car outre qu'il eſt mieux écrit que les deux premiers, M. Dupuy y a beaucoup contribué par ſes Memoires. Il y a une infinité de fautes dans les deux autres, & particulierement dans le premier; le Pere Labbe Jeſuite y en a remarqué plus de deux mille, & qui voudroit les obſerver toutes, auroit de quoi faire un volume auſſi gros que ceux de cet Hiſtorien. Cependant on peut dire que ſon corps d'Hiſtoire eſt le meilleur que nous ayons preſentement. On ne doit pas s'étonner qu'on ait trouvé tant de fautes dans les Livres de cet Auteur, puiſque lui-même diſoit, qu'il

en avoit trouvé plus de deux mille dans Davila qui eſt bien moins gros. Mezeray étoit un petit homme de mauvaiſe mine. Il étoit Secretaire de l'Academie. Il a laiſſé tout ſon bien au fils d'un Cabaretier près de Paris, nommé le Faucheur. Mezeray diſoit, *que Deſmaretz avoit le plus contribué à la perte de Morin, qu'il avoit autrefois feint de vouloir être un de ſes diſciples, afin de tirer ſes ſecrets, & que depuis il l'avoit dénoncé*. Deſmaretz ſe défendoit par le motif de la gloire de Dieu. Morin n'a été condamné que de deux voix. Il avoit été Commis des Finances, & depuis Ecrivain copiſte pour les uns & les autres. Il écrivoit admirablement bien.

Un petit Maître étant à la Comédie Italienne, jetta aux pieds de Scaramouche une paire de petites cornes de Chevreüil, en lui disant, *qu'il ramassât ses cornes*; Scaramouche les prit, & après s'être tâté le front, les rejetta au petit Maître, en lui criant, *Monsieur, j'ai encore mes cornes, il faut que celles-ci soient les vôtres.*

Les Manriquez d'Espagne disent ordinairement pour relever l'excellence de leur noblesse, *nos no descendemos de los Reyes, sinò los Reyes descienden de nos*: Nous ne descendons point des Rois, mais les Rois descendent de nous. C'est la devise de leur maison. Les Guzmans, Ducs de Medina

Sidonia, autre famille illuſtre d'Eſpagne, ont pour cimier à leurs armes, une tour au haut de laquelle paroît un Cavalier armé qui jette un poignard, avec ces mots pour deviſe. *Mas peſa el Rey que la ſangre*: le Roi l'emporte ſur le ſang. Voici l'origine de cette deviſe. Don Alonzo Perez de Guzman, étant aſſiegé par les Maures l'an 1293. dans la Fortereſſe de Tarifa, dont il étoit Gouverneur, ſon fils Don Pedro Alonzo fut pris des ennemis, qui declarerent à Don Alonzo Perez, qu'ils le feroient mourir cruellement, s'il ne leur livroit la place. Dom Alonzo jetta un poignard aux ennemis, en diſant ces paroles, *Mas peſa el Rey que*

la sangre, préferant l'interêt du Roi à celui de son sang. Lopez de Vega a consacré cette genereuse action par de très-beaux vers qui commencent ainsi; *Io soy aquel Don Alonzo*, &c.

Padecha est un mot Persan, que les Dictionnaires expliquent en Turc par celui de *Beg* & de *Sultan*, qui signifient *Seigneur* ou *Prnce*. Le Grand Seigneur se donne ce nom avec celui de *Chan*, & ses sujets y joignent bien souvent le mot d'*Ula*, qui signifie *Grand Seigneur*. Le Sultan ne donne sa qualité de *Padecha* à aucun Prince Chrétien, qu'au Roi de France. Il traite les autres de *Kiral*, qui veut dire *un Prince de*

moindre autorité. Il traittoit même autrefois les Empereurs de cette maniere, & l'on voit encore dans la Bibliotheque des Religieux de ſainte Genevieve à Paris, l'original d'une lettre d'Ibrahim Pacha, grand Vizir, écrite à l'Empereur Charles-quint, dans laquelle ce Miniſtre ne lui donne que la qualité de *Kiral*. Le Grand Seigneur ayant donc toujours refuſé à l'Empereur le titre de *Padecha*, & l'Empereur mépriſant celui de *Kiral*, on a trouvé depuis ce tems un moyen d'accommoder ce differend, & l'on eſt convenu de part & d'autre qu'on appelleroit ce Monarque *Imperator*, ainſi qu'il ſe pratique à preſent dans toutes les Lettres

qui lui ſont adreſſées de la Porte.

Un Seigneur Italien qui ſe diſoit de la famille des Borromés, ce qui n'étoit pas bien avéré, ſe faiſoit faire ſon portrait par un Peintre de Florence. Le Peintre lui fit un nez beaucoup plus grand qu'il ne l'avoit, & le Seigneur Italien s'en plaignant, le Peintre lui dit, *Signor quanto più il naſo ſarà longo, tanto più ſarà Borromeo.*

Claude Quillet étoit natif de Chinon. Nous avons pluſieurs Ouvrages de lui en vers françois & en vers latins, entre autres un Poëme latin, intitulé, Callipædia, *De la maniére de faire de beaux enfans*. Il avoit fait pendant un tems profeſſion de Medecine, &

il fut en cette qualité à Rome avec le Maréchal d'Estrées, à qui il s'étoit attaché. Sa conversation étoit fort enjouée.

Venus Pæta, louche : Ovide au second livre *de arte amandi* :

Nominibus mollire licet mala, fusca vocetur
Nigrior Illyrica cui pice sanguis erit,
Si Pæta est Veneri similis, si flava Minervæ.

C'est-à-dire : il y a des termes avec lesquels on peut adoucir les défauts : on appelle brune celle dont le teint est plus noir que la poix : celle qui est louche, on dit qu'elle ressemble à Venus, & celle qui a la jaunisse à Minerve. D'où il paroît que Venus étoit

louche, *Pæta.* Aussi dans le festin de Trimalcion chez Petrone, Habinnas parlant d'un de ses Esclaves, *il est louche*, dit-il, *mais tant mieux*, *il ressemble en cela à Venus.* Cela fait voir encore pourquoi ceux de la famille *Pæta* chez les Romains, avoient une Venus dans leurs Medailles.

Louis XIV passant par Reims en 1666. fut harangué par le Maire qui lui presenta des bouteilles de vin, & des poires de Rousselet seiches avec ces mots, Sire, nous apportons à Votre Majesté, notre vin, nos poires, & notre cœur; c'est tout ce que nous avons de meilleur dans notre ville. Le Roy lui frappa sur

l'épaule, en lui disant, *voilà comme j'aime les harangues.*

Les Carmes portoient autrefois à leur prétendu manteau d'Elie, plusieurs bandes rouges, vertes, blanches, &c. Ce que l'on reforma depuis, comme étant indécent, & à cause de la bigarrure de ce manteau, ils étoient nommez *Barrez*, ainsi que je le trouve dans le Roman de la Rose.

Les Cordeliers & les Barrez
Tant soient-ils gros & quarrez.

On void par ce dernier vers qu'ils passoient dès ce tems-là pour bons compagnons, bien nourris, *tant soient-ils gros & quarrez.* Nous avons la rue des *Barrez.*

Marana étoit de Milan : il eſt Auteur de l'Eſpion Turc : je dirois volontiers des particularités de cet Eſpion , ſi quelqu'un m'en vouloit donner de Cid Hamed, dont Miguel de Cervantes dit qu'il a tiré ſon Hiſtoire de D. Quixote ; car ces deux Turcs-là, ont été auſſi réels l'un que l'autre: il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive que l'Eſpion Turc, n'eſt qu'un perſonnage fantaſtique, que l'Auteur a imaginé pour débiter d'une maniére plus ingénieuſe l'Hiſtoire du dernier ſiecle. Ainſi le bon Muſulman Mamut n'eſt point natif de Conſtantinople , de Dalep , ni de Damas, mais bien du cerveau de *l'illuſtriſſimo Signor Paolo Marana* ;

& pour persuader davantage ceux qui ne voudront pas croire ce que je dis, ils liront le certificat que voici, dont j'ai l'original: je crois qu'ils ne peuvent souhaiter de preuve plus convaincante, pour leur faire connoître que Marana est Auteur de l'Espion Turc.

Je soussigné Gio Paolo Marana auteur du Livre Manuscrit Italien intitulé, l'Esploratore Turco Tomo Terzo, *reconnois, que M. Charpentier commis par Monseigneur le Chancelier pour la revision dudit Manuscrit, ne m'a accordé son Certificat pour l'impression dudit Manuscrit, qu'à condition d'oster quatre endroits, le Premier &c. Partant je promets d'ôter dudit Manuscrit les en-*

droits ci-dessus marquez ; ensorte qu'il n'en reste aucun vestige, puisque sans cela ledit Certificat ne m'auroit pas été donné par ledit sieur Charpentier : & pour sûreté de ce que dessus que je reconnois être veritable, & que je promets d'executer ponctuellement, j'ay signé le present ecrit. à Paris ce 28. Septembre 1686. Ainsi Signé Iean Paul Marane.

Un certain Cavalier noble comme le Roy, Catholique comme le Pape, & gueux comme Job, étant arrivé de nuit à une Hôtellerie de France, frappa long-tems, avant que de pouvoir reveiller l'Hôte, à la fin il le fit lever à force de tintamare. *Qui*

est là, dit l'Hôte, par la fenêtre, *c'est*, dit l'Espagnol, *Don Juan Pedro, Hernandez, Rodriguez de Villa-nova, Conde de Malafra, Cavallero de Santiago, y d'Alcantara.* Alors l'Hôte lui répondit, en fermant la fenêtre, *Monsieur, j'en suis bien fâché, mais nous n'avons pas assez de chambres pour loger tous ces Messieurs-là.*

Madame Desloges, dont Balzac fait l'éloge dans plusieurs de ses Lettres, & qu'il nomme quelque part la dixiéme Muse, avoit beaucoup de naturel pour la Poësie; Madame la Comtesse de Vertus & elle se faisoient souvent

quelque galanterie par de jolies piéces de vers : je trouve entre autres celle-ci fort agréable ; elle eſt de Madame la Comteſſe de Vertus, déguiſée en Egyptienne à Madame Deſloges.

Orante, ſi je me déguiſe,
Ce n'eſt pas ſans vous avertir
Que le ſoin de vous divertir
A fait naître mon entrepriſe,
Tant je trouve que mes deſirs
Sont amoureux de vos plaiſirs :
Ce Cavalier qui m'accompagne
Dit qu'il vous fera confeſſer,
Qu'il ſçait mieux comme il faut danſer
Que les plus galants de l'Eſpagne,
Et qu'il a des pas & des tems
Qui donnent mille paſſetems.

Pour moi je porte ſans malice
Un habillement bien trompeur,
Puiſque mes mains donnent la peur
Du mal dont mes yeux ſont l'office;
Et ſi je prends de tous côtez,
Ce ne ſont que des libertez:
Mais voyez comme la Fortune
Eſt toujours contraire à l'amour;
Je fais cent conquêtes par jour,
Et n'ai deſſein d'en faire qu'une:
C'eſt d'établir tout mon bonheur
A la priſe de votre cœur.

Les Italiens appellent l'Aretin *il divino Aretino*, pour exprimer la divinité de ſes expreſſions energiques. Il ſe faiſoit nommer le *Fleau des Princes*, & il avoit même fait frapper une Médaille ſur

laquelle il étoit reprefenté affis fur un trône, & des Roys à fes pieds, qui lui apportoient des prefens, & ces mots à la Legende *i Principi Tributarii d'ell' Aretino.* Charles-quint revenant de fon entreprife d'Affrique, lui envoya une chaîne d'or de la valeur de cent ducats. *Voila* dit l'Aretin, *un bien petit prefent pour une fi grande fottife.* Quelle foibleffe à des Princes de fe mettre en peine de ce que peut dire un miferable Auteur. Patin, ou plutôt l'Auteur du *Patiniana*, dit que l'Aretin faifoit des Commentaires fur la Genéfe la matinée, & que l'apresdinée il travailloit à ces infames poftures qui portent fon nom. Cela veut dire qu'il a fait

la Paraphraſe de la Genèſe, & des ſept Pſeaumes Penitentiaux, le tout en proſe. A l'égard des poſtures, il n'a fait que les Sonnets qui ſont au bas des figures qui portent ſon nom, leſquelles ſont de la main de Jules Romain, & ont été gravées par Marc-Antoine, qui penſa perdre la vie pour ce ſujet, & qui fut contraint de s'enfuir de la ville de Rome.

Voici l'Epitaphe de l'Aretin, qu'on a dit fauſſement avoir été gravée ſur ſon tombeau.

Qui giace l'Aretin Poeta Toſco
Che diſſe mal d'ognun fuor che di Dio
Scuſandoſi col dir no lo conoſco.

Les Armeniens, ainſi que tous les autres Orientaux, fertiles en Contes ridicules, diſent, que N. S. J. C. étant à l'école pour apprendre à lire en Armenien, ne voulut jamais prononcer cette premiére lettre *u*, que ſon Maître ne lui en eût donné l'explication; celui-ci ne pouvant en venir à bout, ſe mit en colere, & maltraita J. C. qui l'expliqua alors lui-même, & lui fit connoître qu'elle contenoit les miſteres d'un Dieu en trois perſonnes. Son Maître très-ſurpris le renvoya à ſa mere, diſant qu'il en ſçavoit plus que lui. *Nota*, que l'invention des caracteres Armeniens eſt très-moderne.

Il n'y avoit point d'homme

en France, qui eût plus de grace à narrer un conte, que l'Abbé de Boiſrobert, & qui contrefit mieux le geſte, & la maniere de parler de tous ceux qu'il frequentoit. Il avoit une facilité de s'exprimer, qui rendoit ſa converſation très-agréable. Souvent cette facilité l'entraînoit dans des avàntures qu'il diſoit lui être arrivées, quoique l'on ſçût fort bien le contraire. Se vantant un jour à des Dames, qu'il avoit eu des Commandemens fort honorables en France, Benſerade qui étoit preſent, faiſant mine de vouloir aſſûrer ce que Boiſrobert venoit de dire, prit la parole, & dit, *cela eſt très-veritable, Meſdames, Monſieur, a eu des Commande-*

mens fort honorables en France. Tout Paris l'a vû commander pendant dix ans aux Troupes du Marais & de l'Hôtel de Bourgogne. Boiſrobert étoit ſi ſouvent à cet Hôtel, que Menage l'ayant appellé *l'Aumônier de l'Hôtel de Bourgogne*, le nom lui en eſt toujours reſté depuis.

Un jeune homme de mes amis avoit traduit le Poëme du Taſſe, intitulé, *La Création du monde.* Dans le grand nombre de mauvaiſes choſes, j'y ai trouvé ces vers, qui peuvent paſſer pour un coup d'eſſay. C'eſt quand il parle de la puiſſance du Seigneur, par qui toutes choſes furent créées d'une ſeule parole.

.... D'un moins prompt mouvement au Libique rivage
Vole le tourbillon, Meſſager de l'orage,
Lorſque du noir Midy par le ſoufle excité
Il s'échape aux regards du More épouvanté :
Et moins prompt eſt encor dans ſa route enflammée
Le boulet enlevé par la poudre allumée,
Quand du profond métail avec bruit s'élevant,
Il imite la foudre, & précede le vent.

Une expreſſion eſt noble dans une langue, & ridicule dans une autre. Pline en parlant des quali-

tez corporelles de Trajan, dit, aprés en avoir fait l'énumeration, *Nonne longè latèque principem oſtentant ?* Y auroit-il rien de plus ridicule que de ſe ſervir de la même expreſſion en notre langue ? *Ne nous montrent-elles pas un Prince en long & en large ?* Il faut donc en cette occaſion ſe ſervir d'une expreſſion également noble dans la langue qu'on traduit, & dire par exemple : *Ne rempliſſent-elles pas l'idée d'un Prince ſouverainement parfait.*

Homere a bien raiſon de dire, *que Jupiter ôte la moitié de l'eſprit aux hommes, lorſqu'il les rend malheureux* : mais je ne puis m'empêcher de rire, lorſque je

me ſouviens que c'eſt à l'occaſion du chien d'Ulyſſe, que les valets de ce Prince laiſſoient manger aux poux, aux puces, & à la galle pendant ſon abſence, que ce Poëte débite une maxime ſi belle, & fait une ſi judicieuſe remarque.

L'Abbé de Marolles avoit une ſi grande démangeaiſon d'écrire, qu'il faiſoit imprimer juſqu'à des Liſtes & à des Catalogues de ſes amis, & des gens de ſa connoiſſance, le tout à ſes dépens, ainſi que ſes autres ouvrages, que les Libraires n'ont jamais voulu entreprendre d'imprimer qu'à ſes frais. Menage diſoit à ce ſujet, *tout ce que j'eſtime des ouvrages*

de M. de Villeloin, c'eſt que tous ſes Livres ſont reliez avec une grande propreté, qu'ils ſont dorez ſur tranche : cela ſatisfait beaucoup la vûë. M. de Marolles diſant un jour à Ligniere que ſes vers lui coûtoient peu, *ils vous coûtent ce qu'ils valent*, lui répondit-il. M. Menage fit mettre ſur le Livre de la Traduction des Epigrammes de Martial par l'Abbé de Marolles, *Epigrammes contre Martial.*

Le *Barbon* ou l'*Antiochien*, eſt un diſcours de l'Empereur Julien l'Apoſtat contre le peuple d'Antioche, qui faiſoit de piquantes railleries de ſa maniere de vivre auſtere, & principalement de ſon

affectation à ſe laiſſer croître une longue barbe à la maniere des Philoſophes. Ce diſcours eſt une ironie perpetuelle, où feignant de ſe blâmer lui-même, il leur reproche finement leur moleſſe, & leurs débauches. Il eſt plein de feu & d'eſprit, mais auſſi tout rempli d'orgüeil, & d'amour propre, & ſous le voile d'une raillerie feinte & affectée, il fait un très-ſerieux Panegyrique de ſa perſonne. Il y parle des Gaulois, de leur maniere de vivre ſimple & ruſtique, & d'une avanture qui arriva à un Comedien, qui crut ſe mettre en credit avec ſa troupe à la Cour d'un Prince de cette nation, mais qui fut mocqué, & renvoyé avec mepris. Il y parle

de Paris, & en fait la deſcription. J'ai traduit ce diſcours, & y ai joint quantité de remarques aſſez curieuſes.

Numa, entre autres Ordonnances, en fit de ſeveres contre le caquet des femmes, à qui il défendit de parler, ſinon en preſence de leurs maris. Une femme ayant une fois plaidé ſa cauſe devant les Juges, le Senat en fut ſi effrayé, qu'il envoyât promptement à l'Oracle pour ſçavoir ce qu'un tel prodige pouvoit ſignifier. A preſent nous ſerions plus étonnez du ſilence d'une femme, que ces bons Senateurs ne le furent du babil de cette Romaine.

Moliere disoit, *que le mépris étoit une pillule qu'on pouvoit bien avaller, mais qu'on ne pouvoit gueres la mâcher, sans faire la grimace.*

Le vrai moyen d'être riche, c'est de s'accorder avec la pauvreté, dit Seneque après Epicure. Cela est vrai, mais l'accord me paroît bien difficile à faire avec cette cruelle-là. Que de desirs, que de cupiditez naturelles, que de besoins même ne lui faut-il pas ceder. Il n'y a point de negociation plus épineuse, que de vouloir accorder la necessité, & le cœur de l'homme. Seneque avoit les pieds chauds, lorsqu'il écrivoit ces belles pensées-là; s'il

les eut eu chauſſez à cru dans deux ſabots pendant la gelée, je doute qu'il eût été ſi rigide. Il me ſemble que je vois le bon homme avec ſa robe fourée auprès d'un bon feu, écrivant ces belles ſentences, un Eſclave qui vient l'avertir que le ſouper eſt prêt, la bonne femme Pauline qui lui dit, *mon Dieu! mon fils, toujours écrire, toujours écrire, cela vous fera mal:* & le bon homme qui lui répond, *ça mamour je m'en vais. Je n'ai plus qu'un mot à dire pour conſoler notre bon ami Lucile.*

Martial dit dans une de ſes Epigrammes, que ſi Domitien vouloit ſe faire payer des Dieux,

de qu'ils lui doivent pour leur avoir tant fait élever d'Autels, ils seroient contraints de vendre tout ce qu'ils possedent, encore ne pourroient-ils s'acquitter entierement, & il conclut qu'il faut que ce Prince ait la bonté d'attendre, puisque les coffres de Jupiter n'ont pas de quoi le satisfaire.

Expectes & sustineas, Auguste, necesse est,
Nam tibi quod solvat, non habet arca Jovis.

Cela est boufon de voir les Dieux vendre & engager terres & maisons pour s'acquitter envers un mortel. Pour moi il me semble déja voir *Maison à vendre presentement sur l'Olympe*, & tous les

les Dieux & les Déesses qui trotent chez les Courtiers pour trouver de l'argent sur leurs nippes, mais il n'y en a point qui soient plus à plaindre qu'Apollon & Minerve, car je ne crois pas qu'ils trouvassent beaucoup de choses sur leur science & sur leur esprit.

Mr Pavillon disoit qu'il feroit un Livre sous le titre *de Guerre des Auteurs*, où il travestiroit M. D** en un bon gros mulet, chargé du bagage de toute l'Antiquité.

Le Vazari, autant que j'en puis juger par la lecture de ses Ouvrages, étoit un bon homme qui avoit une propension merveilleuse à louer, & à dire du bien

de tout le monde, & principalement des Florentins ses compatriotes. Tous leurs ouvrages sont des miracles de l'art. C'est pourquoi il faut prendre garde à ne pas traiter d'illustres & d'excellens tous ceux dont il parle avantageusement, à moins qu'on ne les connoisse d'ailleurs, eux & leurs Ouvrages. Jamais homme ne s'est donné plus de peine que lui pour devenir habile. Il copia une fois, tout ce que Michel Ange avoit fait en peinture, afin d'acquerir sa maniere ; cependant malgré tous ses efforts, il demeura dans le rang de Peintre mediocre, & sa plume lui a donné l'immortalité qu'il cherchoit vainement par son pinceau : il me pa-

roît très-intelligent dans la theorie de la peinture, & des beaux Arts. Il parle fort bien ſa langue, & à même quelque érudition. Il vivoit du tems de Michel-Ange, dont il étoit ami intime.

Pierre Bourdelot étoit Docteur en Medecine, c'eſt lui que la Reine de Suede, qui ne vouloit rien ignorer, avoit choiſi en riant pour lui apprendre à jurer, parce qu'il paſſoit pour un des meilleurs jureurs de ſon tems. Il avoit une converſation très-agréable, & paſſoit pour un diſeur de bons mots. M. le Duc lui ayant envoyé de Chantilly pluſieurs piéces de gibier, Bourdelot lui écrivit les vers ſuivans pour l'en remercier.

On te va bien loüer genereux Duc
d'Anguien ,
Prince doux & charmant, qui fais
toujours du bien ,
Qui fais voir plus d'esprit que tout
ce qui respire.
Orphée est de retour , il chante &
fait des vers ;
C'est le grand Bourdelot que tout
le monde admire ;
Il a déja tiré des ames des Enfers ;
Et déja le gibier vient au son de
sa lyre.

Il en est de même de certains fats de consequence, comme de ceux qui sentent mauvais. On n'ose rire des sotises des uns, ni se boucher le nez devant les autres.

Nicolo Franco fut pendu pour avoir écrit contre Paul IV. non pas ſous le Pontificat de ce Pape, ni de Pie IV, ſon ſucceſſeur, mais ſous celui du Pape ſuivant, ſçavoir Pie V, qui, par une haine particuliere, lui chercha querelle aſſez mal à propos. Etant à la potence il s'écria avec une eſpece de deſeſpoir, *Meſſer Nicolo alle forche!* Le Prelat qui l'aſſiſtoit, je ne ſçais ſi ce n'étoit pas un Cardinal *della Congregazione della morte*, lui preſenta le Crucifix, & lui remit l'eſprit en diſant *ahi Meſſer Nicolo, mirate Chriſto benedetto impiccato per Voi!* On lui fit une Epitaphe Italienne, fort ingenieuſe, je ne m'en ſouviens pas bien, la penſée eſt que ce Poëte étoit ſi

accoûtumé à dire du mal, qu'il fallût lui ſerrer la gorge avec une corde pour l'empêcher de parler, *ſtringendogli la gola con un laccio.*

Aonius Palearius, diſoit que l'Inquiſition étoit un poignard porté à la gorge de lettres. *Inquiſitionem ſicam eſſe diſtrictam in jugula litteratorum.* Ce mot lui coûta cher, ſelon M. de Thou, qui aſſûre, que ce fut là un des principaux ſujets pour lequel il fut brûlé à Rome. A la verité c'eſt être bien malheureux que d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot; mais c'eſt l'être encore bien davantage d'aimer mieux ſe perdre ſoi-même. Ces gens-la portent leur poignard ſur la langue, *de*

ore eorum gladius utrâque parte acutus, glaive fatal qui ſe tourne contre eux-mêmes.

Moliere a joüé dans ſes Femmes ſçavantes l'Hôtel de Ramboüillet, qui étoit le rendez-vous de tous beaux eſprits. Moliere y eut un grand accès, & y étoit fort bien venu ; mais lui ayant été dit quelques railleries piquantes de la part de Cotin, & de Menage, il n'y mit plus le pied, & joüa Cotin ſous le nom de Triſſotin, & Menage ſous le nom de Vadius, qui, à ce que l'on prétend, eurent une querelle à peu près ſemblable à celle que l'on void ſi plaiſament dépeinte dans les Femmes ſçavantes. Cotin avoit

introduit Menage chez Madame de Rambouillet. Ce dernier allant voir cette Dame après la premiére representation des Femmes ſçavantes, où elle s'étoit trouvée ; elle ne put s'empêcher de lui dire : Quoi ! Monſieur, vous ſouffrirez que cet impertinent de Moliere nous joüe de la ſorte ? Menage ne lui fit point d'autre réponſe que celle-ci, Madame, j'ai vû la Piéce, elle eſt parfaitement belle, on n'y peut rien trouver à redire, ni à critiquer.

Tous ceux qui travaillent d'imagination ne réuſſiſſent pas toujours également bien : car les mouvemens de l'imagination dé-

pendent de mille circonſtances, où le hazard a autant de part que la nature. *J'ai vû*, diſoit Annibal, Carache, *le Tintoret, tantôt égal au Titien, & tantôt bien audeſſous du Tintoret*. Ces inegalitez prouvent bien ce que dit Ariſtote, qu'il entre ſouvent de la bonne fortune dans les ouvrages des arts. Chacun ſçait combien la Poëſie eſt ſujette aux caprices de cette bonne fortune ſpirituelle. Lorſque les Poëtes prennent la plume, ils ne ſçavent pas la plûpart du tems; ce qu'ils vont écrire, ou pour parler leur langage, ils ignorent où l'enthouſiaſme les doit emporter. Une penſée mediocre eſt quelquefois l'occaſion d'une penſée ſublime, & la rime amene

ſouvent à leur imagination pluſieurs choſes auſquelles ils n'euſſent jamais penſé. Il faut pourtant avoüer que cette fortune qui preſide aux beaux arts, a ſes favoris auſſi-bien que celle qui diſtribue les richeſſes. Il y en a qui ſont comme aſſûrez de réuſſir, & d'autres à qui rien ne ſuccede, quelque ſoin qu'ils prennent, & quelque ſoin qu'ils ſe donnent; mais la difference qui ſe rencontre entre ces deux fortunes, c'eſt que la premiére ne favoriſe ordinairement que les plus beaux genies, & que l'autre ſemble affectionner davantage les ſtupides, & les maladroits, que les habiles gens.

Comme le ſtyle de Seneque eſt un ſtyle coupé, qui n'a pas de liaiſons, & que cet Auteur parle preſque toujours par Sentences: il paroît plus beau lorſqu'on le cite, que lorſq'on le lit; il fait plus d'honneur aux ouvrages d'autrui qu'aux ſiens propres.

Nec ſunt grata tibi gaudia ſi qua latent. Vous n'aimez point les plaiſirs qui demeurent inconnus. Je crois que c'eſt une des ſœurs de Pſyché qui avance cette maxime dans Apulée; ceux-la ne ſont pas riches, dont les richeſſes ne ſont point connues. *Iſti divites non ſunt quorum divitiæ non cognoſcuntur*. Cette penſée fait aſſez connoître que nous avons naturelle-

ment une si forte passion pour l'estime des hommes, que nous ne trouvons aucun contentement veritable, où elle ne se rencontre pas. C'est un bien, tout chymerique qu'il est, dont nul autre ne peut remplir la place dans notre cœur; & qui seul nous tient souvent lieu des biens les plus réels & les plus solides. Le premier soin des hommes, c'est de cacher leurs miseres; plus sensibles à la honte de la pauvreté, qu'aux incommoditez réelles qu'elle traîne avec soi, ils croyent triompher de la fortune, & des Dieux irritez, lorsqu'ils peuvent imposer par l'exterieur d'une fausse opulence. Mais si l'opinion des autres a tant de pouvoir sur

la mauvaiſe fortune, que d'en adoucir les amertumes, elle n'en a pas moins ſur la bonne, & l'on peut dire que c'eſt elle qui donne le prix à ſes faveurs, & qui en fait trouver la jouiſſance agréable. On s'ennuye, & on ſe dégoûte bien-tôt d'un bonheur qui ne ſert de rien à notre vanité: & il ne manquera pas de nous devenir onereux, s'il devient un ſecret. La vanité nous ſollicite inceſſamment de le faire paroître au-dehors; & de chercher des témoins dont l'envie ou les aplaudiſſemens nous faſſe ſentir que nous ſommes heureux, & de même quenous ne pouvons voir les traits de notre viſage ſans le ſecours d'un corps étranger qui

reflechiſſe ſur nous les rayons de lumiere qu'il en reçoit, il ſemble que notre eſprit ne puiſſe bien contempler ſa felicité que dans les differentes penſées qu'elle inſpire aux autres. De là vient que les amans ont toujours beſoin d'un confident à qui ils puiſſent communiquer leurs bonnes fortunes, ou leurs diſgraces; c'eſt-à-dire d'une perſonne qui les felicitent, ou qui les plaignent & dans la penſée duquel leur amour propre trouve de quoi s'applaudir, ou ſe conſoler: delà viennent auſſi ces indiſcretions qui détruiſent ſouvent leurs plaiſirs; & on peut dire alors qu'ils ne ceſſent d'être heureux que par la trop grande envie de le pa-

roître. Chacun ſçait la funeſte avanture de ce Roi de Lydie, qui ne ſe put contenter d'être le plus heureux époux du monde. Il crut qu'il manquoit quelque choſe à ſon bonheur, tandis qu'il n'étoit connu de perſonne : & il trouva enfin ce fatal applaudiſſement qui lui coûta la couronne & la vie. Il eſt vrai qu'il y a peu de perſonnes qui pouſſent l'indiſcretion auſſi loin que ce Monarque. Mais il eſt certain que l'amour propre qui cherche toujours à ſe faire des ſujets de louanges de toutes choſes, eſt un dangereux obſtacle à la diſcretion, & que ce n'eſt jamais ſans nous faire violence que nous dérobons aux yeux des autres, ce qui peut flater notre vanité.



LA DALLANDEIDE
du Chevalier de S. Gilles.

DIeu des railleurs ! aimable Mome,
Et toi celebre médiſant *
Qui ſçût d'un ſtyle ſi plaiſant
Ravaller la ſuperbe Rome :
J'implore ici votre ſecours,
Repandez ſur tout mon diſcours
Quelques grains de ce ſel Attique
Sans qui la Satyre n'auroit
Rien que de fade & de ruſtique,
De rampant, de bas & de froid.

Mon deßein n'eſt pas de traduire
Un homme illuſtre en Bateleur :
Je n'ai qu'un petit Precepteur,

Pour foible objet de ma Satyre ,
Je ne veux point comme Scarron
Traveſtir en mauuais boufon
Les Heros fameux de Virgile :
Je veux nommer un chat un chat ,
Et dût-il en crever de bile ,
Rire aux dépens d'un petit fat.

Ce Pedagogue ridicule
Qui contrefait le Gouverneur ,
Et qui tient un jeune Seigneur
Sous ſon inſolente ferule
Ce petit Cuiſtre deguisé
Qui couvre d'un long poil friſé
Son oreille mal aſſurée ,
Penſe-t-il bravant mon couroux
Faire à ſon épaule quarrée
Un rampart contre mille coups.

Mais avant que mon bras l'aſ-
ſomme ,

Je veux d'un burlesque pinceau
Achever le plaisant tableau,
Du Pedantesque petit homme ;
Les premiers traits que j'ai tirez
Le font voir aux moins éclairez :
Quiconque ne voudra pas feindre
Dira, c'est Dalland tout craché :
Je vais donc l'achever de peindre,
Puisqu'il est si bien ébauché.

Avec une taille ragotte,
Cependant marche en perroquet,
Il en a l'importun caquet,
Et change rarement de notte.
Bref en tout & par tout Dalland
Hors la bouche n'a rien de grand:
Pour sa bouche elle est sans égale,
Son teint de saffran fait penser
Qu'il veut representer Cephale,
Que l'Aurore vient d'embrasser.

Autrefois Maître Barbacole,
Docteur le moins endoctriné,
Choisit ce magot saffranné
Pour Substitut de son école:
Sous ce Vicaire vehement
Ferule sonnoit frequemment
Parmi la marmaille craintive,
Et lorsqu'il parloit gravement
Toute oreille mal attentive
Payoit cher son égarement.

Lassé de cette vie obscure
Il veut se produire au grand jour,
Et pour paroître homme de cœur,
Il imagine une parure
De la serge d'un tour de lit
Pour couvrir son mauvais habit,
Il fait un manteau d'écarlatte:
Il s'arme d'un petit couteau,
Prend une perruque & se flate

D'être un aimable juvenceau.

Dans ce ſurprenant équipage
Il va trouver un grand Seigneur,
Et d'un ton rempli de douceur
Lui tient ce gracieux langage:
Seigneur, dit-il, auprès d'un Grand
On me void ſouple comme un gand;
A tout métier je m'accoûtume,
Capable de plus d'un emploi,
Je ſuis au poil & à la plume,
Daignez donc vous ſervir de moi.

Ma petite & laide figure
Met un obſtacle à mes ſouhaits:
En naiſſant nous ſommes ſujets
Aux caprices de la nature
Eſope petit & mal fait
Eut un eſprit plus que parfait:
L'exemple eſt à mon avantage:

Ouy, dit le Seigneur, je vous crois
Propre à faire certain meßage,
Et ſur ce pied je vous reçois.

Bien-tôt ce ruſé domeſtique,
Ce faux Renard, ce fin matois
Obtient après quelques emplois,
La dignité Pedagogique :
Bien que peu digne Precepteur
D'un aimable & jeune Seigneur;
Un titre plus brillant le flate,
Et le beau nom de Gouverneur,
Dont par fois un laquais le grate,
Lui plaît & le chatouille au cœur.

Mais parlons de ſon origine,
Pour confondre ſa vanité
Racontons ſa nativité
D'une façon toute badine,
Le cas outre qu'il eſt obſcur,

Contient, je ne ſçai quoi, d'impur,
Dont on conte mainte ſotiſe :
On en parle à tort, à travers,
Chacun en raiſonne à ſa guiſe,
Et les ſentimens ſont divers.

Lon tient que ſa bonne mere
Fut toujours exempte d'époux,
L'autre dit qu'un cocu jaloux
Paſſa fauſſement pour ſon pere :
Qu'on en diſe ce qu'on voudra,
Pour moi je dis qu'il deviendra,
Quelque jour un grand perſonnage.
Il ſuffit pour n'en douter plus
De ſçavoir qu'il eût en partage
Le ſort fameux de Romulus.

Je crois peu tout ce qu'on raporte,
Mais c'eſt un fait non conteſté
Que ce magot emmaillotté,

Fut exposé près d'une porte :
On n'a point laissé par écrit,
Et jamais personne n'a dit
Qu'une Louve fût sa nourrisse :
Mais on remarqua qu'un mâtin
Passant auprès leva la cuisse,
Et mouilla son musle enfantin.

Mon cher Dalland, si l'on te flate
Du titre de fils de P . . . . .
Tu n'en dois pas faire le vain,
Ni t'en épanoüir la ratte :
Si de deux illustres bâtards,
Enfans de Sylvie & de Mars.
On conte mille balivernes,
Va, va, n'en sois pas glorieux,
Les galans des siecles modernes
N'enfantent plus de demi-Dieux.

Il en a pourtant l'encolure,

Je veux dire d'un demi-Dieu,
De ceux qu'on void peints en maint
lieu,
Faisaint mainte laide posture,
Il a le jambage crochu,
Son soulier cache un pied fourchu,
Sa vilaine cuisse est velue,
Et rien ne lui manque en effet
Que d'avoir la tête cornue,
Pour être un Satyre parfait.

Mais, si malgré l'usage infame
De ses ancêtres dissolus,
Le petit Docteur de bibus
Prend une legitime femme:
Alors par un effet bien prompt
Nous verrons croître sur son front
Ce qui lui manque du Satyre.
Dalland je te verrai cornard,
Quel beau sujet pour moi de rire,

Et

Et que ce jour arrive tard.

Cependant pour calmer ta peine
Imagine un moyen nouveau,
Tu ſçais la Fable du Taureau,
Terraſſé par le Fils d'Alcmene;
Je te promets le même ſort.
Ne t'afflige donc pas bien fort,
Tes déplaiſirs auront des bornes,
Va, je te promets entre nous,
de rompre ou d'arracher tes cornes,
Après t'avoir donné cent coups.

Quel objet nouveau ſe prépare,
Oh! oh! je vois nôtre farceur
En équipage de Chaſſeur,
Ce ſpectacle doit être rare;
Bon Dieu! comme il eſt fagotté:
Ma foy jamais ſinge botté
N'eut de modele plus riſible.

Et Ragotin ſur ſon cheval ,
Avoit la mine plus terrible ,
Que ce ridicule animal.

Remarquez comme il ouvre l'angle
De ſes deux gigots écartez ,
Ses éperons des deux côtez
Au lieu des flancs picquent la ſangle ,
Ouf ! le voilà deſarçonné ,
Bon Dieu ! qu'il paroît étonné
Sur ce turbulent vehicule ,
Voyez-le enfoncer ſon chapeau ,
Et de ſa main porte-ferule ,
S'attacher bien ferme au pommeau.

Mais faiſons trêve à la ſatire ,
Elle eſt toute pleine d'attraits ,
Quand on a pour but de ſes traits

Un objet digne qu'on l'admire.
Contre Rome on vit ſaint Amant,
S'emporter agréablement,
Et ſa fureur fut applaudie;
Rome étoit un digne ſujet,
Mais dans ma burleſque manie,
Je n'ay qu'un poltron pour objet.

Ce héros des moins heroïques,
Tres-digne d'un burleſque ſort,
A toûjours ſenti pour la mort,
Certains dégoûts antipathiques.
Sous le regne affreux du Cartel,
Jamais ce timide mortel,
N'eut porté la dague qui tuë;
A l'ombre d'un petit collet,
Il eût ſouffert en pleine ruë,
Et la nazarde & le ſoufflet.

Aujourd'huy ſoufflet & nazarde,

Sont punis fort ſeverement ;
Et ce n'eſt que tres-rarement,
Qu'à les donner on ſe hazarde.
Fier de cette ſeverité,
Plus d'un faquin en ſeureté,
Promene ſon nez & ſa jouë.
Faux braves ſinges de héros,
Cœurs paîtris de craſſe & de bouë,
Un Dieu vous a fait ce repos.

B*** riche Maltotier, demandant un jour à une perſonne d'eſprit, ce que c'étoit que l'opulence ; c'eſt, lui répondit-elle, *l'avantage qu'un maraut peut avoir ſur un honnéte homme.*

Jean de Launoy, Docteur de Navarre, étoit le plus ſçavant homme de France en Theologie,

après M. Arnaud ; il étoit fort versé dans l'Histoire Ecclesiastique des derniers siecles ; il étoit fort candide, & même un peu plus qu'il ne falloit quelquefois, ne pouvant se défendre de dire quelques veritez qu'il eût été à propos de cacher : il a détrôné plusieurs Saints : ce qui a fait dire à M. Féramus,

Tu quoque Launoi veri Indagator & Index,
Addita qui fastis Numina falsa doces.

Il a fait imprimer un nombre infini de petits livres, entre-autres un, *de delectu ciborum in jejuniis*, au sujet du Siege de Paris, pour montrer qu'on peut jeûner avec de la viande. Il étoit à M.

l'Evêque de Laon.

N'en déplaiſe à Ovide, Hippolyte n'étoit qu'un innocent, de vouloir conſoler Egerie de la mort de ſon Mari, par l'exemple de ſes propres malheurs. Avec quel front oſe-t'il lui dire?

Nec enim fortuna querenda
Sola tua eſt. Similes aliorum reſpice caſus :
Mitius iſta feres. Utinamque exempla dolentem
Non mea te poſſent relevare, ſed & mea poſſunt.

Quelle comparaiſon y a-t-il d'une femme, qui perd pour toûjours ſon mari, qu'elle aime paſſionnément, avec un homme, qui ayant perdu la vie, la recou-

vre avec tant de bonheur, que de mortel il devient Dieu? N'est-ce pas se mocquer de la douleur des affligez, que de leur parler d'un changement de fortune qu'ils ne doivent pas esperer? & lorsque leurs maux sont sans remede, est-ce le moyen de les adoucir, que de les comparer à ceux qui ont eu une heureuse issuë? Aussi la pauvre veuve ne fit pas grand cas de ces consolations; elle n'en pleura que de plus belle, *& tant pleura*, dit le conte, *qu'elle fonndit toute en eau; & devint fontaine*.

Monet est le premier homme que nous aïons pour exceller dans les portraits en miniatures; j'ai sçû

de lui une particularité aſſez curieuſe, au ſujet de l'Ecole des Filles, que l'on vient d'imprimer en Hollande. Monet apprenoit à deſſiner de Chauveau, lors qu'un nommé Helot, fils d'un Lieutenant des Cent Suiſſes du Roy, vint prier Chauveau de lui graver un petit ſujet; ce qu'il executa ſelon l'idée que l'autre lui en donna, & tel qu'on le voit au devant de l'Ecole des Filles, dont Helot eſt l'Auteur. Celui-ci donna ſon manuſcrit à un Libraire du Palais, qui le fit imprimer; il ſe vendit ſous le manteau: mais la Juſtice aïant pris connoiſſance d'un livre ſi ſçandaleux, elle fit faire des perquiſitions pour découvrir l'Auteur, qui en aïant eu

le vent, ſortit de France; le Libraire aïant décliné le nom de celui qui lui avoit remis le manuſcrit; Helot fut pendu en effigie, tous les exemplaires de ſon livre furent brûlez au pied de la potence, & le Libraire condamné à une peine afflictive. Chauveau, qui ignoroit l'uſage que l'on vouloit faire du ſujet qu'il avoit gravé pour Helot, ne laiſſa pas d'être inquieté; le Bailli du Palais vint le prendre chez lui: mais comme il n'avoit pas eu communication de l'Ecole des Filles, il en fut quitte pour voir caſſer la planche qu'il avoit gravée, avec défenſe à lui d'en graver une ſeconde, ſi quelque Imprimeur la lui demandoit. Il s'en faut bien que

l'eſtampe qui eſt au devant de l'Ecole des Filles que l'on vient d'imprimer en Hollande, ſoit auſſi correcte qu'étoit celle de Chaüveau : peu de perſonnes ont de celles qui furent brûlées à Paris avec le livre.

L'agréable eſprit que mon ami M. Peliſſon ! Il écrit fort bien en vers & en proſe ; il ſçait du Grec, du Latin, de l'Italien & de l'Eſpagnol. Il juge fort bien des ouvrages ; il eſt tres-galant dans ſa converſation & dans ſes écrits ; quoi qu'il ſoit extrémement difforme, il ne laiſſe pas de ſe faire aimer des Dames, & quelqu'un lui a appliqué ces vers d'Ovide :

Non formoſus erat, ſed erat facundus Ulyſſes,

Et tamen æquoreas ussit amore
deas.

Outre l'Histoire de l'Academie, on a de lui la Paraphrase Françoise du premier livre des Institutes; il a fait encore imprimer quelques ouvrages, & est prêt de mettre au jour la vie du Tasse, & un Traité du Mariage, en faveur de ceux de la Religion dont il est. Il est de Languedoc, d'une fort bonne & fort ancienne famille. Voici un Echo qu'il vient de faire sur la prise de Valenciennes.

Toûjours au milieu du salpêtre..être
Percer par tout comme un éclair..l'air
Ne se plaire qu'où la trompette..pette
De bon œil les Soldats qui font bien
leur devoir . . . . voir

Rencontrer toûjours la fortune...une
Porter un faix de ſoins dont on verroit Atlas . . . . las
Et trouver les vertus même dans les rebelles . . . . belles
C'eſt ternir les héros paſſez . . . aſſez
Et ſervir aux futurs d'exemple . . . . ample,
Que par ce Conquerant vous ſerez embellis . . . . lys
Son nom quoiqu'éclatant bien moins que ſa perſonne . . . ſonne
Chacun prendra de lui charmé de ſes exploits . , ... loix,
Quiconque à les loüer employer vers ou proſe . . . . oſe,
Ignore qu'on y voit les plus brillans eſprits . . . . pris.

La force ſe mocque des loix. Je

ſuis fâché que ce ſoit un auſſi grand perſonnage que Pompée, qui ait dit ce mauvais mot aux Mamertins. *Quoi! vous êtes aſſez ſimples pour alleguer des loix à ceux qui ont l'épée au côté?* Ce ſentiment fait voir que durant la guerre entre lui & Ceſar, il combattoit plûtôtpour ſon ambition, que pour la Republique.

Monſieur de Turenne diſoit d'un Poltron, *que des trois operations de l'eſprit, il n'avoit que l'apprehenſion.*

Un jour M. le Duc d'Uſez pro. mettoit à Theophile de le porter en toute occaſion, c'eſt-à-dire, de l'aſſiſter de ſes ſervices, nôtre Auteur répondit en cette maniere ſur le champ.

Monseigneur je vous remercie,
Tant d'honneur je n'ai merité,
Et si de vous j'étois porté,
On me prendroit pour le Messie.

Madame de . . . le priant de faire une comparaison d'elle avec le Soleil, il fit cet autre impromptu :

Que me veut donc cette importune?
Que je la compare au Soleil?
Il est commun, elle est commune?
Voilà ce qu'ils ont de pareil.



LE LIBRAIRE DU PALAIS,

DIALOGUE.

M. de Fredeville, le Libraire.

Le Libraire.

MOnſieur, ne voulez-vous rien du nôtre ; quelque livre nouveau ; les Délices de l'eſprit de M. Deſmarets, le grand Cyrus, la Clélie, le Loüis d'or de Mademoiſelle de Scudery, les Précieuſes, le Baron de la Craſſe, voyez ici, Monſieur, vous avez accoûtumé de me faire l'honneur d'acheter toûjours quelque choſe à ma Boutique?

M. de Fredeville.

Il eſt vrai, mais vous me trompez toûjours ; témoin vos lettres de Coſtar, que vous me vendîtes dernierement, & dont je n'ai pas lû deux pages : il faudra que vous me les changiez contre d'autres livres.

Le Libraire.

Tres-volontiers, Monſieur ; voulez-vous le Thucydide de M. Dablancourt, ſon Céſar, ſon Tacite ?

M. de Fredeville.

On me dit que ſes Traductions

ne valent rien, & qu'il fait dire aux Auteurs des choſes à quoi ils n'ont jamais ſongé.

Le Libraire.

Voulez-vous des livres de l'Hiſtoire de France ? J'ai Mezeray, les Mémoires de Caſtelnau, le Froiſſard, le Monſtrelet des belles impreſſions.

M. de Fredeville.

Je ne veux que des livres de divertiſſemens, des livres du beau monde, des livres de Cavalier.

Le Libraire.

J'ai ici les plus beaux Romans, tous les dix volumes de Cyrus,

la Cléopatre, le Pharamond, le Mitridate. Si vous étiez curieux, j'ai un Amadis relié en maroquin de Levant, qui vient de la Bibliotheque de M. de Bassompierre. J'ai eu bien de la peine à l'avoir.

M. de Fredeville.

Et moi ils me donnent trop de peine à lire.

Le Libraire.

Voulez-vous les six volumes du Recüeil des plus belles pieces du tems, où vous en trouverez de M. de Ligniere, de M. Boileau, de M. Colletet le jeune, de Monsieur . . . . .

M. de Fredeville.

Ce n'eſt pas de tout cela que je voudrois me charger.

Le Libraire.

J'ai les dernieres paroles de Scarron, la Repentance de Boisrobert, la Ménagerie de Cotin, les Entretiens de Sarraſin & de Voiture dans les Champs Eliſées; l'Apologie de Girac contre Coſtar; j'ai les deux pieces de M. de Lignieres contre la Pucelle, qu'on a fait imprimer en Hollande, ſur le manuſcrit même que M. Chapelain avoit fait ſaiſir, & qui s'eſt heureuſement échapé.

M. de Fredeville.

Fait-on encore des Livres contre la Pucelle ?

Le Libraire.

Oh ! oüy , Monſieur , j'en ai une très-belle en grand papier , ſi vous en étiez curieux.

M. de Fredeville.

Je vous en rends graces, j'en ai une que je vous troquerai.

Le Libraire.

C'eſt pourtant un fort bon Livre ; il s'en eſt fait pluſieurs éditions en très-peu de tems.

M. de Fredeville.

Penſez-vous m'en faire accroire ? ſans réimprimer un livre une ſeconde fois, vous en pouvez faire ſix éditions conſecutives ; il n'y a qu'à changer le premier feüillet.

Le Libraire.

Ah ! ah ! Monſieur, vous ſçavez tous nos ſecrets.

M. de Fredeville.

Oüy, je ſçai tous les ſecrets, dont les Auteurs ſe ſervent pour établir leur réputation. J'ai bû autrefois à l'Auberge avec un Auteur, qui avoit été grand ami

de Theophile, & qui m'a bien appris d'autres tours.

Le Libraire.

Si tout le monde avoit autant d'eſprit que vous, nous ne vendrions guéres de Livres.

M. de Fredeville.

Au contraire, vous en venderiez davantage, pourvû que vous en euſſiez de bons.

Le Libraire.

J'ai là un Livre tout nouveau, c'eſt le Dialogue de la .....

M. de Fredeville.

Je le rencontrai hier chez un

de mes amis, & je le parcourus en une demie heure; je ne ſçai point qui a fait ce livre-là.

Le Libraire.

Le Gentilhomme qui vient, en eſt l'Auteur; mais ne faites pas ſemblant que je vous l'aïe dit.

M. de Fredeville.

Quoi! cet homme ſi laid, qui a le viſage tout brûlé?

Le Libraire.

Lui-même; mais n'en témoignez rien.

Le Marquis de Fauſarguilly.

M'avez-vous fait relier une

douzaine de vos livres en maroquin, & deux douzaines en veau.

Le Libraire.

Oüy, Monſieur, vous les aurez inceſſamment chez vous.

Le Marquis.

Que cela ſoit bien, je vous en prie.

Le Libraire.

Cela ſera comme il faut.

M. de Fredeville.

Sans mentir, Monſieur, le Libraire gagne bien plus avec vous, qu'avec moy; puiſque vous achetez des livres par trois douzaines, pendant

pendant que je n'en ai pas encore choisi un seul. Je serois ravi, Monsieur, que vous me voulussiez indiquer quelques livres pour les acheter ; car je connois par ceux dont vous faites emplette, que vous vous y connoissez fort bien.

Le Marquis.

Monsieur, vous pourriez bien vous tromper ; ces livres ne sont pas ce que vous pensez : ce sont plusieurs exemplaires d'un Dialogue, qu'un de mes amis a fait, & dont il m'a prié de lui envoïer un certain nombre.

M. de Fredeville.

Monsieur, votre Libraire vous

a trahi ; car il m'a découvert que ç'étoit vous-même qui êtiez l'Auteur de cet Ouvrage ; & sans mentir, je souhaitois d'avoir l'honneur de vous voir, aïant lû votre Livre avec beaucoup de satisfaction.

Le Marquis.

Monsieur, vous me surprenez, & vous me faites une querelle avec ce Libraire, à qui j'ai si étroitement défendu de me nommer : ce que j'ai fait pour mon divertissement, il n'est pas besoin que tout le monde le sçache.

M de Fredeville.

Comment l'entendez-vous, Monsieur ?

Le Marquis.

C'eſt que je veux bien qu'on liſe le Livre, mais je ne veux pas qu'on ſçache que j'en ſuis l'Auteur.

M. de Fredeville.

Il eſt trop bien fait pour le renier.

Le Marquis.

Mais il n'y a pas de plaiſir à paſſer pour faiſeur de Livres.

M. de Fredeville.

Avoüez-moi pourtant que vous ſeriez fâché qu'un autre ſe l'attribuât, & qu'il en eût la gloire.

Le Marquis.

Il est vrai.

M. de Fredeville.

Cela étant, je ne conçois pas pourquoi vous seriez fâché d'être connu pour l'Auteur de ce Livre.

Le Marquis.

Je ne sçai que vous dire, mais c'est l'air des gens de qualité, de se déguiser en ces occasions.

M. de Fredeville.

Je ne trouve point cette excuse trop valable; nous avons vû dans ces derniers tems un Roy d'An-

gleterre, faire des Livres, & y mettre ſon nom. Nous avons vû le Cardinal du Perron, & le Cardinal de Richelieu qui en ont fait de même. Le Duc de Rohan, le Maréchal de Baſſompierre, le Duc de la Roche-Foucault, & pluſieurs autres ont ſuivi l'exemple des premiers; ainſi je ne vois pas ſur quoi peut s'arrêter votre ſcrupule.

Le Marquis.

Ce ſont des ouvrages d'hiſtoire dont vous parlez.

M. de Fredeville.

Et ſi vous en aviez fait un, vous en uſeriez de même.

Le Marquis.

Sans doute, vous avez raiſon ; mais dans ces bagatelles-cy, il me ſemble qu'il faut toujours aller maſqué.

M. de Fredeville.

Ne donnez point le nom de bagatelle à un Dialogue ſuivi comme le votre ; il y en a dans Platon, qui ne ſont pas ſi beaux.

Le Marquis.

Si j'avois eû votre eſprit, je ne ſçai point ce que je n'aurois point fait ; mais enfin je ſuis bien aiſe qu'on ait deviné mon nom ſur le premier feüillet du Livre.

M. de Fredeville.

Ceux qui vous connoiſſent, peuvent vous deviner à cette érudition profonde, à ce beau tour d'eſprit, à cette ingenieuſe raillerie, qui regne par-tout; mais ceux qui ne vous connoiſſent point, ne vous rendent pas l'honneur qui vous eſt dû; & peut-être que vos ennemis ſe ſervent hautement de votre ſilence, pour nuire à votre réputation.

Le Marquis.

Je ne ſçache point avoir d'ennemis.

M. de Fredeville.

Que dites-vous, Monſieur?

vous en devez avoir beaucoup ; car de la maniere dont vous traitez ces Meſſieurs de l'Academie Françoiſe, il faut que vous en aïez reçû quelque traitement injuſte, pour vous en venger ſi ouvertement.

Le Marquis.

Point du tout, ils ne m'ont jamais fait ni bien, ni mal.

M. de Fredeville.

Je penſois qu'ils vous euſſent voulu ravir l'honneur & la vie, à voir comme vous les traitez.

Le Marquis.

Vous vous mocquez, je ne

les connois que depuis quelque tems.

M. de Fredeville.

Et vous en dites tous les maux du monde.

Le Marquis.

C'eſt-là ce qu'on appelle le Stile Satirique ; quand on n'a point de ſujet pour écrire, il faut s'en faire vn de la tête.

M. de Fredeville.

Je ne ſçai comment ces Meſſieurs reçoivent cette invention, mais je ne la trouve pas trop plaiſante pour eux, & vous les mépriſez terriblement.

Le Marquis.

Point du tout ; je n'ai pas prétendu les mépriser : au contraire, je vous avouë ingenuëment, que je serois ravi d'être de leur nombre ; & comme j'en connois quelques-uns d'entre-eux, qui n'y sont parvenus que par la médisance, & en se faisant craindre de plusieurs de leur Compagnie ; j'ai cru que la même invention me pourroit réüssir, & qu'au moindre desir que je ferois paroître d'être de leur Corps, ils me recevroient à bras ouverts, pour se délivrer d'un envieux, qui pourroit écrire contre-eux.

M. de Fredeville.

Ce que vous dites-là eſt pire encore que tout ce que vous avez dit contre-eux dans votre Livre.

Le Marquis.

Je le dis comme je le penſe, & vous prenez mal le ſens de ce que je dis ; mais, Monſieur, vous n'étiez pas peut-être à Paris il y a deux ans ?

M. de Fredeville.

Moi, j'étois en Province, où je demeure aſſez ſouvent ; mais j'ai toujours quelque Emiſſaire icy, qui m'écrit ce qui s'y paſſe de plus conſiderable, & dans l'Etat,

& ſur le Parnaſſe. Un homme de conſidération entre-autres, m'écrivoit au ſujet de votre Dialogue; & après m'en avoir parlé fort avantageuſement dans ſa Lettre, il me marqua qu'il auroit pris tout autrement le ſujet de votre Critique. Par exemple, qu'il auroit raillé ce fade ſerieux, avec lequel M. de...... remplit tous les jours la portiere du Caroſſe de M. le Chancelier, les deux mains ſur la poitrine, en poſture à peu près de Robert Vinot, Compoſeur de ſauſſes. Qu'il auroit parlé de Chapelain; & ſi vous aſſurez qu'il a ſept mille livres de rente, qu'il ſe ſeroit moqué de ſon avarice ſordide, qui le fait aller toujours mal vêtu;

mal peigné ; de ſon pourpoint rataché avec des épingles, de ſes manchettes troüées, de ſes roſes de ſouliers qui tombent par pieces, de ſon vieux chapeau, qui ne porte plus de marque d'avoir été teint en noir. Qu'il eût parlé de ſon Pyrrhoniſme perpetuel, & du libertinage caché dans ſes écrits. Qu'il auroit parlé du fin Mezeray, qui ſous l'apparence d'une liberté de Republicain, eſt le plus vil eſclave de la tyrannie ; Qu'il auroit dit de Cotin, qu'il a plus beſoin de boüillons rafraîchiſſans, que d'autres choſes ; qu'il auroit déclaré que Scudery avoit été à ſaint Germain, pour ſe faire expedier un Privilege, où il fait dire au Roy, qu'il a

commandé des Troupes dans le Royaume, quoy qu'à la vérité il n'ait jamais commandé d'autres Troupes, que celles de l'Hôtel de Bourgogne & du Marais, & quelques autres Troupes de Comediens de Campagne; Qu'il auroit parlé de Corneille, qui avec ſon Patois Normand, vous dit franchement, qu'il ne ſe ſoucie point des applaudiſſemens qu'il obtient ordinairement ſur le Théatre, s'ils ne ſont ſuivis de quelque choſe de plus ſolide; Qu'il auroit raillé les vaines eſpérances de la Meſnardiere, qui auroit été plus habile homme, s'il avoit pû lire un peu plus ſouvent. Enfin, qu'il ſe ſeroit mocqué des pieuſes viſions de Deſ-

marets, de l'orgüeil de la Chambre, du froid du Janſeniſte Giry, de la bile noire de l'Abbé Tallement, du baragoüin de Racan; & quant aux autres qu'il n'auroit point connus, qu'il s'en ſeroit informé du Doyen de l'Academie.

L'homme aime naturellement à apprendre, & il ne ſe ſent point de joïe plus parfaite, que lorſqu'il arrive à la connoiſſance d'une choſe qui lui étoit auparavant inconnuë. Cette paſſion eſt ſi violente, qu'elle l'oblige quelquefois à quitter ſa Patrie, pour traverſer des Mers périlleuſes, & des Deſerts affreux, afin de remplir cette avidité de ſçavoir, qui ennoblit l'ame où elle

ſe rencontre. Cependant, comme on n'eſt pas toujours en état de faire de grands voïages, & qu'on ne peut pas être préſent à tout ce qu'on ne veut pas ignorer, il eſt néceſſaire d'avoir recours à d'autres moïens, qu'à l'inſpection réelle des choſes, pour s'en inſtruire. Si nous n'apprenions que ce que nous voïons de nos yeux; il faut avoüer que notre ignorance ſeroit digne de compaſſion; car ſans parler de toutes les choſes paſſées que nous ne ſçaurions plus voir, quelle part aurions-nous à toutes les choſes préſentes, quand on conſidere que nous ſommes renfermez dans l'enclos d'une Ville, & qu'encore nous ne voïons que ce qui ſe paſſe dans

la maiſon où nous ſommes? Que ſeroit-ce donc des autres Villes, qui ſont ſeparées de la notre par des Rivieres, par des Montagnes? Mais que dis-je des autres Villes, que ſeroit-ce des autres Provinces, des autres Roïaumes, des autres Parties du Monde? En un mot, l'homme renfermé dans la petite connoiſſance qu'il peut acquerir par ſes propres yeux, eſt ſi peu de choſe, que je ne ſçai ſi à cet égard, il ſe peut vanter d'avoir beaucoup d'avantage par-deſſus les Taupes & les Hiboux. Mais l'Auteur de la Nature aïant mis dans ſon eſprit un ſi violent deſir de ſçavoir, ne lui a pas refuſé les moïens d'y parvenir. Au contraire, il l'a diſpoſé d'une ma-

niere, que l'on peut dire, que tout contribuë à arriver à cette fin. Car après l'avoir pourvû de ſens très-aigus & très-ſubtils, & particulierement de la vûë & de l'oüie; qui ſont les deux principaux organes, par leſquels les lumieres des ſciences s'introduiſent dans l'eſprit; il lui a encore accordé le ſecours de la parole & de l'écriture, par le moïen deſquelles, ces mêmes lumieres ſe communiquent ſi parfaitement de l'un à l'autre, qu'il ſemble que la ſcience d'un particulier, devienne celle de tout le genre humain. C'eſt par ces deux moïens admirables, que les connoiſſances des premiers hommes ne ſe ſont point évanoüies, que les notres ſe con-

ſervent, & que le fonds de notre ſçavoir s'augmente tous les jours, & s'augmentera à l'infini. Or de ces deux moïens, dont l'homme ſe ſert pour divulguer ce qu'il ſçait, l'un eſt purement naturel, l'autre eſt un effet de ſon invention. La Parole eſt naturelle à l'homme, il n'y a pas de difficulté; & quoi qu'on ait ſouvent mis en diſpute, quel a été le premier langage des hommes, je ne crois pas qu'on puiſſe conteſter, que la Parole en général ne lui ſoit naturelle. Car ſi la Nature ne fait rien en vain, pourquoi auroit-elle donné à l'homme tous les organes néceſſaires à la Parole, ſi en même tems elle n'avoit eû deſſein qu'il s'en ſer-

vît, comme il fait, pour expliquer ses pensées, pour demander ses besoins, ou pour secourir ses semblables. L'Ecriture semble être un pur effet de l'invention humaine. Mais c'est une invention si merveilleuse, & si surprenante, qu'on peut dire que l'homme a été au-de-là de ses forces, & qu'il a eû besoin d'être éclairé d'un raïon de la lumiére suprême, pour y arriver. Et de vrai, qu'y a-t-il de plus digne d'admiration, dans tout ce que nous voïons? Par quelle addresse ce bruit qui s'enfüit en prononçant, a-t-il pû être rendu fixe? Quelle subtilité, quel accord des yeux & des oreilles, a pû ajuster ces figures, qu'on appelle Lettres,

avec les ſons qu'elles repréſentent ? Quelle force d'imagination a-t-il falu pour les inventer ? Quelle autorité pour leur donner à chacune la puiſſance qu'on leur attribuë ? Comment avoir renfermé ce nombre infini de paroles, qui forment la langue d'une Nation, ſous une ſi petite quantité de caracteres ? Et celui qui a le premier trouvé cette invention, comment a-t-il pû la rendre commune, & faire que les autres hommes la reçûſſent dans l'uſage ? Certes, il faut avoir le ſens bien groſſier, pour ne pas voir les difficultez preſque inconcevables, qui doivent s'être rencontrées à la naiſſance de cette invention, & qu'il a falu ſurmon-

ter, avant que de l'avoir miſe au point de perfection où elle eſt. Pour moi, je le confeſſe, je ne vois rien de plus étonnant, & je tiens cet Americain fort excuſable, qui s'imagina qu'une lettre miſſive étoit un Dieu, parce qu'elle avoit revelé ſi fidelement à celui à qui elle s'adreſſoit, la quantité du fruit qu'on lui avoit donné à porter, & dont il avoit mangé une partie ſur le chemin. Mais comme la Parole & l'Ecriture ſont les deux moyens dont nous avons dit que l'homme ſe ſert pour inſtruire; il s'enſuit, qu'il doit examiner avec ſoin, les choſes qui lui en rendent l'uſage, & plus utile, & plus agréable. C'eſt-à-dire,

qu'il doit prendre garde à parler & à écrire d'une telle maniere, qu'il arrive toujours, s'il se peut, au but qu'il s'est proposé. Cependant, il n'y a rien qui l'en éloigne davantage, que l'obscurité qui se rencontre, ou dans ses Paroles, ou dans ses Ecrits. Il n'y a rien qui retarde plus les progrès, & du Maître & du Disciple, que cette obscurité fatale, qui ferme la bouche de l'un, & l'oreille de l'autre; en faisant que l'un parle inutilement, & que l'autre écoute sans fruit. C'est l'obscurité qui entretient notre ignorance, & qui est la source même d'une partie de nos chagrins: Car puisqu'une des plus violentes passions de l'homme, est celle d'aprendre,

il s'enſuit que rien ne le mortifie davantage, que ce qui l'empêche de contenter cette paſſion. Partout où il trouve de l'obſcurité, il trouve du tourment & de l'affliction d'eſprit, & jamais il n'eſt en repos, qu'il ne l'ait diſſipée, ou par ſes propres lumieres, ou par le ſecours de celles d'autrui. Mais cette obſcurité qui ſe peut rencontrer en celui qui enſeigne, eſt, ou volontaire, ou involontaire; volontaire quand il veut bien ne ſe rendre pas intelligible, & faire un ſecret de ſa ſcience. De ce genre, ont été la plûpart des Philoſophes Orientaux, qui jugeant que leur doctrine ne devoit pas être indifferemment revelée aux Peuples, l'ont débitée ſous des

des termes obſcurs, & ſous des amblêmes myſtérieux. Puis qu'ils ont fait ce qu'ils ont voulu faire, ils nous donnent moins de priſe ſur eux pour les blâmer; mais il ſeroit à ſouhaiter, qu'ils euſſent choiſi une Méthode, qui nous eût été plus commode. L'obſcurité involontaire eſt toûjours un défaut très-blâmable en celui qui enſeigne; car ce n'eſt autre choſe, que le peu d'adreſſe qu'il a d'expliquer ce qu'il ſçait. Il n'eſt pas toûjours aiſé de ſe faire entendre. La Parole eſt le ſigne extérieur de notre penſée; mais ce ſigne ne ſe fait pas toûjours bien. Les expreſſions claires & énergiques, ne ſont pas un effet du hazard. C'eſt le fruit d'une longue atten-

tion, ſecondée d'un excellent genie, qui connoît ce qu'il faut dire, pour porter en un inſtant dans l'eſprit de l'Auditeur, toute la penſée de celui qui parle. C'eſt cette clarté d'expreſſion, cette netteté de ſens, qui cauſe un plaiſir parfait à celui qui apprend; & par conſequent il faut conclure, que celui qui enſeigne, doit rechercher la clarté ſur toutes choſes, & qu'il n'y a rien au coontraire, qu'il doive éviter avec plus de ſoin, que l'obſcurité. Ce fondement ſupoſé, & ſupoſé encore ce que nous avons dit, qu'on enſeigne de deux maniéres, de parole, & par écrit, il faut voir maintenant, laquelle de ces deux manieres s'accommode le mieux au déſir que nous avons

de ſçavoir toutes choſes. La parole, ſans doute, s'inſinuë avec beaucoup de facilité. L'éloquence a des avantages tout particuliers. Le ton de la voix, le geſte du corps, le mouvement des yeux, ſont autant de manieres de s'exprimer, qui frapent, qui ouvrent l'imagination de celui qui écoute, & qui font que le diſcours imprime dans ſon eſprit, des images très-fortes & très-durables. Mais la parole demande la préſence de celui avec qui nous converſons; & ſouvent, nous voulons aprendre d'un homme qui eſt fort éloigné de nous; & les choſes mêmes les plus éloignées, ſont celles que nous ſouhaitons de ſçavoir avec le plus d'ardeur. Ainſi

il faut avoüer que la parole eſt un moïen pour aprendre, mais un moïen qui ſe renferme dans des bornes aſſez étroites. Ajoûtez à cela, que les paroles ſont fugitives; qu'elles ont des aîles, ſelon les Poëtes Grecs; que c'eſt un ſon qui paſſe ſans s'arrêter; & que quand elles ſont une fois ſorties de nôtre mémoire, nous les perdons, ſans eſpérance de retour. L'écriture eſt quelque choſe de plus durable. C'eſt un eſprit attaché à un corps; c'eſt une parole morte, qui dure plus que la vivante.

J'ai dit d'un homme qui parloit mal Latin, *parlat Latinum, non loquitur Latinè*. Je viens de lire

dans le Menagiana, que M. de Bautru disoit sur le même sujet, *loquitur Latinum, non Latinè* : il me semble que mon expression peint mieux la chose que la sienne.

Ce fut le Grammairien Didyme, qui traita de ridicule, une Histoire qu'il avoit raportée lui-même dans un de ses Traitez. Cela paroîtra moins étrange, quand on fera réflexion, qu'il avoit composé 3500. Volumes ou Traitez. Ces grands Compilateurs sont semblables à ceux, qui sont si prodigieusement riches, qu'ils ne sçavent pas leurs revenus; & il leur arrive souvent, d'être aussi surpris en relisant leurs Ouvrages, que le Trimalcion de

Petrone, lorſqu'il aprend par le Livre de ſon œconome, que les Jardins de Pompée ſont à lui. La Science ne fait que paſſer ſous leurs yeux, & ſous leur plume, & il ne leur en reſte pas ordinairement grande choſe dans l'eſprit. On peut dire de ces gens-là, qu'ils reſſemblent au lit d'une Riviere, qui reçoit des eaux de tous côtez, qui ne s'arrêtent point, mais qui coulent inceſſament. On dit ordinairement, beaucoup de mémoire, peu de jugement. Ce n'eſt pas que la mémoire ſoit effectivement contraire au jugement; mais ce qui a donné lieu au Proverbe, c'eſt à mon ſens, que ceux qui ont la memoire excellente, s'occupent à la charger

de quantité de faits, à ſe remplir l'eſprit de quantité d'images brillantes, & de ſentimens agréables qu'ils recüeillent de tous côtez, & qui ſont la plûpart du tems, contraires les uns aux autres ; ce qui les empêche de cultiver le raiſonnement, & leur donne du dégoût pour la méditation.

Chapelain étoit appelé par quelques Académiciens, *le Chevalier de l'Ordre de l'Araignée*, parce qu'il avoit un habit ſi rapieſſé, & ſi recouſu, que le fil formoit deſſus, comme une repréſentation de cet animal. Etant un jour dans la Maiſon de M. le Prince, où il y avoit une grande Aſſemblée ; il vint à tomber des lambris

une Araignée, qui étonna la Compagnie par sa grosseur. On crut qu'elle ne pouvoit venir de la Maison, parce que tout étoit d'une grande propreté. Aussi-tôt toutes les Dames se mirent à dire, d'une commune voix, qu'elle ne pouvoit sortir que de la perruque de Chapelain; ce qui auroit bien pû être arrivé, puis qu'étant déja fort vieux, il n'avoit jamais porté que cette seule perruque, qui est si renommée par la Parodie du Cid que Ligniere a faite. Tout le monde convient que Chapelain étoit un très-vilain homme, & que pour épargner ses servietes, il avoit un balay de jonc, sur lequel il s'essuïoit les mains. C'étoit un homme

avec ſon avarice, le plus malpropre que l'on vit jamais; & M. de Balzac, qui étoit homme digne de foy, m'a dit, qu'aïant été dix ans ſans le voir, parce qu'ils étoient broüillez enſemble, il ſe racommoda avec lui, & que l'aïant été viſiter, il le trouva dans ſa chambre, où il aperçût une même toile d'Araignée qui la traverſoit, & qu'il y avoit vûë avant que d'être broüillé avec lui.

Un peu de déſordre & de négligence ſiéent bien dans le diſcours, lorſque nous voulons paroître paſſionnez; ils en repréſentent mieux l'agitation où l'ame ſe trouve dans ce moment. Les paſſions ne nous laiſſent ni le

tems, ni le désir de paroître éloquens : nous n'avons point d'autre but, que de faire voir combien nous sommes sensibles à la passion qui nous agite, & c'est elle qui nous doit fournir nos termes & nos expressions. On dit que Minerve s'étant un jour mise en colere, fit un solecisme, quoi qu'elle soit une des principales Divinitez qui préside au bel esprit. Le trop d'exactitude & de politesse, est une marque de la tranquillité de l'esprit, & trahissent ceux qui feignent d'être agitez de quelque passion violente.

M. Huet a étépendant beaucoup de tems le Bel Esprit de Caën. Il possede parfaitement la

Langue Greque & la Latine ; il a composé de très-beaux Vers Latins, dont il en a fait imprimer quelques-uns. Il a fait le voïage de Suede avec M. Bochard. J'ai été quelque tems broüillé avec lui, au sujet de M. Despreaux.

On a dit autrefois à la loüange des Anciens Sculpteurs Grecs, que les Dieux seroient heureux de ressembler à leurs Statuës. Michel Ange a eu une pensée presque semblable, à l'occasion de la Statuë de S. Marc, qui est dans l'Eglise de S. Michel de Florence. *Si le Saint*, dit-il, *ressembloit à cette Statuë, on peut croire sur sa phisionomie tout ce qu'il a écrit.*

Je trouve très-jolie la penſée de celui qui a dit, que l'amitié d'Apollon eſt dangereuſe, & qu'il traite ordinairement les Poëtes, comme Hyacinthe, qu'il aimoit éperduëment, & à qui il caſſa la tête. Il avoit donné pour deviſe au Taſſe, la fleur de Hyacinthe, avec ce mot, *Sic me Phœbus amat*, Apollon m'aime de même.

Il n'y a perſonne qui n'ait oui parler de Thraſylaüs, qui s'imaginoit être le Maître de tous les Vaiſſeaux qui abordoient au Pirée, & qui aïant été guéri de cette maladie, en témoignoit du chagrin; jurant qu'il n'avoit jamais été ſi heureux, que pendant qu'il avoit été dans cette agréa-

ble erreur. Voici un autre exemple de ces heureux Imaginaires. Ariſtote au Livre, *des choſes merveilleuſes*, raconte d'un Citoyen de la Ville d'Abidos en Aſie, qu'il venoit ſouvent au Théatre, dans le tems qu'il n'y avoit ni Acteurs, ni Spectateurs, où il prenoit place, s'imaginant qu'on joüoit la Comedie. On le voïoit tantôt batre des mains, tantôt rire à gorge déploïée, & faire divers jugemens ſur la Piece qui ne ſe joüoit que dans ſon imagination. Etant guéri, il regretoit ſa folie, & aſſuroit n'avoir jamais eû de meilleur tems, que lors qu'il étoit inſenſé. Cela favoriſe le ſentiment de ceux qui ſoûtiennent, que nous ne pou-

vons avoir aucune certitude des choſes qui ſont hors de nous. Car il eſt conſtant que les choſes ne paroiſſent pas les mêmes aux autres animaux qu'aux hommes. Ils voïent les choſes différemment de nous, ſoit en couleur, en grandeur & en nombre ; ils les ſentent, les entendent & les flairent auſſi différemment, puis qu'ils ont les organes de la vûë, de l'ouïe & du toucher, différens des nôtres en grandeur, en étenduë, & en conformation. Or, quelle arrogance à l'homme, de dire que tous les animaux du monde ſont trompez, & ſont dans l'erreur, & que lui ſeul connoît la vérité des objets ? Dieu a voulu que toutes choſes euſſent diverſes faces, &

rendiſſent divers effets, ſelon ce qui leur conviendroit, & s'eſt réſervé à lui ſeul la connoiſſance de la verité. Je ne m'étonne pas, qu'un Philoſophe pénétré de ce ſentiment, & convaincu en même tems de l'immortalité de l'ame, ait ſouhaité de ſortir de la vie, comme d'une priſon enchantée, où on eſt perpetuellement dans l'illuſion.

Nous avons un Poëte Macaronique en notre Langue, nommé Antoine Arena, Provençal, qui a écrit en Vers Latins-Provençaux, pluſieurs pieces plaiſantes, entre autres une très-rare, imprimée in 8. à Avignon, l'an 1537. en lettres Gottiques, *de la Guerre de*

Charles-Quint en Provence. Il mourut la même année que Teofilo Folengio, ou Merlin Coccaïo, mourut en Italie, c'eſt-à-dire l'an 1544.

Pecquet Medecin de la Faculté de Montpellier, natif de Dieppe, eſt célebre par la découverte d'une veine lactée, qui porte le chyle au cœur, par le moïen de laquelle il prétend avoir démontré, que le ſang ſe fait dans le cœur, & non pas dans le foye, conformément à l'opinion d'Ariſtote; en quoi il a été ſuivi par Bartolin, Medecin de Dannemark, par M. Mentel, Medecin de Paris, par M. Guetard, Medecin de Roüen

très-sçavant, & qui a fait un Livre sur cette matière, & par quelques autres Medecins. M. Riolan a écrit depuis peu un Livre contre Pecquet, intitulé, *adversus Pecquetum & Pecquetianos.*

Il n'y a point eu de Rois sages & temperans ; ce qui faisoit dire au Pere de Lingendes, fameux Prédicateur, *que quand un Prince peut faire tout ce qu'il veut, il veut tout ce qu'il peut* ; c'est-à-dire, qu'ils cessent de faire le mal, quand ils ne peuvent plus le faire.

On ne doit rien dire qui puisse émouvoir à compassion, lorsqu'on parle de ceux pour qui on veut inspirer de la haine ou de

l'indignation. Je trouve qu'Ovide a fort mal fait, de mettre du côté de Phinée deux parfaits amis, comme Lycabas & le jeune Athis, dont il fait une description tout-à-fait touchante, & de les faire mourir tous deux de la main de son Héros Persée. La beauté, la jeunesse, & l'étroite amitié qu'il donne à ces deux jeunes hommes, attendrissent le Lecteur, & lui inspirent de l'indignation pour leur meurtrier. Le Poëte qui étoit en cet endroit tout-à-fait le Maitre de la fiction, devoit les mettre du côté de Persée, & les faire mourir de la main de Phinée. Virgile en a usé plus judicieusement, en mettant le jeune Pallas du côté de son Heros,

& le faiſant mourir de la main de ſes ennemis.

J'ai envoïé les vers ſuivans à Mademoiſelle D*** qui me demandoit la deſcription d'une Joüiſſance.

Je m'étonne de vous voir plaire
A tant de Livres amoureux,
Puiſque votre eſprit rigoureux
Suit une méthode contraire ;
Qu'allez-vous chercher dans des vers,
Où par mille crayons divers,
Vous eſt peinte une Joüiſſance :
C'eſt un Tableau mal imité,
Vous feriez mieux en conſcience
D'eſſayer de la verité.

Le ventre eſt un animal de

dure persuasion, & le seul qui se soit soustrait du ressort de l'imagination. Il est bien plus facile de s'imaginer qu'on est le maître de tous les vaisseaux du Pirée, que de s'imaginer qu'on a fait un bon repas. Quelque fou qu'on puisse être, il n'est pas besoin d'ellebore, pour s'apercevoir qu'on est à jeun. On a bien vû des gens, qui aïant songé la nuit qu'ils avoient joüi de leur amour, se sont réveillez guéris de leur passion, & tout-à-fait dégoûtez. Mais on n'en a point encore vû, qui aïant songé qu'ils étoient à un festin, ne se soient réveillez avec un fort bon appetit, & à qui un pareil songe ait causé des indigestions.

Les trois Enfans de François I. eurent les Suiſſes pour Parains, & furent par eux nommez, *Sidrac*, *Miſac*, & *Abdenago*, noms changez en *François*, *Henry*, & *Charles*; le Païs de Suiſſe eſt le plus haut de l'Europe.

Saint Auguſtin a fait quatre Livres de l'Ordre, & de ſon excellence en Dieu, dans leſquels il conclut, *Ordo apud Deum dux*, comme s'il diſoit, que l'ordre eſt la principale partie dans Dieu même, ou ſon principal attribut.

Un petit Intereſſé dans les Affaires, faiſant l'éloge des Maltotiers, diſoit, *qu'il n'y avoit qu'eux qui ſoûtenoient l'Etat*: Cela eſt vrai,

dit une perſonne, *les Gens d'affaires ſoûtiennent la France, de même qu'une corde ſoûtient un pendu, en l'étranglant.*

M. Deſpreaux parlant d'un jeune homme effeminé, diſoit, *qu'il étoit plus capable de donner de la jalouſie aux Femmes, qu'aux Maris.*

Les Peintres avec le pinceau font des Satires, auſſi-bien que les Poëtes; & ſans emprunter le ſecours de la voix, ils pouſſent de ſanglantes invectives contre leurs ennemis. En faut-il d'autre témoin, que la vengeance que tira Michel Ange, de ce Maître des Cérémonies, Meſſer Biagio, qu'il plaça en Enfer dans ſon Ju-

gement universel. On peut ajoûter à ce tour celui d'Annibal Carache, qui pour se mocquer de la sotte vanité de son Frere, le fit ressouvenir de la bassesse de sa naissance, en lui envoyant une petite esquisse, où il avoit representé sa Mere qui cousoit un habit, & le bon homme son Pere, qui enfiloit une aiguille avec des lunettes.

Les plus beaux esprits manquent quelquefois de justesse. En voici une preuve dans une Ode d'Horace :

Urit me Glyceræ nitor
Splendentis Pario marmore purius.

Je me sens brûler par l'éclat de Glycere, qui surpasse en blan-

cheur le marbre de Paros. Ce n'eſt pas le propre de l'éclat de brûler, mais d'ébloüir.

Il y a des Diſcours éloquens & très-futiles, qui ſont compoſez, ſi j'oſe ainſi dire, de jolis riens. Tels ſont ceux de Balzac, qui ſe vantoit d'avoir trouvé l'art de parler, & de n'avoir rien à dire. Ciceron parle ainſi de ces phantômes d'Eloquence, qui n'ont rien de ſolide, ſur quoi l'eſprit puiſſe s'attacher. *Ex rerum cognitione effloreſcat & redundet oportet Oratio, quæ, niſi ſubeſt res ab Oratore percepta & cognita, inanem quandam habet elocutionem, & penè puerilem.* Et plus haut. *Eſt enim & ſcientia comprehendenda rerum plurimarum,*

imarum, ſine quâ verborum volubilitas inanis atque irridenda eſt.

Henry IV. paſſant par une petite Ville, il vint pluſieurs Députez au devant de lui, pour le haranguer ; d'abord un d'entr'eux aïant commencé ſon diſcours, un âne, qui étoit à vingt pas de là, ſe mit à braire : ce que le Roy entendant, dit ; *Meſſieurs, parlez chacun à votre tour, s'il vous plaît, je n'entends pas.*

Marin Merſenne, de l'Ordre des Minimes, ſçavoit emploïer ingenieuſement les penſées des autres ; ce qui fit qu'un jour, la Mothe-le-Vayer appella ce Pere, *le bon Larron.* Le Vaſari dit, *che chi*

non è capace di trouar da se stesso, non potra mai servirsi delle inventioni altrui.

Il devroit être permis de jetter un Dévolu sur les richesses d'un avare, comme l'on fait sur le Benefice d'un Ecclesiastique, qui est indigne ou incapable de le posseder.

Un Espagnol parlant d'Henry III. disoit, *c'étoit véritablement un grand Prince; s'il ne se fût pas broüillé avec les Catholiques, & qu'il n'eût pas pris sottement le parti du Navarrois. C'étoit un homme à pousser sa fortune, jusqu'à devenir Mayor Domo del Rey su Senor.*

Philippes de Commines, qui n'avoit jamais oüii l'ancien Apophtegme, *qu'heureux est l'Etat, où les Philosophes sont Roys, & où les Roys sont Philosophes.* N'a-t-il pas avancé la même chose, lorsqu'il a dit, *que Dieu ne peut pas envoyer une plus grande plaïe à un Etat, qu'un Prince ignorant.*

Il y avoit autrefois de bons Religieux, qu'on appelloit, *Pourceaux de S. Antoine.* Ils étoient obligez de faire huit repas par jour, pour montrer la fragilité de la nature humaine: *quelle humilité!*

Frere Philippe Lippi, de l'Ordre des Carmes, habile Peintre Florentin, aïant été pris sur mer

par des Corſaires de Barbarie, fit une fois le portrait de ſon Patron ſur une muraille avec du charbon. Il attrapa ſi bien l'air de ſon viſage, & il exprima ſi naïvement ſon habit à la Moreſque, que le Barbare frappé d'étonnement & d'admiration, lui donna genereuſement la liberté. Tels ſont les effets, que la vertu fait quelquefois dans les cœurs des plus barbares, & les hommages qu'elle ſe fait rendre par ceux, qui ſemblent en être le moins capables. Ce Frere Philippe étoit un Maître Moine. Comme il peignoit un jour le Tableau du Maître-Autel des Religieuſes de ſainte Marguerite de Florence, une jeune Penſionnaire nommée

Lucrece, fille de François Buti, Citoïen de Florence, l'étant venu voir peindre par hazard, notre Frere Philippe jetta l'œil ſur elle, & en devint amoureux. Il fit tant, qu'il obtint des Religieuſes, qu'il feroit le portrait de Lucrece, aïant beſoin d'un bel air de tête pour la Vierge de ſon Tableau. Comme il avoit la commodité de l'entretenir, il la débaucha; & ils convinrent de s'en aller enſemble, un jour qu'elle devoit ſortir, pour aller voir la Ceinture de la Vierge, qui eſt dans le Château. Il en eût un fils, qui fut un excellent Peintre, nommé comme ſon Pere, *Philippe Lippi*. La Dame ſe trouva ſi bien de notre Moine, que quel-

ques efforts que fissent les parens, elle ne le voulut jamais quitter. Le Pape Eugene offrit dispense à Frere Philippe, de se marier avec sa Maîtresse; mais il n'y voulut jamais consentir, craignant de perdre dans les liens du Mariage la liberté, ou pour mieux dire, le libertinage dont il joüissoit.

Un Espion Turc voulant mander à ses Maîtres qu'on ne le découvriroit jamais ici; *Je suis*, leur disoit-il, *dans une chambre si petite, que les soupçons n'y peuvent entrer.*

M. de la Haie Ventelet le fils, qui étoit Ambassadeur à la Porte, aïant été accusé à Constantinople, d'avoir negotié quelque

chose avec la Republique de Venise pour le Roy de France son Maître ; (les Turcs ne voulant pas qu'un Ambassadeur se mêle de rien que de son Ambassade) il courut risque d'y perdre la vie; & il n'évita ce danger, qu'à la faveur d'un Interprête. Au lieu donc de l'empaler avec un de ses Domestiques, on le mit cinquante-neuf jours dans une basse-fosse, ou quelqu'un alloit tous les jours faire son ordure sur sa tête. Il est présentement Ambassadeur à Venise : il a quelque littérature.

L'ancien *Murus Picticus*, qui separoit l'Angleterre de l'Ecosse, ne subsiste plus ; il a été détruit, & les Anglois ont depuis étendu

leurs limites de ce côté-là, par la prise de deux ou trois petites Provinces. Ce qui fait aujourd'hui la ſeparation & les limites des deux Etats, c'eſt une petite riviere qu'on paſſe quelquefois à pied avec des bottes.

Le reſpect que les Juifs portent à la ſainte Bible, n'eſt preſque pas croïable; il va juſqu'au culte & à l'idolâtrie, & ne differe que de bien peu de celui qu'ils doivent avoir pour la Divinité. Jean Iſaac Levite, contre Lindanus, dit que les Juifs ne la touchent jamais qu'après s'être lavé les mains; ne s'aſſeïent jamais ſur les bans où elle eſt miſe, & qu'un jour étant par hazard

tombée à terre, ils celebrerent un jeûne ſolemnel.

L'Orateur Hortenſius qui avoit pris la défenſe de Verrès, avoit reçû de lui un Sphinx admirable pour le travail; & comme un jour en plaidant contre Ciceron, il lui eût dit qu'il ne l'entendoit pas, & que ſon diſcours étoit pour lui une Enigme: *Quand je parlerois encore plus énigmatiquement*, dit Ciceron, *cela ne devroit pas vous embaraſſer: car vous avez le Sphinx chez vous.* Plutarque dans la vie de Ciceron dit, que cette Statuë étoit d'yvoire, & dans ſes Apohptegmes Romains, qu'elle étoit d'argent.

Le Cardinal de Richelieu laiſſa en mourant à ſa ſucceſſion, reçüeillie par Madame d'Aiguillon, ſa ſeule & unique heritiere, environ vingt millions. Mais peu de tems après la mort de ce Cardinal, on lui fit plus de quatre-vingt Procès, pour réparations & autres ſuites de tous les grands & nombreux Benefices qu'il avoit eûs; leſquels Procès, faute par Madame d'Aiguillon de s'être accommodée à des conditions même onéreuſes pour elle, ont cauſé par la ſuite la perte totale de cette ſucceſſion; en ſorte qu'à préſent, il ne lui en reſte plus rien.

La Réputation eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt qu'un phan-

tôme. Les Minos, les Perſées, les Theſées, les Hercules, les Achilles, les Hectors, les Enées, & tous les autres Héros de la Fable, ne joüiſſent-ils pas du plus haut degré de cette réputation. Cependant ou la plûpart de ces Héros ſont fabuleux, ou du moins ils ont été très-differens de ce qu'on les repreſente. Hommes du Commun, peut-être même très-mépriſables, & dont les grandes actions n'ont jamais été que dans l'imagination des Poëtes, par conſequent indignes de cette grande réputation. Les Mandricarts, les Agramants, les Sacripants & les Rodomonts, ne ſont-ils pas auſſi connus que les Scipions, les Céſars & les Pompées? A quoi bon tant eſtimer

de ſolides biens, pour parvenir à une choſe, qui ſera l'apanage d'un phantôme; puis qu'un Poëte peut inventer une chimere, qui ira de pair avec tant de grands travaux, & qui ſera éternellement revêtu de ce même éclat, que nous tâchons d'acquerir par tant de fatigues & de peines.

Un Turc racontoit autrefois au Grand Seigneur, *que tous les François devenoient fous à certain jour de l'année* (Mardy gras) *& qu'un peu de certaine poudre appliquée ſur le front* (le Mercredy des Cendres) *les faiſoit rentrer dans leur bon ſens.*

Un Homme d'affaire, avare

au ſuprême degré, & ignorant à proportion, voïant dans une affiche, *Traité de l'immortalité de l'Ame*, dit, *qu'eſt-ce que ce Traité là? je n'en ai pas encore entendu parler; qui peuvent être les Partiſans qui y ſont entrez?*

Il n'y a point de plaiſir à ſouffrir du mal, avec quelque pompe & quelque magnificence qu'on le ſouffre. Cette ſuperbe Tour d'où Héliogabale, dans un péril éminent, avoit réſolu de ſe précipiter, afin de périr magnifiquement, ſeroit auſſi affreuſe pour moi, que le Rocher le plus eſcarpé. Et comme dit Balzac, la mort doit être auſſi affreuſe & horrible à celui qui ſe pendroit au plus

beau Cédre du Mont-Liban, & avec un licou de perles, qu'à celui qui se pendroit à un cordeau & à une potence; & ce Poëte Italien qui a dit avec une exageration si outrée, parlant de la beauté d'un Fleuve; *Qu'il y avoit même du plaisir à périr dans son onde*, a dit à mon sens une grande sottise.

Plutarque n'ose assurer l'entre-vûë de Solon & de Crésus, ni la suite de l'Histoire de ce dernier: elle ne se trouvoit point, dit-il, dans les Chroniques, & elle n'étoit recommandable que par l'antiquité de la tradition. A la verité elle sent bien sa Fable, & je la trouve indigne de la magnanimité de Cyrus.

Le Printems est chargé de fleurs,
D'épics l'Eté, de fruits l'Automne,
L'Hyver de glaçons foisonne,
Et l'Amour abonde en pleurs.

La traduction de cette Epigramme est de moi; je suis surpris que les Auteurs du Menagiana, l'aïent attribué à M. Conrart, qui ne sçavoit ni Grec, ni Latin. Le Billet qui suit cette Epigramme, n'est pas non plus de M. Conrart; l'équivoque s'est faite, sur ce que M. Conrart & moi signions de même nos Billets par deux *c* renversez *ↄc*.

L'Epigramme de Martial *de Porcia*, est une de ses plus belles. Elle nous apprend la véritable maniere dont Porcie se donna la

mort, contre l'opinion commune, qui veut qu'elle ait avalé des charbons ardens. Mais pour peu qu'on y veüille faire attention, on avoüera qu'il est bien plus vrai-semblable, qu'elle se soit suffoquée en avalant des cendres ardentes, comme le dit Martial. Des charbons ne sont pas si faciles à avaler; ce sont des corps de figure inégale, extrêmement secs, & extrêmement âpres, qui ne glissent pas par le gozier, comme ceux qui sont humides, & dont la surface est polie. Si l'on dit qu'elle les brisa sous ses dents, avant que de les avaler; elle n'auroit pû, en ce cas là, que se brûler la langue, & le dedans de la bouche; parce que la salive, &

la privation de l'air n'auroient pas manqué de les éteindre, & par conſequent de les empêcher de faire un effet auſſi promt & auſſi violent, que celui que l'Hiſtoire raporte. Mais je doute fort que les Peintres ſuivent le ſentiment de notre Poëte, eux qui ont plus d'égard à la beauté du ſpectacle, qu'à la verité des choſes. L'action d'avaler des cendres, n'eſt pas favorable au pinceau: elle ne ſe porte pas à l'œil d'une maniere aſſez ſenſible ni aſſez diſtincte. Ils repreſentent toujours malgré Martial, & toute la vraiſemblance, cette illuſtre Romaine, portant à ſa bouche de gros charbons ardens; & ſi la fantaiſie les prend (comme il eſt arrivé à quel-

ques-uns) ils les lui feront tenir entre deux doigts, d'un air aussi tranquile & aussi gracieux, que si c'étoit un bouton de Rose.

Par la Philosophie de Descartes, on ne sçauroit à la verité prouver évidemment qu'il n'y a point de Dieu, ni que l'ame est mortelle; mais il s'ensuit clairement de son systême, qu'il n'est pas nécessaire que Dieu ait aucune part à la conservation & à la conduite du monde, & pour notre ame, il s'ensuit qu'elle n'est pas différente de celle des bêtes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'elle ne meure point. La supposition ridicule de Descartes est, que tout ce que les sens, & les hom-

mes & la raiſon même peuvent nous avoir appris, eſt faux ou douteux. N'eſt-ce pas renouveller la Secte dangereuſe des Pyrrhoniens, & ſe rendre l'arbitre unique de la verité ?

Ménage avoit une mémoire très-heureuſe ; s'étant trouvé chez Madame de Ramboüillet avec pluſieurs autres Dames, il les entretint de choſes fort agréables, qu'il avoit retenuës dans ſes lectures. Madame de Ramboüillet qui s'en appercevoit bien, prit la parole & lui dit : *Tout ce que vous dites eſt très-beau, Monſieur, mais dites-nous quelque choſe de vous préſentement.*

Pactus Salis, Pacte éternel; parce que le Sel eſt le ſymbole de la conſervation. Vatable croit que dans les Pactes on admettoit le Sel, pour faire voir qu'ils ſeroient inviolables. Peut-être notre Loy Salique eſt-elle ainſi nommée; ſoit que cette maniere de parler, *Pactus Salis*, fût en uſage chez les François, ſoit qu'ils euſſent la coûtume d'y admettre du Sel.

Godinette, c'eſt-à-dire, une Fille de joye, en vieux langage. Borel le dérive de *Gode*, qu'il dit ſignifier une vieille brebis: il pouvoit bien venir de *gaudere*, ſe réjoüir; *Godinette*, fille qui ſe réjoüit, fille de joye. Nos femmes les plus ſages diſent tous les jours, baiſer en

Godinette, ſans ſçavoir ce que ce mot veut dire. C'eſt comme nos bonnes femmes, qui jurent encore par ma *fiquette*, de *fica* & *fichetta*, jurement dont ſe ſervent les femmes en Italie, de même que les hommes de celui de *Cazzo*. L'uſage ôte toute l'obſcenité que les mots peuvent avoir dans leur étymologie, de même qu'il rend ſales, ceux qui ſont originairement très-purs; engin, par exemple, qui vient d'*ingenium*, a ſignifié autrefois l'eſprit, l'induſtrie de l'homme, ainſi que dans le Latin. A preſent que penſeroit-on, ſi l'on diſoit *l'engin de l'Homme*, *l'engin de Platon*, &c. C'eſt le trop fréquent uſage qu'on fait de ce mot, pour ſignifier

mentula, qui l'a rendu obſcéne ? encore celui de *chevaucher*, qui veut dire proprement, *aller à cheval*, n'eſt-il pas devenu obſcéne, par l'uſage qu'on en a fait ? Chez les Italiens, *Chiavare*, veut dire proprement, *fermer à clef ; Chiavare*, de *chiave*, *clef*. Ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on a nommé l'uſage le *Tyran des Langues*, puis qu'on voit qu'il abſout les criminels ſelon ſon caprice, & condamne les innocens. Sur quoi il faut remarquer, que c'eſt mal fait de s'attacher ſcrupuleuſement à l'étymologie des mots, & que nous devons nous en raporter entierement à l'uſage. C'eſt le fait d'un Pédant de chicaner contre ; j'entends l'uſage bien établi, & non

pas cet abus que nos femmes & nos petits Puriſtes font de certains mots, & de certaines façons de parler. Ce ſont les gens de Lettres qui font le bel uſage, ſelon Quintilien.

On donna à Lully un Prologue d'Opera, que l'on trouvoit excellent : la perſonne qui le lui préſenta, le pria de le vouloir bien examiner devant elle. Lorſque Lully fût au bout, la perſonne lui demanda s'il n'y trouvoit rien à redire : *Je n'y trouve qu'une lettre de trop*, répondit-il ; *c'eſt qu'au lieu qu'il y a fin du Prologue, il devoit y avoir, fi du Prologue.*

Je ne puis m'empêcher de rire, lorſque M. de S** ſe compare à

M. de G** ; une comparaiſon ſi ridicule, me fait ſouvenir de ce petit homme, ou pour mieux dire, de cette petite figure atomique, dont il eſt parlé dans une Epigramme de l'Anthologie, qui étant tombé de deſſus une fourmi, qui lui ſervoit de monture, comparoit ſa chûte à celle de Phaëton. Cette Epigramme eſt de Lucilius, & Auſone l'a traduite en Latin. Il dit que ce petit homme ſur ſa Fourmi, ſembloit être monté ſur un Elephant ; & qu'étant tombé, il répondit fierement à ceux qui s'étoient mis à rire : *Qu'avez-vous à rire, Canaille ; n'eſt-ce pas ainſi qu'eſt tombé Phaëton.*

Racan

Racan eſt le premier Poëte de France pour le Lyrique : il a ſi peu de naturel pour le Latin, qu'il n'a jamais pû apprendre ſon *Confiteor* ; & il dit, qu'il eſt obligé de le lire, lorſqu'il va à confeſſe. Il eſt de la Maiſon de Beüil. Son Pere étoit Chevalier des Ordres du Roy. Il a quarante ou cinquante mille livres de rente.

On peut dire d'un Soldat poltron qui n'oſe avancer, & à qui le courage manque,

Tenuit veſtigia tellus,
Immotuſque ſilex, armataque manſit imago.

La terre retient ſes pas, il devient une terre immobile, & une ſtatuë armée. Ovide dit cela à

l'occaſion d'un Soldat qui fût changé en rocher, pour avoir vû la Tête de Meduſe, dans le combat de Perſée contre Phinée; & cela convient bien à un poltron, qui ſe trouve glacé de peur. On peut dire d'un homme qui ne va quelque part qu'à regret, *qu'il ſemble que la terre retienne ſes pas.*

Il y a de certaines connoiſſances, qui nous ſont indifférentes, & qu'il nous eſt permis de négliger; nous ſommes libres, par exemple, de ne nous pas occuper à la Poëſie, à l'Aſtronomie, aux Mathematiques, ou à la Peinture, & on eſt en droit de renvoïer la connoiſſance de ces Arts à ceux qui en font profeſſion. Mais il

n'en eſt pas de même de l'Eloquence : tout le monde parle, & par conſequent eſt obligé de cultiver la parole. Ne diſons donc pas, lorſqu'un homme étudie l'Eloquence, en quelque profeſſion qu'il ſe trouve engagé, qu'il ſe détourne de ſon devoir, pour chercher une vertu étrangere ; l'Eloquence eſt une vertu de tous les Arts & de toutes les Profeſſions, & comme c'eſt une néceſſité à tous les hommes d'expiiquer leurs penſées, de prouver leurs opinions, & de perſuader leurs ſentimens ; ce leur doit être auſſi un ſujet de loüange de le bien faire, & par conſequent de cultiver l'art qui leur peut donner cet avantage. L'Empereur Numerien ne

crût pas, que la qualité d'excellent Orateur, ne pouvoit rien ajoûter à celle de Souverain, lorſqu'il ſouffrit qu'on lui dédiat une ſtatuë ſous le titre du plus éloquent de ſon ſiecle; & je doute fort qu'il eût pris le même plaiſir à ſe voir paré publiquement des titres qui lui auroient pû donner des connoiſſances dans les autres Arts. La loüange d'éloquent fait honneur à tous les hommes, depuis le Souverain juſqu'au dernier du Peuple: auſſi voyons-nous, que non ſeulement les honnêtes gens eſtiment ceux qui parlent juſte, & avec agréement, de quelque profeſſion qu'ils puiſſent être, & mépriſent au contraire ceux qui n'ont pas cet avantage; mais mê-

me que les plus grossiers d'entre le peuple se raillent & se moc-quent les uns des autres, lorsqu'ils ont de la peine à s'énoncer, ou qu'ils le font d'une maniere qui ne leur paroît pas agréable. C'est un avantage qui est particulier à l'Eloquence, de ne pouvoir jamais être véritablement méprisée, & de ne pouvoir être combattuë que par elle-même. C'est ce qui a fait dire de Platon, lorsqu'il semble mépriser l'Eloquence, qu'il fait son plus grand éloge, puis-que c'est elle qui fournit toutes les belles paroles qu'il emploïe pour la combattre. Les Nations mêmes les plus barbares, qui avoient juré la perte des Lettres, & qui s'étoient fait une vertu de

ſe montrer inſenſibles aux délices de l'eſprit, n'ont jamais mépriſé que le nom de l'Eloquence. Il eſt conſtant que ce contentement ſecret qu'ils reſſentoient en eux-mêmes, lorſqu'ils exprimoient heureuſement ce qu'ils vouloient dire; ou le déplaiſir de ne le pouvoir faire, leur faiſoit eſtimer infiniment cet Art de la parole, dont ils mépriſoient les préceptes. Ne blâmons donc point ceux qui s'efforcent d'acquerir une vertu ſi naturelle & ſi néceſſaire, & qu'on ne peut ne pas poſſeder, ſans tomber dans le mépris de tous les hommes, même des plus groſſiers & des plus barbares.

Un jour le deffunt Duc Char-

les de Lorraine, ſe voïant avec quinze Princes Allemans, de mauvaiſe intelligence entre-eux, contre l'Armée de France commandée par M. de Turenne, dit par eſprit prophetique: *Nous voilà ſeize Princes, par la grace de Dieu, qui allons être battus de la façon d'un ſeul Prince, par la grace du Roy de France;* ce qui arriva.

Calvin s'apelloit *Cauvin*, c'étoit ſon véritable nom; il eſt mort à Geneve en 1594. âgé de 55. ans moins ſix ſemaines; il n'avoit en qualité de Miniſtre à Geneve, que trois cens livres d'apointemens, dont on lui trouva ſeulement deux années d'épargne après ſa mort: il avoit onze ma-

ladies qui le tenoient incessamment, en sorte qu'il n'étoit point sans quelqu'une ; ce qui aparemment le rendoit si fâcheux d'humeur, qu'il en étoit bizarre & insuportable. Cela faisoit dire à beaucoup d'Allemans ; *qu'ils aimoient mieux aller en Enfer avec Beze, qui étoit fort affable, qu'en Paradis avec Calvin.* Il enseignoit la Theologie tous les jours à certaines heures, en d'autres il prêchoit, en d'autres il faisoit diverses Conferences; & cependant parmi tous ses emplois, & avec toutes ses maladies, il n'a pas laissé de composer neuf Volumes infolio avant sa mort, de l'édition d'Amsterdam. Entre ses Ouvrages il y en a de très-bons, comme

celui de la Trinité contre Servet: celui des douze petits Prophetes est encore fort bon; son Institution qu'il fit d'abord en latin, est un Livre dangereux; ensuite il le fit en Langue Françoise, en laquelle il écrivoit le mieux de son tems.

Quelque goût que Seneque semble avoir pour les sentimens extrêmes, & quoiqu'il dise que la Ciguë a fait de Socrate un des plus grands hommes de l'Antiquité, je doute fort qu'il l'eût voulu imiter, non plus que P. Rutilius Rufus. Un homme qui déclare qu'il ne veut pas exposer sa santé à l'inconstance des jours du Printems, me sem-

ble un peu trop ſage, pour abandonner ſa tête à la bizarrerie des ſentimens humains ; il n'eût pas trouvé qu'une Eloquence, qui faiſoit ſon effet ſur l'eſprit des Juges, ne lui eût point été propre.

Le P. le Moine Jeſuite fait de bons vers françois, mais il fait de mauvais Poëmes ; il a fait un Poëme épique de S. Louis, contre lequel le P. Mambrun Jeſuite a écrit le traité du Poëme épique. Ses vers ſont ſi figurez qu'ils en ſont extravagans. Le P. Mambrun eſt Auvergnac ; il compoſe fort bien des vers grecs & latins ; il a fait un Poëme épique de Conſtantin ; il eſt preſentement à la Flêche, où il enſeigne la Theologie : c'eſt un

fort honnête homme.

Il faut éviter les mauvais ſons le plus ſoigneuſement qu'il eſt poſſible : mais il ne faut pas être auſſi ſcrupuleux que cet Ecrivain, dont parle M. de la Mothe-le Vayer, lequel fût vingt-quatre heures à rêver comment il éviteroit à dire, *ce ſeroit*, à cauſe de la reſſemblance des deux premieres ſyllabes. Si une pareille délicateſſe avoit lieu, ce ſeroit alors qu'on pourroit dire le mot de Quintilien : *Quod ſi recipias, nihil loqui tutum eſt* ; on ne pourroit plus rien dire en ſûreté. La rencontre des voïelles dans les mots, n'eſt pas un crime, comme parle Quintilien, dont il faille avoir tant

d'horreur ; & je ne ſçai, continuë ce Rhéteur, laquelle des deux eſt plus vicieuſe ſur cette matiere, ou la négligence, ou la trop grande délicateſſe. Véritablement l'une & l'autre ſont les deux extrêmitez dangereuſes. Mais il faut éviter avec plus de ſoin celle qui interrompt le cours des penſées & des expreſſions, que celle qui le laiſſe, & qui ſuivant leur impetuoſité, n'ôte rien de leur force & de leur beauté. C'eſt le ſentiment de Ciceron, que ces ſortes de négligences ont bonne grace, & portent le caractere d'un homme, qui a plus de ſoin des choſes que des paroles. Je m'étonne que ce même Ciceron, qui avoit l'oreille ſi délicate en proſe, l'ait pû

avoir assez mauvaise en vers, pour faire cette terrible cacaphonie. *O fortunatam natam me consule Romam.* Ce n'est pas qu'il ne lui en ait aussi échapé en prose : témoin cet endroit d'une lettre à Brutus: *Res mihi invisæ visæ sunt Brute.* Tant il est vrai qu'il n'y a point d'oreille si severe & si attentive, qui ne se laisse quelquefois surprendre. Il est bon de relire tout haut ce que l'on a écrit, & de consulter l'oreille sur ce que les yeux ont aprouvé : car c'est elle qui est le juge naturel des sons, & qui reconnoît d'abord les cacaphonies que la plume laisse aisément passer : mais il faut l'avoir bonne ; & cet avantage n'est pas donné à tout le monde. Quintilien dit,

qu'il n'eſt pas permis à un chacun de juger de l'harmonie des mots & des ſyllabes, non plus que de celle des inſtrumens. *An cujuſlibet auris eſt exigere litterarum ſonos? non herclè magis quàm nervorum.*

On demanda un jour à Conrart, s'il croïoit l'Abbé de Boiſrobert bien devôt; *je le croi*, répondit Conrart, *de l'humeur de ce bon Prélat, dont parle Taſſoni, qui au lieu de dire ſon Breviaire, joüoit des Benefices au tric-trac.*

Je voudrois bien demander au P. Mallebranche, qui dit, que la cauſe de nos erreurs dans nos perceptions, eſt le peché du premier homme, ſi les bêtes ont pe-

ché : car nous voïons qu'elles ſe trompent tous les jours dans leur inſtinct, & qu'elles prennent le change des biens & des maux, par raport à la conſervation de leur être. Il répondra, *que Dieu agit par les voyes les plus ſimples, comme plus conformes & plus dignes de ſes attributs.*

Auguſtin Carache, Frere d'Annibal Carache, aïant fait un grand diſcours à la loüange de ce groupe admirable de Laocoon & de ſes enfans; comme on s'étonnoit qu'Annibal ne dît rien pour loüer ce chef-d'œuvre, qui a fait l'admiration de tant de ſiecles; Annibal prit un craïon, & le deſſina contre la muraille de la ſalle, auſſi

exactement que s'il l'avoit eu devant les yeux ; & en fit par-là un panégyrique si excellent, que la Rhetorique avec les plus belles figures, & les expressions les plus heureuses, n'eût jamais pû l'égaler. Il ne faut pas oublier ce qu'il dit en même tems, se tournant vèrs Augustin ; *les Poëtes*, dit-il, *peignent avec la parole, & les Peintres parlent avec le pinceau.*

Les richesses n'ont rien qui me touche, disoit Ciceron ; lorsque je considere que c'est l'avantage que tant de Marchands & tant de gens de néant ont eu sur les Scipions & sur les Lelius. *Nam neque me divitiæ movent ; quibus omnes Africanos & Lelios multi venalitii Mercatoresque su-*

perarunt. Venalitius eſt proprement un Marchand d'Eſclaves; & ces ſortes de gens n'étoient pas, comme l'on ſçait, en trop bonne réputation chez les Romains; ils n'en faiſoient pas une fort grande difference d'avec les Maquereaux. Il faut avoüer que l'or eſt un puiſſant métal. Autrefois un rameau d'or étoit capable de faire ouvrir les portes de l'Enfer, & d'en adoucir les fieres Divinitez. Une pomme d'or mit toute la Cour celeſte en rumeur, & rendit irréconciliables trois Déeſſes, qui vivoient auparavant en bonne intelligence. Une autre pomme d'or fut cauſe qu'Atalante ſe laiſſa vaincre par Hippomene; ce que n'auroit pû faire tout l'amour qu'elle avoit

conçû pour lui. Ajoûtons à tout cela le Grand Jupiter. Ce Pere des Dieux & des hommes , ne trouva poins de charmes plus puiſſans , pour venir à bout de Danaë, que de ſe transformer en une pluïe d'or : c'eſt-à-dire , en bon françois , de laiſſer toute ſa Majeſté & toute ſa Jupitererie au logis , & de s'armer le flanc d'une bonne bourſe remplie de ducats , qu'il fit pleuvoir de la belle maniere ſur les domeſtiques d'Acriſe.

Lorſque notre ſiecle nous offre quelque belle action , pourquoi ne la pas citer , ſans ſe donner la peine d'en aller chercher dans l'Antiquité ? Pour moi , ſi mon

voiſin diſoit quelque choſe de remarquable, je le citerois auſſi volontiers, que l'un des ſept Sages de la Grece; & c'eſt le ſentiment de Montagne. Il n'y a que les petits genies, auſquels il faille de grands noms, pour faire admirer la vertu. Si une action n'eſt belle d'elle-même, ce ne ſera ni le nom d'Epaminondas, ni celui d'Alexandre, ou de Ceſar, qui la fera paſſer pour belle, & ſi une penſée eſt fauſſe, ce ne ſera pas le nom de Seneque ou de Platon qui la rendront juſte.

Les Philoſophes ſe mocquent des folies des hommes, les Marchands en profitent; mais les Comediens s'en mocquent & en profitent.

La France possede tous les Democrites, les Luciens & les Plautes dans son Rabelais; & l'Antiquité n'a point de Rabelais dans ses Democrites, dans ses Luciens ni dans ses Plautes.

N*** est dans sa soixante-cinquiéme année; il dit qu'il ne se soucie plus de la Comedie, ni des Spectacles : ce n'est pas qu'il soit devenu sage; c'est qu'il est affoibli, & qu'il ne peut plus goûter à son âge les plaisirs qu'il prenoit étant jeune. Donnez-lui le même sang de vingt ans, & vous le connoîtrez. *Il y a bien de la difference, entre être gueri du monde, & en être dégoûté.*

Parmi un grand nombre d'E-

pigrammes de l'Anthologie que j'ai traduites; voici une Epitaphe que j'ai imitée de cette maniere: elle est sur une fameuse yvrognesse.

Passant, cy gist la vieille Macaride
Au rouge nez, au teint toujours humide,
Et qui buvoit du soir jusqu'au matin;
Sans aucune douleur elle quitta sa fille,
Son fils, son gendre & toute sa famille,
Son seul regret fut de quitter le vin.

Bianor dans le troisiéme de l'Anthologie, a fait une belle Epigramme sur Etéocle & Polinice, fils d'Oedipe; Ausone l'a traduite en huit vers, que j'ai imitez de la sorte.

Des deux freres Thebains, sur le bucher posez,
Les corps servent de proye à des feux divisez,
Et la flâme de l'un, de l'autre se retire :
Jusques-là, leur discorde a porté son flambeau.
Heureux! s'ils avoient sçû partager leur Empire,
Comme la haine a sçû partager leur tombeau.

La Peinture est un Art infini, & dont le point de perfection ne se peut fixer. Les chef-d'œuvres des plus grans-Maîtres ne sont point les bornes de l'Art. Raphaël a fait merveilleusement bien : cependant on connoît du moins,

que l'on peut faire encore mieux; & ce grand homme travailloit tous les jours à se surpasser lui-même. Je suis sûr que quand sa carriere eût été aussi longue qu'elle a été courte; qu'il eût vécû autant de siecles qu'il a vécû d'années, & qu'il eût toujours fait les mêmes progrez dans son Art, cette idée de perfection qu'il avoit, ne lui auroit pas permis d'être pleinement satisfait de ses Ouvrages; il auroit toujours esperé de mieux faire. Il n'y a que ceux qui manient le pinceau qui connoissent l'étenduë de cet art : les autres hommes le croïent renfermé dans de très-petites bornes : il se déploïe à mesure qu'on le cultive, & s'étend jusqu'à l'infini. Cet art est comme

une carte de Géographie, *où un point marque une grande Ville, une ligne un Fleuve*. &c.

Qu'on se mocque tant que l'on voudra des grimaces&des contorsions que font les Poëtes lorsqu'ils composent, il est sûr qu'elles aident beaucoup à mettre l'imagination en mouvement; ces sortes d'agitations ne sont pas toujours les marques d'un esprit qui se débat contre sa propre stérilité; elles partent souvent d'un esprit qui s'excite & qui s'anime. Quintilien les compare quelque part aux frapemens de queuë, que le Lion se donne à lui-même, lorsqu'il se prépare au combat. Perse voulant nous donner l'idée d'un discours froid

froid & languiſſant, dit, *que l'Auteur n'a point frappé le pulpitre, ni mordu ſes ongles.*

Nec pluteum cædit, nec demorſos ſapit ungues.

Le Dominiquain avoit coûtume de joüer, pour ainſi dire, le role de toutes les figures qu'il vouloit repreſenter; & de dire tout haut ce que la paſſion qu'il leur donnoit, pouvoit inſpirer. Lorſqu'il peignoit le Martyre de S. André, le Carache le ſurprit comme il étoit en colere, parlant d'une voix terrible & menaçante; & il travailloit pour lors à un Soldat qui menace le Saint. Après que l'enthouſiaſme fut paſſé, le Carache courut l'embraſſer, & lui avoüa qu'il avoit été ce jour-là ſon Maître; &

qu'il venoit d'aprendre de lui, la véritable maniere de réüſſir dans les expreſſions.

Ligniere étoit d'une humeur très-brutale. Un jour certain Sot de qualité étant en ſa compagnie, crut ſe faire un grand honneur de lui montrer comme il jettoit des cériſes en l'air, qu'il retenoit dans ſa bouche en tombant : Ligniere n'eût pas la patience de le voir à ſa deuxiéme ceriſe, qu'il lui dit bruſquement: *Quel eſt le dogue qui vous a appris cela, Monſieur?*



LA PIERRE PHILOSOPHALE,

CONTE.

SOit Proverbe, Axiome, ou Regle générale,
Ou si l'on veut, pure morale,
Rien n'est, je prétens le prouver,
Moins facile à trouver
Que la Pierre Philosophale.
Un Chimiste s'épuise en vain,
En Drogue, Dépense & Voyage.
Ce haut secret est pour l'esprit humain,
Caché dans un épais Nuage,
Pas plus clair aujourd'huy qu'il le sera demain.
Homme, qui que tu sois, si tu veux être sage,

Aprends que le chercher c'est avoir le dessein,
De prendre femme à pucelage;
C'est une fleur qu'on cüeille trop matin.
Et Cocuage,
Et Mariage;
Sont deux Divinitez qui se tiennent la main;
On l'a dit avant moi, je le dis sur bon gage,
Lis ce petit Ouvrage,
C'est un Conte antique & certain.
Pheron jadis bon ou mauvais Monarque,
Dont l'Egipte suivit la Loy,
Par quelque accident de remarque;
Devint un Quinze-Vingt; coup fâcheux pour un Roy;
Le Ciel devroit donner aux Têtes à Couronne,

Immunité de tous les maux.

Il seroit bon de naître, ou de monter au Trône,
S'il nous assuroit le repos;
Mais les Rois sont de chair & d'os,
Même foiblesse les talonne,
Que le moindre de leurs Vassaux.
Le Roy pour recouvrer la vûë,
Fit assembler maint & maint Medecin;
Consultation superfluë,
La Medecine y perdit son Latin;
C'est l'ordinaire, & quelque peine,
Qu'un Medecin se donne à nous sauver,
C'est fort souvent onguent miton-mitaine,
Si ce n'est onguent à crever.
Il fallut consulter la science divine,
Et l'on apprit d'un Oracle ambigu,

Que ses yeux verroient clair, s'ils goûtoient d'une urine,
Que vierge ou femme chaste eût faite de son cru.
Le Peuple benit le remede,
On en chante de joïe; & voici le pourquoi,
Chacun se flatte qu'il possede,
Chez lui de quoi guérir le Roy;
L'avare Pere de Famille,
Flatté de l'honneur & du gain,
Court vîte une phiole en main,
Demander gravement de l'urine à sa fille;
La pauvrette est surprise, & change de couleur,
Et pisse en faisant la grimace;
Il en conclut à son honneur,
Et sur ce faux brin de pudeur,
Croit l'urine plus efficace.

Chaque Epoux qui croit que son lit,
Est pour lui seul & pour sa femme,
Et que sa foible & sobre flâme,
Est la seule qu'elle assouvit.
Prévenu de cette pensée,
Dont il se plaît à s'abuser,
Court en jeune Epoux embrasser,
Celle qu'il croit fidelle aux loix de l'hymenée,
Et ne la quitte point qu'il ne l'ait fait pisser.
Bien-tôt les phioles en foule,
De tous côtez arrivent à la Cour,
Pleines de cette eau qui s'écoule,
Par où tout homme vient au jour;
Tout ainsi qu'on voit chez Procope,
D'une bouteille de liqueur,
Apprendre par une enveloppe,
Son nom & son Distillateur.
Tel à l'entour de chaque Medecine,

S'arrondit une Inſcription,
Qui de la donneuſe d'urine,
Dit les qualités & le nom.
Si par hazard quelque Lecteur ſevere,
Qui n'eût rien autre choſe à faire,
Trouvoit mes vers un peu trop ſans façon.
Voilà ce que mon Apollon,
M'inſpire de bon à lui dire,
Cherche le beau, quitte le laid,
Je me mocque de la Satire,
Et je ne me picque d'écrire,
Que comme j'écris en effet.
Il eſt un meilleur ſtile, il eſt un ſtile piré,
Et du mien je ſuis ſatisfait:
Si tu ne l'eſt pas toi, qui te force de lire?
Venge-t'en, tu ſçais ce qu'on fait,

De proſe ou vers qu'on ne lit qu'à regret.

C'eſt aſſez ; le Roy fait un uſage frivole ,
De ce remede en quantité :
Chez lui déja ſur le côté ,
On voit mainte & mainte phioles ,
Trente petits Maîtres mondains ,
Qui de tout ne cherchent qu'à rire ,
Des vaſes réprouvez , dont les eſſais ſont vains ,
Liſent les noms pour en médire.
Que cé jour indiſcret offrit
De matiere à leur médiſance !
Tout eſſayé , le Roy ne vit ,
Non plus qu'avant l'experience.
En moins de rien vole en tous lieux
L'inutilité des urines ;
Peres , Maris , tous ſongent creux ,

De leur affront commun cherchent les origines.

Tel du malheur de sa maison
Soupçonne certain Domestique,
Qui montroit pour sa fille unique
Plus de zele que de raison.
Unique *est là pure cheville,*
Dira quelque homme de bon sens;
Il faudroit simplement sa fille,
N'ayons point de bruit, j'y consens.
Tel taxe d'adultere flâme,
Un Ministre de Jupiter,
Qui visitoit souvent sa femme,
Sous prétexte de la regler.
Celui-ci, réveillé par une ardeur jalouse,
S'assure un peu plus qu'à demi,
Que qui se disoit son Ami,
Ne l'étoit que de son Epouse.
Celui-là, d'un Maître à danser,

Rappellant l'assidu service,
Raisonne & commence à penser,
Qu'il est l'Auteur & le Complice,
Du deshonneur dont il se sent blesser.
Un autre croit qu'un Juge subor-neur,
Par sa femme jadis fût payé par avance,
Et lui fit acheter favorable Sentence,
Aux dèpens de son propre honneur.
Helas ! il pense juste, & parmi ses Epices,
L'honneur d'un pauvre Epoux tous les jours entre en frais.
Qui ne sçait que toutes Justices,
Font autant de Cocus qu'elles dictent d'Arrests.
Un autre a beau rêver & passer en revûë,
La conduite de sa moitié,

Nul amour ne s'offre à sa vûë ;
Par tout innocente amitié.
Il n'est pas moins Cocu , pour ne sçavoir d'où l'étre ,
Sur tous les yeux sa femme à sçû mettre un bandeau.
Que ce maudit sexe fait naître
De Cornes incognitò.
De-là vinrent débats dans toutes les familles ;
Par-tout pleuroient femmes & filles,
Qui toutes sentoient le couroux ,
De leur Pere ou de leur Epoux.
Il n'étoit pas encore la mode ,
D'être l'un ni l'autre commode.
Les victimes du point d'honneur ;
Avoient beau d'une voix commune,
Traiter l'Oracle de menteur ,
Pas ne cessoit leur infortune.
Enfin du Roy l'aveuglement ,

Passoit pour un mal incurable,
Quand à la fin heureusement,
Arrive à la Cour l'or potable.
Chere urine presque introuvable,
Ce nom est un honneur que ma Muse vous rend.
Elle venoit de femme pauvre & laide,
D'un bon rustaud de Jardinier,
Qui des recherches du remede,
Ne fut instruit que le dernier;
Sa Femme faute de Complice,
De moment favorable, ou de temperament,
Ne s'étoit soûmise, on m'entend,
Qu'à celui seul dont en bonne justice,
On doit dans l'amoureux caprice,
Procurer le soulagement.
Le Roy par ce moyen devient Roy clair-voyant.

Tout Roy n'a pas cet avantage:
Il en eſt plus d'un aujourd'hui,
Qui ne voit que par l'œil d'autrui.
Soit dit ſans offenſer perſonne:
Je voudrois de bon cœur qu'on pût dire de moi,
Que ſans la meriter je porte une Couronne,
Je ſerois heureux comme un Roy.
Mais revenons, Pheron ſatisfait pour lui-même,
Songea bien-tôt à remettre la paix,
Dans les eſprits de ſes Sujets,
Où le deſordre étoit extrême.
Un long Edit fut publié,
Où ſous peine de groſſe amende,
L'affront public par-tout devoit être oublié;
Sans que pour l'avenir l'honneur d'un front dépende,

De n'être point cocufié.
L'Edit étoit fortifié
D'une belle & longue Legende,
De raisons, dont je croi que voici la moitié.

Primò, *que toute faute est, dit-on, personnelle;*
Et que quand femme aisée à décevoir,
Se dérange de son devoir,
C'est simplement tant pis pour elle.

Secundò, *qu'on peut bien marcher le front levé,*
Quand on voit sur celui d'un autre,
Un bois aussi haut élevé,
Qu'il le remarque sur le notre;
Et qu'un mal devenu commun,
N'a caractere infamant pour aucun.

Tertiò, *que n'étant qu'un mal imaginaire,*
Dont ne pâtit tête, jambe, ni bras;
C'est chercher son tourment, que se faire une affaire,
D'une douleur qu'on ne sent pas.
Tout prit enfin une face nouvelle;
Et sans rougir d'être Cocu,
Chaque Epoux embrassant son Epouse fidelle,
Fit de nécessité vertu?
Quelle consequence les hommes
Doivent-ils tirer de cela?
Les Femmes du siecle où nous sommes,
Sont faites comme en ce tems-là.
Toujours aux voluptez secretes,
Leur cœur est de méme attaché,
Et le Ciel n'a rien retranché,
Dans les ressorts dont elles furent faites.

Homme, épargne-toi donc mille inutiles soins,
Il n'en sera, ni plus ni moins;
Femelle chaste est chose égale
A la Pierre Philosophale.
Le Ciel veut si peu nous la révéler,
Que ce n'est pas la peine d'en parler.

L'Etrier, signifie la présence du Grand Seigneur. Cette façon de parler a pris son origine, de ce qu'autrefois les Sultans étans presque toujours en Campagne, & à la Tête des Armées, ils traitoient les plus grandes Affaires à cheval. Elle est encore en usage, lorsque le Grand Seigneur fait quelque voyage. Mais quand il est à Constantinople, ou à Andrinople,

on ſe ſert du mot d'*Aſitané*, qui ſignifie en Langue Perſienne, le ſœüil de la porte.

En l'année 1460. que Leon X. fût fait Pape, on trouva cette prédiction renfermée dans le Chiffre Romain, MCCCCLX,

Multi cœci Cardinales, creaverunt cœcum Leonem decimum.

La Religion Catholique que nous professons en France, eſt fort contraire à la multiplication des Peuples, à cauſe du grand nombre de perſonnes qui ne ſe marient pas, comme les Prêtres, les Moines, les Religieuſes, &c. D'où vient que dans le ſeul Electorat de Saxe en Allemagne, où l'on

professe la Religion de Luther, dans laquelle tout le monde se marie; il se trouve plus de Peuple, que dans tous les Etats héréditaires de l'Empereur, quoique quinze fois plus grands en étenduë de Païs que la Saxe; sçavoir, les dix Provinces, qu'on apelle héréditaires, comme l'Autriche, qui est fort grande, le Tirol, la Silesie,&c. compris aussi le Roïaume de Bohême, & ce qu'il a en Hongrie; à propos de quoi j'ai oüi dire à M. Isaac Vossius de Hollande, fameux Voïageur, qu'il s'offroit de prouver d'une maniere convaincante, qu'il y avoit moins de Peuple dans tout le Roïaume d'Espagne, compris même le Portugal, où l'on pro-

feſſe la Religion Catholique, que dans la ſeule Province d'Hollande, qui ne fait qu'une partie des dix-ſept Provinces-Unies, où l'on profeſſe la Religion de Calvin: & pour prouver que le Roïaume d'Eſpagne étoit autrefois beaucoup plus peuplé, avant que la Catholicité y fût établie, c'eſt qu'un Auteur ancien (Pline l. 3. de ſon Hiſtoire naturelle c. 3.) raporte que Pompée ſe glorifioit d'avoir pris huit cent quarante-ſix Villes dans la ſeule Eſpagne ultérieure. De même, nos anciens Gaulois étoient obligez autrefois d'envoïer des Colonies de dix, quinze, & vingt mil hommes, de deux ans en deux ans, qui deçà, qui de-là, pour ſe décharger de la trop

grande quantité d'Habitans dont ils regorgeoient.

Touchant les différens entre le Pape & le Roy de France, au sujet de la Régale, des Franchises, & de l'Election de Cologne; depuis le Plaidoyé de M. Talon, M. de Fourcroy a écrit pour la défense des Droits du Roy, mais je ne fais pas grand cas de son Ouvrage, il est trop gros, & apparemment il en avoit été bien payé. Pour la défense des Droits du Pape, j'ai vû deux petits Traitez, que je n'estime gueres non plus; l'un est intitulé, *Réfutation du Plaidoyé de M. Talon*, & l'autre, *Réflexions sur le même Plaidoyé*; le premier est imprimé à la Haye,

& le ſecond à Cologne ; ils ont tous deux paru en 1688. ils ſont tous deux mal écrits, & peu ſçavans : mais j'en ai vû & lû un troiſiéme en manuſcrit, de trois heures de lecture, aïant pour titre, *Défenſe des Droits du Pape :* Je ne ſçai point qui en eſt l'Auteur ; mais ce Traité eſt le plus ſçavant, le plus ſolide, & le plus profond que j'aïe vû ſur ce ſujet ; il eſt plein de mille traits curieux. Enfin l'Auteur, quel qu'il ſoit, eſt également ſçavant & poli en toutes les matieres qu'il traite : je tiens que ſi c'eſt la Cour de Rome qui l'a payé, il doit lui en avoir coûté plus de dix mille Ecus.

Colletet dans le tems du Cardinal de Richelieu, étoit en réputation, & faisoit fort bien des Vers de commande. Comme il n'étoit pas riche, il en recevoit le prix. Un jour pour six beaux vers de son Monologue des Tuileries, le Cardinal de Richelieu lui fit compter six cens livres, dont le Poëte le remercia par cette Epigramme de deux vers.

Armand, qui pour six vers m'as
donné six cens livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre
tous mes livres.

Colletet épousa trois de ses servantes l'une après l'autre. Les vers qui ont paru sous le nom de la derniere, nommée la belle Claudine, étoient tous de son

Mari, ſans en excepter l'Epitaphe ſi charmante, que le Pere Vavaſſeur Jeſuite traduiſit en vers Latins excellens : on me les a répetez les uns & les autres, mais je les ai oubliez.

La Métaphore eſt la tranſlation d'un terme, qui convient en propre à une choſe ; c'eſt comme une courte comparaiſon. Par exemple, lorſqu'on apelle une grande ſechereſſe, *des Cieux d'airain*, la tempête, *la furie des Ondes ;* c'eſt comme qui diroit, les ondes ſont dans une agitation pareille à celle d'un homme, qui eſt tranſporté de fureur ; les eaux ſont auſſi ſeches & auſſi arides, que ſi elles étoient d'airain. C'eſt à

à mon avis, une des plus belles figures de la Rhetorique, parcequ'elle exprime en peu de mots, merveilleusement bien la force de nos pensées. On s'en peut servir frequemment, parcequ'il y en a de douces & de violentes, & qu'on la peut varier en une infinité de manieres. Il faut prendre garde dans l'usage de la Métaphore, de ne se jamais servir que de choses très-connuës, & d'éviter celles qui peuvent donner une idée sale ; comme lorsqu'on a dit, que la Republique avoit été châtrée par la mort de Scipion l'Africain. Cette Métaphore qui donne une vilaine idée, a été avec raison condamnée par Ciceron, & après lui par Quinti-

lien. Il ne faut pas non plus redoubler ſes Métaphores, c'eſt-à-dire, faire une Métaphore d'une choſe qui eſt Métaphorique ; comme ce Poëte Italien, qui appelle un Paon, *un Avril aîlé.*

M. Benoiſt, Medecin de Saumur, eſt ſçavant dans la Langue Greque, il a fait imprimer Lucien & Pindare, avec des Commentaires. Il diſoit avoir traduit les Odes d'Horace en cette Langue. Traduction qui n'a jamais été imprimée.

Quelques Députez de Pologne qui poſſedoient parfaitement la Langue Latine, étant à Rome, haranguerent le Pape, & enſuite

le Cardinal Patron, qui n'étant pas fort ſçavant en cette Langue, leur dit pour toute réponſe, *Meſſieurs, excuſez-moi, je n'entends pas le Polonois.*

Urbain VIII. eſt déſigné par ces mots, *Lilium* & *Roſa.* J'ai pris garde qu'en cette Prophetie, ſouvent *Roſa* eſt pris pour la Famille Urſine, qui a une Roſe en ſes Armes, & *Lilium*, pour Florence qui a des Lys: Urbain étoit Florentin, il faudroit voir ſi du côté de ſa Mere il n'étoit pas Urſin.

Un Prêtre d'Allemagne a été ſi ignorant, qu'il baptiſa *in nomine Patria, Filia, & Spiritua Sancta.* Ne croïez pas que ce ſoit un conte

fait à plaisir; cela est très-serieux; & on disputa long-tems si le Baptême étoit valable. Le Pape Zacharie, qui étoit alors sur le saint Siege, décida pour l'affirmative, aïant égard à l'intention qui étoit bonne.

Il n'y a rien qui marque plus de foiblesse d'esprit, que de décharger sa colere sur des choses inanimées. Comme les femmes ont l'esprit plus foible que les hommes, elles sont aussi plus sujettes à tomber dans cette erreur; & pourvû que leur vengeance rencontre un objet, elles ne se mettent guére en peine, s'il est capable de la sentir on non. Mais que dirons-nous du Roy

Xercés, qui fut pris pour Jupiter même, par sa puissance & par sa bonne mine, & qui aïant vû renverser par les flots le superbe Pont qu'il avoit fait faire sur le détroit de l'Helespont, pour passer d'Asie en Europe, en voulut prendre vengeance, en faisant ordonner par Arrest de son Conseil, que les eaux de la mer seroient fustigées de trois cent coups de foüet; ce qu'il fit executer, en lui disant des injures. Il est vrai que la sottise d'une pareille vengeance se peut excuser par une pieté, si une faute se peut excuser par une plus grande; & l'on peut dire, que c'étoit à Neptune à qui il vouloit faire cet affront. Mais je ne sçai lequel des deux est plus

ridicule, de s'attaquer à des choſes inſenſibles, ou de s'attaquer à ceux qui ſont ſi fort au-deſſus de nos atteintes.

Quoique M. Deſpreaux ait attaqué ma Cyropedie dans ſon Lutrin, je n'ai pû lui en vouloir du mal. Il me dit un jour en parlant de ſes Satires ; n'eſt-il pas vrai, M. Charpentier, que j'aurai un grand compte à rendre devant Dieu, d'avoir traité de froids Rimeurs, les Chapelains, les Cotins, les Caſſagnes, &c? Si ces pauvres Poëtes-là vivoient encore, ne ſeroient-ils pas *des Soleils*, auprès de ceux que nous avons aujourd'hui?

Les yeux du vulgaire voïent quelquefois, ce que les yeux les plus ſçavans n'apperçoivent pas. On dit que Malherbe avoit chez lui une vieille ſervante, de qui il conſultoit l'oreille. On en dit autant de Moliere. Chacun ſçait l'eſtime que faiſoit Apelles, du jugement du Peuple, en expoſant ſes plus beaux Ouvrages a ſa cenſure, & en ſuivant pluſieurs fois ſon avis. Annibal Carache racontoit ſouvent, qu'il avoit apris à juger de deux tableaux du Martyre de S. André, que l'Albane & le Dominiquain avoient fait en concurrence l'un de l'autre, d'une petite vieille qui s'arrêta fort long-tems à raiſonner, en ſoûpirant avec une petite fille

devant le tableau du Dominiquain, & qui ensuite passa devant celui de l'Albane, sans rien dire. Les Ouvrages excellens sont ceux qui frapent directement la Nature.

Je suis de l'humeur de Quintilien : la beauté de la solitude, m'empêche, pour ainsi dire, d'être seul, & me dérobe à moi-même : un beau Ciel, une verdure agréable, le murmure des eaux, me font oublier insensiblement ce que je veux méditer : toutes ces beautez de la Nature s'emparent malgré moi de mon imagination ; & si je rêve, c'est sur elles que s'occupe ma rêverie. Elles s'insinuent d'autant plus fa-

cilement dans mon esprit, qu'il n'y a point d'autres objets qui frapent mes sens ; le silence même leur est avantageux ; il semble qu'il ne me laisse toute mon attention, que pour les considérer avec plus de loisir, & en être vivement touché. Enfin mon esprit s'abandonde à une volupté secrete qui l'endort & qui l'enchante ; il se relâche, & n'est plus capable de travail. Croyez-moi, c'est toûjours dans les ténébres du Cabinet, que se fait la véritable apparition des Muses ; & c'est-là, que les Poëtes ont feint si agréablement, qu'elles s'aparoissent dans les bois & sur les montagnes.

Jean Peïrarede, Gentilhomme Gaſcon, fait fort bien des vers latins; il entend auſſi fort bien les Poëtes latins, ſur pluſieurs deſquels il a fait des corrections. Il a eu pour Précepteur domeſtique, Caméron, qui étoit un des premiers hommes de ſon ſiecle. Il eſt réduit preſentement à expliquer les Poëtes aux Gens de condition. Il a achevé les vers non achevez de Virgile, qu'il a fait imprimer avec pluſieurs de ſes Epigrammes. M. Grotius fait mention honorable de lui dans ſes Lettres.

La Republique de Genes eſt une des plus riches du monde en fonds de terre qu'elle a par toute

l'Italie, particulierement dans le Milanois, & dans le Royaume de Naples, & en argent qu'elle prête à intérêt au Pape, au Roy d'Eſpagne, à l'Empereur, &c. On dit qu'une fois les Genois reçûrent quatre cent mil Louis d'or, qui faiſoient quatre millions quatre cent mille livres, ſur les arrerages que leur devoit la Chambre Apoſtolique de Rome; & qu'un jour le Roi d'Eſpagne défunt, leur aïant fait banqueroute de ſoixante millions, ils firent réponſe que pour s'en conſoler, ils en avoient bien gagné d'autres avec lui.

Henry V. Roy d'Angleterre,

& qui eſt mort avec la qualité de Roy de France, diſoit que la Guerre ſans incendie, étoit comme une andoüille ſans moutarde; c'eſt-à-dire, que l'incendie en étoit le ragoût pour lui. Le titre de Rois de France que les Anglois s'attribuent, a deux principes ou origines. Le premier du chef d'Edoüard III. Roy d'Angleterre, fils d'Iſabeau de France, laquelle étoit ſœur des trois Rois de France, Louis Hutin, Philippes-le-Long, & Charles-le-Bel, morts ſans enfans; enſorte qu'Edouard leur Neveu, diſputa la Couronne de France à Philippes de Valois, qui n'étoit que leur Couſin, comme ſe prétendant plus prochain heritier. Mais les Etats aſſemblez,

déciderent en faveur de Philippes, ſur le fondement de la Loi Salique, qui n'avoit point encore été agitée juſqu'alors. Cette Loi porte: *Que le Royaume de France ne tombant point en quenoüille, les Enfans des Filles de France ne pouvoient ſucceder.* Mais comme les Rois d'Angleterre d'aujourd'hui ne deſcendent pas de cet Edouard, ils n'auroient pû conſerver leur droit ſur la Couronne ; ſi ce n'eſt qu'ils ont pour maxime chez eux, que les droits une fois dévolus à leur Couronne, en ſont pour toujours inaliénables & impreſcriptibles ; comme nous le tenons en France ; quoique cela n'ait pas toujours été, puis qu'Henri IV. fit faire une réünion expreſſe à la

Couronne de France, des droits qu'il avoit sur plusieurs parties de la Navarre, & autres Domaines, &c. Le second Principe, de la donation que fit Charles VI. de la Couronne de France à Henri V. Roi d'Angleterre son Gendre, qui avoit épousé Catherine, l'une de ses Filles, à l'exclusion de Charles VII. son Fils, & ce à la sollicitation d'Isabeau de Baviere sa Femme, qui avoit de l'aversion pour Charles VII. Dauphin. Même dans le tems que Charles VI. n'étoit plus capable par ses foiblesses de gouverner le Roïaume, il fit déclarer Regent le Roi d'Angleterre, & fit couronner Henri VI. son Fils, Roi de France, dans l'Eglise de Notre Dame de Paris.

M. Bochart eſt très-ſçavant dans toutes les Langues, comme le témoigne ſon *Phaleg*, ou autrement ſa Geographie ſacrée: Outre ſon *Phaleg*, qui eſt un Ouvrage d'une profonde érudition, il a fait imprimer un petit Traité pour ſçavoir, s'il eſt néceſſaire qu'il y ait des Evêques dans l'Egliſe, le tout en Latin. Il a fait un gros Livre de tous les animaux, dont il eſt parlé dans la Bible, mais qui n'eſt point encore imprimé. Il eſt Miniſtre de Caën, & de la Famille de Champigny de Paris, dont il y a eu un Premier Préſident du Parlement.

Les Poëtes ne doivent point parler d'une maniere douteuſe;

ils ſe diſent inſpirez des Dieux ; ſouvent même ils feignent que ce ſont les Muſes qui parlent dans leurs Ouvrages, & qu'ils ne font que prêter leur plume à la voix de ces Déeſſes : *Chantez divines Muſes*, diſent-ils, *Muſes, racontez-nous*, &c. Or le langage des Muſes, ou de ceux qu'elles inſpirent, doit être plein d'aſſurance : il n'y doit point entrer de doute, ni d'incertitude, comme dans celui des hommes vulgaires. Les choſes paſſées, celles qui ſont éloignées, les futures mêmes, doivent être preſentes à l'eſprit du Poëte, & d'une maniere ſi nette & ſi diſtincte, qu'il ne lui reſte pas le moindre doute : tel eſt le caractere de l'eſprit divin, dont

ils feignent d'être remplis. Si le Poëte ne parle pas avec assurance & certitude, il dément le caractere qu'il s'est donné ; il détruit l'agréable tromperie où notre esprit veut bien être, lorsqu'il l'écoute, & nous fait sentir, lorsque nous ne le voulons pas, que tout ce qu'il dit n'est qu'une pure fiction. Il me semble qu'Ovide est tombé dans cette faute, lors qu'après avoir fait parler le Dieu Borée, il ajoûte, *Borée dit ces paroles, ou n'en dit pas de moins fortes.* Non seulement le Poëte sort ici de son caractere, mais il détruit le plaisir que nous avions de croire que c'étoit le Dieu que nous venions d'entendre.

Ciceron disoit de Caninius Revilius, qui n'avoit été Consul qu'un seul jour; *Nous avons un Consul si vigilant, qu'il n'a pas dormi une seule nuit pendant son Consulat.*

Il ne faut pas être si engoüé des termes de son Art, qu'on les emploïe à toute heure, & en toutes rencontres: comme ce Grammairien qui souhaitoit à de nouveaux mariez: *qu'ils eussent des enfans de genre masculin, feminin, & neutre.* Ausone se raille ainsi d'un Grammairien dans une Epigramme. Les jeunes gens de Pratique, comme les Procureurs & les Avocats, sont fort sujets en faisant l'amour à leurs Maîtresses, de se servir des termes de leur profes-

ſion. Je me ſouviens d'une Epigramme, où l'on fait ainſi parler un Praticien:

Tems eſt de pleurer & de rire,
Comme on diſoit anciennement:
Ainſi vous avez beau me dire,
Je ne puis vous aimer définitivement:
Climene un peu de ſurſéance,
Ne pourſuivez pas, s'il vous plaît:
Contentez-vous que j'aime à preſent par Sentence,
Dans quelque tems d'icy j'aimerai par Arreſt.

La plûpart des Auteurs ne ſont jamais contens de leurs Ouvrages: il faut qu'ils changent, & qu'ils donnent un nouveau tour à tout ce qu'ils font, quelque bien qu'il puiſſe être. La bonne penſée n'eſt

jamais la premiere, c'est celle qui ne vient qu'après plusieurs ratures : semblables à l'Empereur Heliogabale, qui ne trouvoit un mets excellent, qu'à proportion qu'on le lui vendoit cher ; ils n'estiment que ce qui leur coûte beaucoup de peine & de travail. En verité, le genie de ces gens-là ne leur a guére d'obligation, de rebuter tout ce qu'il leur offre de son bon gré, & de ne vouloir que ce qu'ils en tirent par force, & pour ainsi dire, avec la gêne & la torture. Quintilien raporte un bon mot, que J. Florus dit à un jeune homme qui étoit de cette humeur. L'aïant trouvé un jour d'une tristesse extraordinaire, il lui en demanda la cause ;

& le jeune homme lui avoüa franchement, que cherchant depuis trois jours un Exorde à un discours, il étoit au desespoir de n'avoir encore rien pû trouver qui le satisfit. Ne seroit-ce pas, lui dit alors Florus en riant, que vous voudriez faire mieux que vous ne pouvez ? *Numquid tu melius dicere vis quàm potes ?* Il ne faut pas douter qu'il n'entre beaucoup de présomption dans cette humeur difficultueuse. Nous rebutons tout, parceque nous estimons tout indigne de nous, & nous faisons à peu près comme ces femmes, qui ne trouvent jamais qu'aucun de leurs portraits leur ressemble, parce qu'elles s'imaginent être toûjours plus belles, que tout ce

que l'on peut faire. A propos de J. Florus dont je viens de parler; je me ſouviens qu'un bon vieux Sergent nommé Cadot, m'attendant un jour chez moi, ſe mit à lire tout haut dans un livre qu'il trouva ſur ma table. J'entrai ſans qu'il m'aperçût; & ce Sergent étant à un endroit du livre, où il y avoit *J. Ceſar*, il dit, *Jean Ceſar*; la figure du bon homme, & la confiance avec laquelle il prononça ce nom, me firent trouver la choſe ſi plaiſante, que je penſai en étoufer de rire.

M. Bignon, Avocat Général, eſt un des plus ſçavans hommes de France, & celui qui l'a été le plutôt: car à vingt-deux ans, il avoit tout lû & tout retenu. Il a

fait imprimer en sa jeunesse un petit Traité, *de l'excellence des Rois de France*, & un autre, *de l'Election des Papes.* Il a fort travaillé sur l'origine du Droit François, & sur Gregoire de Tours. On feroit une injustice à M. Menage, si on ne le mettoit immediatement après cet excellent homme; car c'est un second prodige de science.

Au-dessus du Portrait de Nicolas Flamel, dans le Cimetiere des Innocens, il y avoit ces paroles : *Je vois d'ici moult merveilles.* On prétend que ces merveilles étoient gravées en lettres hieroglyphiques, sur une très-grosse pierre de taille vis-à-vis de son portrait; elle fut enlevée par des

Allemans, qui vinrent exprès à Paris, pour examiner ce qu'ils pourroient y découvrir de mysterieux. Il n'y a point de gens plus curieux pour les recherches de la Chymie, que les Allemans. C'est une perte que l'on a faite, lorsque l'on a ôté du Cimetiere des Innocens, beaucoup d'Epitaphes anciens. Il y en avoit de tout-à-fait plaisans par leur naïveté. Je me souviens d'un que j'y ai remarqué autrefois: mais pour en goûter toute la simplicité, il faut sçavoir que du tems de l'hérésie de Luther, tous les bons Chrêtiens faisoient croire par un vers ou deux que l'on glissoit dans leurs Epitaphes, qu'ils croïoient au Purgatoire que Luther nioit.

Cy gist

Cy gist, Sire Alain de Crenelle,
A qui Dieu doint vie sempiternelle,
En Paradis où sont harpes & luts,
Non en Enfer où Damnez sont boulus;
Mais que dire de ce grand Purgatoire!
En est-il un? oüi dea: Trédame, voire.

Puisque je suis sur le chapitre des Epitaphes anciens, je vais vous en reciter un, que j'ai trouvé dans S. Germain l'Auxerrois. Or écoutez.

Ci-devant, auprès du pilier,
Gist de leans un Marguillier,
Maître Jean Puiloys qu'on surnomme,
En son vivant bien fort prude-homme,
Autant que Procureur fût oncques,
Frequentant la Chambre des Comptes,

Qui de bienfaits pleins comme l'œuf,
L'an mil quatre cens nonante-neuf
Trépaſſa ! dont fut grand émay
Le quatorziéme jour de May.
Priez pour lui, je vous prie,
Jeſus & la Vierge Marie.

Scioppius étoit un Gentilhomme de Franconie, qui prenoit le titre de Comte de Claravalle, très-aimé de perſonnes puiſſantes, & recommandé même à Louis XIII. par un Bref de Sa Sainteté. Il prétendoit qu'on devoit prononcer ainſi le Latin, par exemple cette periode : *In Latio decus pronunciationis & Eloquentiæ eſt Cicero*, &c. *In Lathio decous pronunkiathionis & Eloquenthiæ eſt Kikero.* Gerard Voſſius dans ſa Gram-

maire latine page 2. parlant de la prononciation des lettres latines, dit qu'elle est tout-à-fait differente à present, de ce qu'elle étoit autrefois, que les Romains faisoient distinction de l'*I* bref d'avec l'*I* long, & ne prononçoient pas autrement le *C* dans le mot *dicit* & *dices*, que dans celui de *dico* & *dicam*, qu'ils faisoient sonner le T dans *artium*, de même que dans *arti*, & que l'V Romain avoit le même son que le double V (W) des Flamans; de cette façon il faudroit prononcer ainsi ces deux lignes de latin.

Utinam Ciceronem audivissemus, Romani, ut pronunciaremus voces vestras ut decet.

Outinam Kikeronem audivvisse-

mous, Romani, out pronunkiaremous Wokes Westras out deket.

A present chacun donne au Latin la prononciation de sa langue naturelle. C'est ce qui fit dire plaisamment à Joseph Scaliger, à un Gentilhomme Ecossois, qui lui faisoit un discours latin dans la prononciation de son Païs: *Monsieur, vous me pardonnerez, si je ne vous réponds point, je n'entens pas l'Ecossois.* Les Bavarois disent, *Poter* pour *Pater*, *ponem* pour *panem*. Les Anglois, *Kenis* pour *Canis. Kenis intrevit meem Kemerem*, pour *Canis intravit meam Cameram.* Les Polonois prononcent *quamfam* pour *quanquam; agfa* pour *aqua.* Papirianus qui vivoit avant Priscien, puisqu'il en est ci-

té, remarque dans Cassiodore, qu'il n'apartient qu'à des fous, d'écrire autrement qu'on ne prononce. *Aliter scribere, aliter pronunciare, vecordis est.* On prouve l'entier changement du François, par les Evangiles que Beatus Rhenanus de Slestad trouva traduits en cette Langue, dès environ l'an 900. & qu'aujourd'hui nul ne sçauroit entendre. Voïez le l. 2. *rerum Germanicarum.*

S. Maturin est pris pour le Patron des fous, & pour la folie même; c'est à mon avis par une froide allusion à son nom, dont la premiere syllabe signifie *fou, mat.* Il faut que ce soit des Italiens que nous soit venuë cette

belle pointe-là, à cause que dans leur Langue, *Matturino*, a quelque ressemblance avec *Matto*, qui signifie *fou*.

Hircius dans une déclamation contre Pansa, parlant de la mere de celui-ci, & disant avec emphase: *sa mere qui l'a porté dix mois dans ses entrailles*. Ciceron dit, *est-ce que les autres portent leurs enfans dans leur poche?* relevant ce pleonasme, *dans ses entrailles*. Il n'y a cependant rien de si commun aujourd'hui, que de dire, *porter dans son ventre, dans ses entrailles*.

Gombault est mort, n'aïant pas plus de deux cens écus de revenu. Il étoit Huguenot, au reste homme de grande vertu. C'étoit

le Poëte de France, qui faiſoit le mieux des Sonets & des Epigrammes. Il entendoit très-bien l'Art Poëtique.

La trop grande facilité dégoûte, comme la trop grande difficulté rebute. Et pour me ſervir de l'expreſſion d'Auſone, *la nudité de Venus ne plaît point, non plus que la double ceinture de Diane.* Il ne faut pas qu'une Maîtreſſe prodigue ſes faveurs, mais il faut auſſi qu'elle ſe les laiſſe dérober.

Nec volo quæ cruciat, nec volo quæ ſatiat. Martial.

Nec victoria mî placet parata. Petrone.

Themiſtocle eſt bani de ſa Ville,

à qui il avoit rendu de ſi grands ſervices, du *Ban* de l'*Oſtraciſme*; ſeulement à cauſe qu'il avoit trop de crédit. *Oſtraciſme* étoit un certain baniſſement, dont on ſe ſervoit à Athenes, pour rabaiſſer le trop grand crédit, & la trop grande autorité des perſones de qualité, quoiqu'ils n'euſſent fait aucune faute. Sotte Ville, où les grandes actions & les grands talens qui attirent l'eſtime & l'amitié des hommes, deviennent funeſtes, & où la vertu étoit une choſe nuiſible.

✦

Lalam en Turc, ſignifie *mon Pere Nouriſſier*. La lettre *m* ſert d'office pour ſignifier *mon*, comme le *Iod* dans la langue He-

braïque. Les Sultans honorent les Grands Visirs de ce titre; peut-être à cause que les Ministres ont tout le soin des affaires de l'Empire ; & que c'est l'Empire qui nourit le Grand Seigneur.

Mais c'est le sentiment universel : qu'y a-t-il de si universel que l'ignorance, & que l'erreur ? La plûpart des hommes ne s'imaginent-ils pas, que cet espace qui est entre nous & le Soleil, est vuide ; & si c'étoit assez pour faire prouver la verité d'un sentiment, que de compter les voix pour & contre ; cette erreur ne devroit-elle pas prévaloir contre l'opinion du petit nombre de ceux, qui ont étudié la Nature,

& qui soûtiennent que cet espace qui paroît vuide au vulgaire, est aussi plein que le corps le plus solide. La plus grande partie de l'Asie & de l'Afrique, n'a-t-elle pas une imposture pour fondement de sa croïance? & comment nôtre Religion se pourroit-elle soûtenir, si la verité avoit quelque chose à craindre du grand nombre & de la multitude? Eloignons-nous donc de ceux qui s'imaginent, que la verité suit toujours le plus grand nombre. Ces gens-là, qui comptent les voix, & qui ne les pesent point, feroient volontiers dans la recherche de la verité, la même chose que ce Consul Romain, Valerius Publicola, *qui crût se devoir attribuer l'honneur de*

la Victoire, après un combat qu'il avoit donné aux Toſcans, parce que dans le nombre des morts, il s'en trouva un de moins que du côté des ennemis.

Jean de Montluc, Evêque de Valence, Frere de Blaiſe de Montluc, Maréchal de France, ne ſe repentit jamais de s'être attaché à la Religion, qu'après qu'il eût goûté les faux plaiſirs du commerce du monde, dans les Ambaſſades, où ſon Frere le Maréchal confeſſe dans ſes Annalles, qu'il débaucha ſi grodigieuſement la modération de ſa premiere conduite, qu'il étoit un des principaux factieux de la révolte de Luther. Auſſi proteſte-

t-il, qu'aſſiſtant un jour à une haute Meſſe, que cet Evêque ſon Frere diſoit ſolemnellement; comme il eût entonné *Credo in Deum*, il ſe tourna vers les Gentilshommes qui étoient en ſa compagnie, leur diſant, *qu'il prenoit acte de ce que ſon Frere croïoit en Dieu, n'y aïant pas crû juſqu'à lors*. Les affaires d'Etat ne doivent être conſidérées des Prélats, que comme les exercices de leur vertu, & les écüeils de leur ſainteté; il faut qu'ils ne s'en aprochent jamais qu'en s'en éloignant, & que la réſiſtance qu'ils oppoſeront à ce choix qu'on fera de leurs perſonnes, pour les y appeller, ſoit l'infaillible marque par laquelle on puiſſe reconnoître qu'ils

n'en ſont point incapables. Saint Ambroiſe entroit dans de mauvais lieux, pour tâcher de deſabuſer le Peuple de la créance qu'il avoit qu'il étoit un Saint; & pour l'obliger par cette idée d'une fauſſe débauche, de porter ſon choix ſur quelque perſonne, qui meritât mieux que lui d'être promû à l'Archevêché de Milan.

Le Duc Charles, Oncle du Prince Charles, avoit fait quatre Traitez avec les Rois de France, Louis XIII. & Louis XIV. pour le Duché de Lorraine, dont le dernier avoit été fait à Vincennes; il s'étoit obligé par tous les quatre, & n'en avoit pas tenu un ſeul; qu'en cas qu'il manquât à l'exe-

cution, la Lorraine demeureroit à toujours réunie à la Couronne de France, ſans en pouvoir être ſeparée. Ce Duc Charles n'étoit Prince de la Lorraine, que par ſa premiere Femme, qui en étoit l'heritiere; mais l'aïant indignement quittée pour en prendre une autre, elle ſe vint refugier en France, & fit donation de ſes Etats au Roi & à la Couronne. A la verité les Lorrains prétendent que la Loi Salique a lieu chez eux; & que leur Souveraineté ne tombe point en quenoüille, du moins tant qu'il y a des mâles; auquel cas le Duc Charles auroit été le legitime heritier; ſupoſé que les Souverainetez ne ſe puiſ-

ſent vendre ni aliener au préjudice des heritiers.

Pluſieurs façons de parler Italiennes ſe ſont introduites dans nôtre Langue, par le commerce que les François eurent avec les Italiens, ſous le Regne de Charles VIII. Louis XII. & François I. mais principalement ſous le Regne de Catherine de Medicis; car alors tous les Courtiſans, pour flater cette Princeſſe Italienne, fourroient dans leurs diſcours, le plus de mots franciſez, qu'ils pouvoient. Henri Etienne a fait un livre, contre cet abus de quantité de mots, qu'il reprend comme vicieux, étrangers, & contraires au genie de

notre Langue. Ces mots ont cependant acquis depuis ſon tems, le droit de naturalité, & vont preſque à preſent de pair avec les naturels du Païs, dans les diſcours les plus châtiez: & les Celtophiles n'ont jamais pû les faire repaſſer les Monts, quelques efforts qu'ils aïent fait. Après tout, notre Langue s'en eſt bien trouvée.

Il me ſemble impertinent, que dans le Traité de la Divination, qui eſt un Dialogue entre Ciceron & Quintus ſon Frere; Quintus raconte bien au long à Ciceron, le ſonge, que lui-même Ciceron avoit fait.

Un grand Seigneur ignorant, voïant un jour un Philosophe qui mangeoit de friands morceaux, lui dit : *Eh ! quoi les Philosophes usent-ils de ces friandises ? Et pourquoi non ?* lui répondit-il, *vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorans.*

On a fait ces vers sur Raimond Lulle.

Dum lapidem quæris, Lullî, quem quærere nulli
Profuit, haud Lullus, sed mihi nullus eris.

C'est un jeu de mots sur *Lulle* & *nul*, qui devient tres-froid & tres-puerile en notre Langue. *Pendant que tu cherches la Pierre, que*

personne n'a encore trouvée, tu n'es plus Raymond Lul, tu me parois Raymond nul.

M. le C** me disoit dernierement, qu'il vouloit traduire tout l'Arioste en Vers François: Je lui répondis, *que ce seroit être aussi fou en François, que l'Arioste l'étoit en Italien.*

Il n'y a rien de plus injuste que le chagrin des vieillards contre les jeunes gens. Vouloir empêcher la jeunesse de rire & de folâtrer, c'est justement se fâcher contre le Printems, de ce qu'il ne porte que des fleurs, & lui demander les fruits de l'Automne. Le bon Anaxagoras n'étoit pas de cette

humeur lorſqu'il mourut ; les Magiſtrats de la Ville de Lampſaque lui demanderent s'il ne vouloit rien ordoner : il les pria qu'il fût permis tous les ans aux enfans de joüier, pendant tout le mois auquel il mourroit. Diogene Laërce dit, que cette coûtume s'obſervoit encore de ſon tems.

Si l'on vouloit traduire les noms Grecs & Romains en François, on les rendroit ſouvent ridicules. J'ai vû une Traduction des Epîtres de Ciceron à Atticus, imprimée chez Thibouſt en 1666. pag. 217. où l'Auteur eſt tombé dans cette faute ridicule, en traduiſant cet endroit : *Pridiè autem apud me Craſſipes fuerat.*

Le jour précédent Gros-pied fût chez moi. Veritablement *Crassipes*, veut dire *Gros-pied*, mais il est ridicule de le traduire ainsi ; & il ne faut jamais toucher aux noms propres, soit qu'ils fassent un bon ou mauvais effet, rendus dans notre Langue. Un autre Traducteur des Epitres de Ciceron , lui fait dire, *Mademoiselle votre fille, Madame votre femme ;* & je me souviens d'un Auteur , qui apelloit Brutus & Collatinus , *les Bourgmestres de la Ville de Rome.*

Corneille dit dans sa Tragi-Comedie du *Cid* ,

Si l'amour vit d'espoir , il meurt avec lui.

L'experience nous fait voir

tous les jours, que cette Maxime eſt tres-fauſſe. Boccace qui étoit un ſi grand Maître en amour, dit expreſſément le contraire. *Il arrive tres-ſouvent*, dit-il, *que l'amour s'augmente, à meſure que l'eſperance diminuë. Ma come noi veggiamo aſſai ſomente avenire, quanto la ſperanza di venta minore, tanto l'amore maggior far ſi.*

Du Perier étoit Gentilhomme Provençal, & Neveu de ce M. du Perrier, à qui Malherbe a adreſſé ces belles Stances.

Ta douleur, du Perrier, ſera donc éternelle, &c.

Charles du Perier excelloit dans les vers latins : Voici une Piece de lui.

LEO ÆGER VULPES & LUPUS,

FABULA.

VAsta jacebat æger in Silva Leo,
Regemque circùm Sedulæ stabant Feræ;
Stabant tremendi perfidis cum Tigribus
Aprisque Pardi, præpetes equi, canes,
Pigroque rura qui secant gradu boves.
Aderant & illæ Belluæ immanes, quibus
Pro merce summâ candidum dentem exsecat
Indus locuples, arduusque dat fera
Per bella, dorso ferre fætas milite
Sublimè Turres, mole se tantâ ferunt.
Huc denique omnes undecumque Bestiæ

Devenerant, postrema Vulpes, quam Lupus
Sic increpare, dum dolere nos suo.
Graviter dolore, lacrimare, conqueri,
Cunctisque cunctas abstinere gaudiis,
Ludisque Leo videret, ac nostram ipsemet
Laudaret, ut certè merebamur, fidem,
Palare te juvabat, ac Regis tui
Securam opima furta devehere hinc & hinc,
Famelicamque sub tuo specu dies
Noctosque prædis pinguibus epularier.
Cui Versipellis, Parce tam malis, precor,
Lupe, innocentem me probris lacessere.
Plaga è remota post labores plurimos,
Certum Leoni quæ levamen affero,
Noram probè hujus quidquid est periculi,

Ideóque prorsùs immemor somni &
dapis,
Deserta rura pervagabar, sicubi
Quidquam salubre Principi nancis-
cerer;
Quin ipsa Saxa consulebam, ceu mihi
Saxa illa respondere quirent, cùm meas
Ter hæc quaterque monte rupta de cavo
Paventis aures vox repentè perculit.
Calente pelle, quam Lupo detraxeris,
Tibi fovendus est Leo. Sub hæc Lupus
Ululare, totos intremere & artus miser,
Audiri, & ingens callidæ applauden-
tium,
Vulpi ferarum clamor, hanc Leo ocyùs
Laudare, mox jubere confiteri quòd hæc
Denuntiarat: irruunt cunctæ in Lu-
pum,
Ultura sese prima Vulpes insilit,
Trucemque corio prima nudat æmulum.

Hæc

Hæc nos monebat Fabula exitum gravem
Manere rixam, qui magis cauto movet.

M. Perrault a ainſi traduit cette Fable.

Un Lion dans un Bois, ſouffrant de cruels maux,
Giſoit environé de tous les animaux.
Là, ſe voyoient les Ours, les Tigres, les Pantheres,
Dangereux Habitans des Plages ſolitaires.
Les cruels Sangliers, les Chiens ardens & vifs,
Les Cerfs promts & legers, les Bœufs lourds & tardifs.
Là, ſe voyoit encor ſous une hideuſe forme,

Cette masse de chair d'une grandeur
énorme,
L'Elephant Indien aux precieuses dents,
Connu par mille faits genereux &
prudens,
Et qui, dans les Combats plein d'une
ardeur guerriere,
Sur son dos, dans des Tours, porte une
Armée entiere.
Mille autres animaux près du Prince
rangez,
Sembloient de sa douleur vivement
affligez,
Lorsque le fin Renard, fausse & mau-
dite Race,
Arriva le dernier, & vint prendre sa
place.
Le Loup morne & chagrin voulut
mal-à-propos,
Lui faire une avanie, & prononça ces
mots.

Pendant que tous icy, d'une mortelle
crainte,
Pour le Prince en danger, nous avons
l'ame atteinte,
Que nous interdisant les plaisirs &
les jeux,
Au Ciel, pour sa Santé, nous poussons
mille vœux;
Que son rigoureux sort entre nous se
partage,
Et que notre douleur lui plaît & le
soulage,
Il vous sembloit plus doux de prendre
vos ébats,
De livrer aux poulets d'agreables
combats,
Et dans votre taniere emportant vo-
tre proye,
Aux dépens des vaincus vous donner
au cœur joïe.

L'état où nous voïons notre invincible
Roi,
Sans doute dans ce tems, vous donnoit
peu d'effroi,
Au milieu des plaisirs & de la bonne
chere.
Alors la Malle-bête. Hé! tout beau
mon Compere,
Point de bruit. Sçavez-vous que d'un
Païs lointain,
J'aporte pour le Prince un remede cer-
tain.
D'un Roy si grand, si bon, si doux,
si pitoyable,
Je ne sçavois que trop le péril effroya-
ble;
J'en ai perdu long-tems le boire & le
manger;
Et courant sans repos maint climat
étranger,

J'ai percé des forêts, des déserts, des montagnes,
Des vallons écartez & de vastes campagnes,
Pour trouver du secours, & voir si quelque part,
Il ne me viendroit rien de la main du hazard.
J'allois interrogeant dans ma douleur extrême,
Tant j'étois insensé, jusques aux rochers même;
Lors qu'une forte voix qui de peur me glaça,
Sortit d'un antre obscur, & ces mots prononça:
Ton Roy ne peut guérir du mal qui le dévore,
Que dans la peau d'un Loup toute fumante encore.

Le Loup saisi d'horreur, pousse un long heurlement ;
Le Renard est de tous applaudi hautement ;
Et le Prince malade aprouvant la recette,
Ordonne sur le champ que l'épreuve en soit faite.
Les Bétes à l'envy se jettent sur le Loup ;
Chacune prend plaisir à lui donner son coup,
Et le premier de tous, d'une ardeur sans égale,
A le bien écorcher le Renard se signale.
Cette Fable, comme je croi,
Nous veut dire en son badinage,
Qu'il ne faut pas, si l'on est sage,
Se joüer à plus fin que soy.

Du Perrier ne se bornoit pas à

faire des Vers Latins, il en composoit de François, qui ont été lûs avec plaisir. Tel est l'endroit d'une Ode qu'il avoit composée pour le prix de la Poësie; il parle des Manufactures Roïales des Gobelins. Le voicy.

Tout y charme mes yeux, j'y vois avecque joïe,
Mille chef-d'œuvres s'étaler;
Y vivre les couleurs, y respirer la soïe;
Le marbre & l'airain me parler.
J'y voi d'un Art divin l'Apelle de notre âge,
Dans un effroïable carnage.
Peindre tes yeux ardens sous le brillant acier.
Ici tu prens un Fort, là tu lances ta foudre;

Et mettant plus d'un mur en
poudre,
Tu pousses dans les feux ton géné-
reux Coursier.

Certain Pédant se trouvant avec plusieurs beaux Esprits, voulut étaller sa science devant eux, en leur expliquant la Metempsycose de Pythagore; comme il ne sçavoit ce qu'il disoit, il y en eût un de la Compagnie, qui se tourna du côté d'une personne, & lui dit, *Pythagore disoit que les ames des hommes, après leur mort, entroient dans le corps des bêtes; mais,* dit-il, en parlant du Pedant; *je ne croïois pas que l'ame d'une bête entrât dans le corps d'un homme.*

Il eſt ridicule de demander conſeil, ou de délibérer ſur les choſes, que les Loix où que la raiſon ont décidées. *Lorſqu'il faudra entreprendre la défenſe de votre Patrie, ou de vos amis,* dit Epictete, *ne conſultez point les Devins, & n'attendez point leurs réponſes ſur ce que vous devez faire là-deſſus.* Véritablement, c'eſt faire injure aux Dieux, & les croire capables de nous conſeiller le mal, que de leur demander, ſi l'on doit faire une bonne action. Jamais l'Oracle d'Apollon, n'a peut-être rendu une meilleure réponſe, que celle qu'il fit à ceux de Cumes, qui l'envoïerent conſulter, s'ils livreroient aux Perſes, Pactyas, qui s'étoit mis ſous leur protection.

Le Dieu répondit, *qu'ils le rendiſſent*. Ariſtodicus, homme d'autorité, ſoûtint, que l'Oracle n'avoit pû faire une réponſe ſi injuſte, & qu'il falloit de néceſſité que les Députez euſſent rapporté faux. Sur quoi la Ville y envoïa Ariſtodicus même, avec de nouveaux Députez. L'Oracle fit la même réponſe. Ariſtodicus dépité, ſe promenant tout chagrin au-tour du Temple, aperçût un nid d'oiſeaux, qu'il chaſſa à coups de pierre. Alors une voix menaçante ſortit du Temple, qui s'écria: *Pourquoi chaſſes-tu ces petits animaux, qui ſont ſous ma protection?* A laquelle Ariſtodicus répondit: *Je fais la même choſe que vous, lorſque vous nous commandez d'aban-*

doner, celui qui s'eſt mis ſous la notre. Auſſi-tôt la voix lui répondit: *Impies que vous êtes; puiſque vous ſçavez que c'eſt mal fait d'abandoner ceux, qui ſe jettent entre vos bras, pourquoi venez-vous me conſulter? Eſt-ce pour me tenter que vous y venez?*

On ne peut parler plus avantageuſement de ſoi-même, que fait Scaliger le Pere, dans une de ſes Lettres, où après avoir exageré ſon merite dans les Armes & dans les Lettres, il dit en termes formels; que Xenophon & le Roi Maſſiniſſa, ne pourroient qu'à peine donner l'idée de ce qu'il vaut. *Quorum utriuſque idea, vix me unum exprimat*. Il y a là-dedans plus du Citoïen d'Agen, que

du Prince de Verone.

Malherbe voulant faire connoître que ceux qui ſont du côté de Blaye, ſont des gens ruſtiques & groſſiers, a dit; *Que le bon ſens aïant voulu entreprendre de paſſer cette Ville, y gagna une Paralyſie.*

Chacun ſçait combien ceux qui étoient chauves, étoient expoſez à la raillerie chez les Romains; & que de tous les honneurs, qui furent décernez à J. Ceſar, aucun ne lui fut plus agréable, que la permiſſion de porter perpetuellement une Couronne de laurier; parce qu'il pouvoit cacher par-là ſa calvitie. Voici une Epigramme de Martial aſſez plaiſante, ſur un

homme chauve, qui portoit toujours la tête envelopée de linges, & qui feignoit d'avoir mal aux oreilles. *Tu portes toujours la tête enveloppée de linges, & tu dis que tu as mal aux oreilles, dis plutot que tu as mal aux cheveux.*

Non aures tibi, ſed dolent Capilli.

J'ai oüi dire la même choſe à l'occaſion de Chapelain, qui portoit un manteau au cœur de l'Eté: quand on lui en demandoit la cauſe, il répondoit toûjours; qu'*il étoit indiſpoſé*. M. Conrart lui dit un jour: *En verité, je croi que c'eſt plutot votre juſte-au-corps, qui eſt indiſpoſé.*

L'invention dont s'aviſa Ti-

manthe, de peindre des Satyres, qui mesuroient avec un Thyrse, le poulce d'un Géant endormi, pour faire paroître sa prodigieuse grandeur, me paroît équivoque: car elle peut servir également à faire paroître les Satyres extrémement petits, comme la figure du Géant extrémement grande. Puisqu'il y a dans la Nature des Nains & des Géants, il faloit donc faire sur la même ligne, la representation de quelques figures, ou de quelques autres choses, dont la grandeur fût déterminée, pour ôter tout sujet de doute, comme des arbres, des animaux, dont l'espece est ordinairement d'une même grandeur.

Le Soleil, tout Dieu qu'on le faiſoit, ne laiſſa pas de décharger ſa colere ſur ſes chevaux : il les châtia de la mort de ſon cher Phaëton ; il la leur reprocha, comme s'ils en avoient été cauſe, ou qu'ils euſſent été capables de raiſon. Vous voïez que les Dieux de ce tems-là, n'étoient gueres plus raiſonables que les Charetiers d'à preſent.

Louis le Fevre Chantereau, eſt tres-ſçavant dans l'Hiſtoire de France, & dans la Chronologie. Il a fait imprimer un petit Livre des Terres de l'Empire in 8. L'Hiſtoire de Lorraine infolio. Il eſt prêt de faire imprimer ſa Chronologie en trois volumes

infolio. C'eſt un homme fort judicieux ; il a été Tréſorier de France, & il tient Academie à Paris tous les Mardis. M. le Vicomte d'Auteüil eſt encore tres-intelligent dans l'Hiſtoire de France, & dans les Généalogies. Il a fait la Vie des Miniſtres d'Etat infolio ; la Vie de la Reine Blanche. Il a pluſieurs autres Traitez prêts à imprimer. Il ſe dit de la Maiſon de Bourbon non-Royale.

M. de Varillas m'a dit, avoir eu par un Prieur de la Chartreuſe de ſainte Catherine-du-Val, communication du titre manuſcrit de la fondation de cette Chartreuſe. Il paroît que ce fut du tems que

Godefroy de Boüillon fit la Croisade, & que l'Ordre des Chartreux dans leur ancienne institution, étoit plus austere que celui de la Trape, & entre-autres articles concernant leur vivre, il portoit; *Solo pane hordeaceo, aquâ & leguminibus contenti*: d'ailleurs, *Perpetuum jejunium, perpetuum silentium, perpetuum cilicium.* On portoit le Samedi au soir à chaque Religieux, une portion pour leur semaine, qu'ils accommodoient chacun à leur maniere, dans leurs Cellules, qui étoient encore bien plus separées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Mais depuis ces premiers tems, l'Ordre s'est mitigé toujours de plus en plus; *di bona voglia*, & sans y être

forcez entre-eux. En ſorte qu'aujourd'hui au lieu de pain d'orge, ils mangent le meilleur pain de froment, & tous les jours du frais ou tendre ; parce qu'on cuit toutes les nuits dans la Maiſon : au lieu d'eau, ils ont de bon vin, & telle meſure qu'il leur plaît : au lieu de legumes, ils ont de toutes ſortes de bons poiſſons, des legumes auſſi, des œufs, & autres adouciſſemens. Ils ne mangent point de beurre en Carême; mais ils ont trouvé un ſecret merveilleux, dont ils uſent en ſa place, qui eſt de faire déteindre la bonne huile, avec du pain brûlé. Ils ont la liberté de parler & de s'entretenir certains jours.

On peut dire hyperboliquement d'un homme qui n'aime que le vin vieux :

Sub Rege Numa, condita vina bibis.

Il boit du vin, qui commençoit déja à s'aigrir sous le Regne de Pharamond.

Ce sont les Presbyteriens, qui ont appellé le Prince d'Orange en Angleterre ; & en reconnoissance, il les a favorisez dans la suite, au préjudice des Episcopaux. C'étoit déja un commencement pour y parvenir, que d'avoir détruit ou aboli les deux sermens d'Alegeance & de Suprématie, qui étoient les apuis de cette Dignité Episcopale : le serment d'Alegeance,

eſt celui par lequel on proteſte ; que le Pape, ni autre Prince Etranger, n'a aucun Droit ſur le Roïaume. Le Serment de Suprematie, eſt celui par lequel on proteſte, de ne reconnoître que le Roi.

M. Corneille l'aîné, eſt Auteur de la Piece intitulée, *l'occaſion perduë & recouvrée*. Cette Piece étant parvenuë juſqu'à M. le Chancelier Seguier, il envoïa chercher M. Corneille, & lui dit ; *Que cette Piece aïant porté ſcandale dans le Public, & lui aïant acquis la réputation d'un homme débauché, il faloit qu'il lui fit connoître que cela n'étoit pas, en venant à confeſſe avec lui* ; il l'avertit

du jour. M. Corneille ne pouvant refuser cette satisfaction au Chancelier, il fut à confesse avec lui, au P. Paulin, Petit Pere de Nazareth, en faveur duquel M. Seguier s'est rendu Fondateur du Convent de Nazareth. M. Corneille s'étant confessé au R. P. d'avoir fait des Vers lubriques, il lui ordonna par forme de Penitence, de traduire en Vers le premier Livre de l'Imitation de J.C. ce qu'il fit : ce premier Livre fut trouvé si beau, que M. Corneille m'a dit, qu'il avoit été réimprimé jusqu'à 32. fois. La Reine après l'avoir lû, pria M. Corneille de lui traduire le second ; & nous devons à une grosse maladie dont il fut attaqué, la traduction du

troisiéme Livre, qu'il fit après s'en être heureusement tiré.

Dans l'enfance de la Peinture, on peut dire que le Pinceau parloit aux yeux, d'une maniere si imparfaite, qu'on étoit obligé d'écrire le nom de ce qu'il vouloit representer. Avant Dédale, on écrivoit ceci est un homme, &c. M. de Pile m'a dit, avoir vû une vieille Estampe Gothique, où cela étoit encore observé; & qu'il se souvenoit qu'au dessous d'une Epée, il y avoit, *ceci est un Bragmard.* M. de Pile est l'homme de France qui se connoît le mieux en Peinture, & qui peint avec le plus de goût & de feu. Comme il est de mes amis, il fit un jour

malgré moi l'Esquisse de mon Portrait, qui me ressembloit parfaitement bien: après cela il me dit qu'il ne l'acheveroit pas, que je n'eusse fait six vers pour mettre au-dessous. Voici ceux qui me vinrent sur le champ dans la pensée.

Le Rang où je suis parvenu,
N'est pas d'un fort grand revenu;
Un Doyen de l'Academie,
Fait peu craindre son Tribunal:
Pour être estimé dans la vie,
Il faut pouvoir faire du mal.

Pline le Jeune appelle les Ecritures du Palais, *Litteræ illitteratissimæ*, des Lettres tres illetrées: & Martial nomme les Placets & les Requêtes qu'on présentoit à l'Em-

pereur, *Libelli queruli*, des Papiers plaintifs.

M. de Bautru disoit, *que le Cabaret étoit un lieu, où l'on vendoit la folie par bouteilles.*

Seneque a bien raison, lorsqu'il dit, qu'il faut contraindre notre esprit, pour lui faire commencer un travail: *Cogenda mens ut incipiat.* Car comme l'appetit vient en mangeant, il faut quelquefois vaincre un certain dégoût, une certaine paresse, un certain engourdissement; après quoi, étant, pour ainsi dire, débauché, les pensées viennent toutes seules, & nous nous trouvons dans une abondance, & dans une facilité que

que nous n'osions esperer avant que de commencer. Une pensée en attire une autre : toutes nos forces se réveillent, tous nos trésors s'ouvrent. Mais nous ne voïons rien de tout cela ; nous ne l'esperons pas même, lorsque notre esprit est encore dans le silence & dans l'inaction. Tellement qu'il est bien vrai de dire ; *Cogenda mens ut incipiat*. Les paresseux & les nonchalans devroient toujours avoir cette maxime devant les yeux, afin de ne se laisser point emporter par leur paresse.

Lodovico *Tosetto*, Medecin facetieux, entendant un jour la Messe en la compagnie d'un Moi-

ne de tres-mauvaise vie son ennemi, nommé *Fra Simonetta*, s'alla cacher derriere un pilier, dans le moment qu'on leva le Corps de N.S. Le Moine hypocrite, qui n'avoit garde de laisser échaper cette occasion de calomnier son prochain, & de faire voir son zele pour la Religion, dit aux Assistans: *Vous voïez*, Messieurs, *le bel exemple que nous donne aujourd'hui Lodovico, & si c'est à bon droit que nous l'avons toujours tenu suspect d'heresie.* Lodovico, qui l'entendoit, lui repliqua: *L'action que je viens de faire, bien loin d'être une marque de mon manque de foy envers la sainte Eucharistie, est une preuve de l'entiere persuasion où je suis de la présence réelle de Notre Seigneur. Je*

n'ai été me cacher, que parce que j'avois honte que Dieu me vît en une aussi mauvaise compagnie, que celle de Fra Simonetta.

M. Despreaux disoit: *Que la difference qu'il y avoit entre un Paralytique & un Mort, c'étoit qu'un Paralytique est un Mort qui souffre, au lieu qu'un Mort est un Paralytique qui ne souffre pas.*

Le Vazari avoit recüeilli en Estampes tous les Ouvrages de tous les Peintres dont il a écrit la Vie. Il en fit présent au Duc de Florence. Elles sont depuis dans le Cabinet de ce Prince, & elles y tiennent un rang considérable, parmi toutes les raretez dont il

est rempli. Il y en a beaucoup qui sont des Esquisses de la main de ces Peintres, qui en avoient fait présent à Vazari. Au reste, de cette grande quantité d'Estampes, la plûpart ne sont pas parvenuës jusqu'à nous ; ce qui fait désesperer d'en trouver jamais des Copies.

Ciceron prenant à témoin dans une affaire P. Cotta, qui affectoit de passer pour un grand Jurisconsulte, quoiqu'il fût très-ignorant ; & Cotta aïant répondu, qu'il ne sçavoit rien de tout ce qu'on lui demandoit : *Vous ne sçavez rien de ce que je vous demande*, reprit Ciceron ; *vous vous imaginez peut-être, que je vous parle*

de quelque question de Droit.

Nous voulons être aimez, & nous faisons justement tout ce qu'il faut pour nous faire haïr. Si nous voïons quelqu'un tomber dans l'infortune, nous en témoignons de la joïe; souvent nous insultons à leur malheur. Si au contraire il leur arrive quelque bonne fortune, nous en concevons du chagrin, nous leur en portons envie, & nous tâchons de persuader aux autres, qu'ils ne sont pas dignes de leur bonheur. Si nous leur appercevons quelques défauts, bien loin de les cacher, & de tâcher à les réformer, nous sommes les premiers à les mettre au jour, & à

en faire de ſanglantes railleries. Si nous leur reconnoiſſons quelque mérite, nous cherchons tous les biais imaginables, pour n'être point obligez de l'avoüer, pour le détruire, ou pour l'obſcurcir aux yeux des autres. Si quelqu'un a conçû quelque mauvaiſe volonté contre nous, bien loin de l'obliger à la détruire par nos careſſes, nous ne cherchons qu'à l'aigrir davantage; & ſouvent par ce ſentiment de faux honneur, qu'on appelle vengeance, nous nous faiſons des ennemis implacables, de ceux auſquels il ne falloit qu'un peu de patience & de douceur, pour en faire de véritables amis. Enfin, nous voulons agir comme des

Tyrans, & être aimez comme des Bienfaiteurs, traiter tous les autres comme des Ennemis & comme des Esclaves, & qu'ils aïent pour nous des sentimens de Freres. Nous ne voulons avoir ni bonté, ni douceur, ni misericorde, ni patience; & nous voulons être aimez. Nous ne sommes remplis que de cruauté, que de dureté, que de haine, que de mépris, que de vengeance, que d'orgüeil & que de malice, & nous nous plaignons d'être haïs. Nous faisons le moins de bien & le plus de mal que nous pouvons, & nous nous étonnons de ne point trouver d'amis. Certes, il n'y a personne, qui voulant gagner l'affection de quelque ani-

mal, gardât une conduite si imprudente ; il eſt bien plus ridicule de vouloir que l'homme, dont le propre eſt de raiſonner, & de ſçavoir diſcerner le bien d'avec le mal, n'ait aucune averſion, pour ceux qui ne lui font que du mal ; pendant que le ſeul inſtinct apprend aux animaux irraiſonnables, à en avoir pour tout ce qui leur eſt contraire. Je le répéte encore ; rien n'eſt ſi aiſé, que de ſe faire aimer. Il n'y a qu'à être bon, il n'y qu'à aimer. Il n'y a point d'ame aſſez farouche, pour réſiſter aux charmes de l'amitié. Sous quelque Ciel qu'elle ſoit née, dans quelque barbarie qu'elle ait été nourrie, elle eſt née ſujette de l'amitié. Ce ne

ſont ni les Loix, ni la Politeſſe, ni l'Etude de la Philoſophie, qui apprennent aux hommes à rendre le réciproque. Le même feu qui s'allume dans les veines pour ſe venger des outrages qu'on lui fait, cauſe dans ſon cœur des mouvemens d'affection & de reconnoiſſance, envers ceux qui lui font du bien : & je ne craindrai point de dire après Xénophon : *qu'il n'y a point d'animal, qui ſoit naturellement ſi bon, ni ſi reconnoiſſant que l'Homme.*

Je ne ſçaurois m'empêcher de rire, & en même tems de ſçavoir bon gré, au bon homme Heinſius, lorſqu'il dit, avec une ſimplicité tout-à-fait Hollandoiſe : *Qu'il ſe trouve ſi charmé & ſi en-*

thousiasmé de la lecture de Platon, qu'une page de ses Ouvrages l'enyvre autant, que s'il avoit avalé dix rasades de vin. J'ai lu quelque part dans Scaliger le Pere, cette expression aussi Bachique: Herodote est un Auteur si charmant, que j'ai autant de peine à le quitter, que mon verre.

Io credo che la bestia ha ragione, disoit un Italien d'un François, qui avoit dit une bonne pensée. La bonne opinion que ces Italiens ont de leur Nation, & le mépris qu'ils font de la nôtre, est semblable à celui que les Grecs avoient autrefois pour les Romains, du siecle même de Ciceron, des Crassus & des Antoines. Quel est

le Grec, dit Ciceron, qui s'imagine qu'un Romain puisse sçavoir quelque chose : *Quis enim istorum Græcorum, qui quemquam nostrorum quidquam intelligere arbitretur.*

C'est un mot de S. Gregoire de Nazianze ; *Qu'il vaut mieux parler que de se taire, lorsqu'il nous vient dans l'esprit quelque chose de meilleur que le silence.* Mais la difficulté, c'est de sçavoir discerner, si ce que nous voulons dire, est meilleur que le silence. Pour peu que nous en doutions, il est toujours plus sûr de nous taire, & de songer que les occasions de garder le silence à propos, sont tres-rares, & celles de parler mal-à-propos, tres-fréquentes.

Cœlius dans une Lettre à Ciceron *l. 8. Ep. Fam. 2.* dit de l'Orateur Hortensius, qu'il étoit parvenu jusqu'à la vieillesse, sans avoir jamais eu sujet de se plaindre du siflet. *Hoc magis animadversum est, quod intactus à sibilo pervenerat Hortensius ad senectutem.* Notez cette maniere de parler; *Intactus à sibilo*, sans avoir été maltraité du siflet; *la coûtume de sifler les impertinens, n'est donc pas nouvelle.*

Cappel, Ministre à Saumur, est tres-sçavant dans les Langues Orientales. Il a fait imprimer beaucoup de Livres, qui ont eu l'approbation des Sçavans, entre-autres, *Critica sacra*, in-fol.

qui est un Livre que feu M. Grotius estimoit fort; il fait voir dans ce Livre, comme le Texte Hebreu a été corrompu. Il a fait imprimer depuis peu, *Chronologiæ sacra*, in-4°. Il est Petit-fils de Cappel, Avocat Général au Parlement de Paris, sous François Premier.

L'Institution des Cadets Nobles, avoit été pratiquée par Alexandre, & les quatre mille, qu'il avoit de son tems, conserverent l'Asie après sa mort, sept ans durant; ainsi ce n'est pas une nouveauté que ceux de France. Le Prince d'Orange en avoit aussi huit cens, qu'il entretenoit à Delft, tandis qu'il étoit en Hol-

lande, lesquels passerent en Angleterre avec lui. Le Marquis de Brandebourg a aussi de jeunes Gentilshommes François Calvinistes, resfugiez chez lui.

Terroir, se dit de la Terre, quand elle produit des fruits; *Territoire*, quand il s'agit de Jurisdiction; *Terrein*, quand il s'agit de Fortifications, ou d'une Garenne.

Bataille, quand deux Armées ont combatu entierement l'une contre l'autre; *Combat*, quand une seule partie a agi, comme l'avant-garde, ou l'arriere-garde; la différence est celle du tout à une partie.

M. de Varillas m'a dit, que ſon ſtile lui avoit coûté vingt ans à former, & que dès l'Ecole, il y avoit travaillé, en écrivant en François, tous les cahiers latins qu'on lui dictoit en Claſſe; il trouvoit comme impoſſible, que des perſonnes qui ont été ſur les Bancs, écrivent finement & poliment; parceque, diſoit-il, ils ne ſe peuvent jamais défaire entierement de toutes les duretez de l'Ecole, ni de cet air de Pédanterie qu'on y prend. M. le P** n'avoit jamais pû s'en défaire, quoique habile & ſçavant homme, & il eſt mort avec les chicanes de l'Ecole. M. de Varillas s'eſt étonné pluſieurs fois, en liſant quelques-uns de ſes ouvrages, comme

il avoit pû s'en défaire ſi avantageuſement.

Un de mes Amis, qui étoit à une Maiſon de Campagne, m'écrivit un Billet, par lequel il me prioit de lui faire conduire un Cheval de loüage par une perſonne ſûre. Je commandai à mon Laquais d'en aller chercher un, il n'en trouva point comme on me le demandoit; mais on lui en promit un pour le lendemain; ce qui me donna occaſion d'écrire à mon ami l'Epître ſuivante.

Ami que j'aime hors de comparaiſon,
Demain aurez ou Cheval ou Cavale,
Ce ne ſera Bayard ni Bucephale,
N'autre Animal de ſi bonne Maiſon;

Pourra bien être un vieux pelu
Grison,
Borgne, ou poussif, sans poitrail
ou croupiere,
Qui gagnera toutefois à raison
De trente sols pour la journée en-
tiere.
Sur cette bête irez comme en li-
tiere,
Voire plus fort, mais non si douce-
ment;
Et s'il vous fait écorchure au der-
riere,
Ne m'accusez de cela nullement:
Car j'ai prié Maître Avice insta-
ment,
De vous donner un Cheval de ser-
vice,
Bien harnaché, qui soit doux &
sans vice,

Et dont puissiez avoir contente-
ment.
Il m'a juré saint George & saint
Maurice,
Qu'en auriez un qui vaut cent bons
Ecus;
S'il n'est pas tel, accusez-en
Avice,
Et non pas moi, qui ne puis faire
plus.

Un Prélat illustre, dit autrefois à une grande Reine, qui faisoit de grandes extravagances; *qu'il croïoit qu'elle ne pechoit point.*

La plûpart des hommes sont semblables aux Singes, qui ne peuvent marcher par les droites lignes, & qui suivant toujours

les obliques, ne font pas même les actions les plus naturelles, sans quelque déguisement ; semblables encore à ceux qui manient le timon des Vaisseaux, lesquels tournent souvent le dos au lieu où ils veulent aller.

Platon préfére la mort à l'exil & à la prison, parceque, dit-il, *il ne sçait pas si la mort est un mal ; mais qu'il sçait bien que l'exil & la prison en sont un.* Philon dit ; que *Flaccus dans son exil, étoit comme dans un tombeau, où il souffroit une longue mort.*

Quand un Prêtre est accusé, & qu'il n'y a point de preuves, il peut se purger, en jurant avec

ſept autres Prêtres, qu'il eſt innocent. Quand on a fait un vol dans un Monaſtere, on fait communier tous les Moines, & chacun dit : *Corpus Domini ſit mihi ad probationem hodie.*

Philippe Codure, ci-devant Miniſtre, & à preſent Catholique, eſt fort ſçavant dans la Langue Hébraïque. Il a traduit Job, & le Cantique des Cantiques. Il a fait un Traité des Mandragores, contre lequel M. Bochard a écrit.

Je ne loüe point la réponſe ruſtique de ce Lacedemonien, qui répondit à celui qui l'invitoit à venir entendre un homme, qui contrefaiſoit admirablement bien le Roſſignol : *Mon ami, j'ai un*

Rossignol chez moi. Les industrieuses imitations, font plus de plaisir, que les choses mêmes. Belle réponse, si on invitoit quelqu'un à venir voir un beau tableau, ou une belle statuë : *Mon ami, je vois tous les jours des hommes, qui en sont les originaux.*

Pompée étant malade, son Medecin lui ordonna de manger une gruë ; & comme ce n'étoit pas la saison, on n'en trouva pas une seule à acheter. Quelqu'un s'avisa de dire, qu'on en pourroit trouver dans la Maison de Lucullus, qui en nourrissoit toute l'année ; mais ce grand homme ne voulut jamais souffrir que l'on lui en alla querir. *Quoi donc*, di-

ſoit-il, *ſera-t-il dit que Pompée devra ſa ſanté au luxe de Lucullus.*

Les Egyptiens, ſelon Pline, avoient cette ridicule opinion, qu'ils croïoient que le cœur de l'homme croiſſoit tous les ans de deux dragmes, juſqu'à l'âge de cinquante ans, & que depuis il diminuoit de même; qu'ainſi l'homme, faute de cœur, ne pouvoit vivre plus de cent ans.

L'Arioſte parlant d'un yvrogne qui ſe noïa, dit:

Come veleno è ſangue viperino,
Lacqua fuggia, quanto fuggir ſi puote,
Or quivi muore, è quel che piu l'annoia

El sentir, che nel l'acqua sene muoia.

Il fuïoit l'eau autant qu'il pouvoit, comme le poison le plus fatal; mais enfin il y laissa la vie; & sa plus grande douleur fut de voir, qu'il mouroit au milieu d'un Element, pour lequel il avoit toujours eu tant d'aversion.

Il y a des gens dont l'esprit est semblable à la queuë d'un Paon, dont on a dit; *Toties denique mutanda, quoties movenda;* Elle change toutes les fois qu'elle remuë. La même résolution ne leur passe jamais deux fois par l'esprit, c'est une succession continuelle de pensées contraires les unes aux autres.

Le Dominiquain aïant fait un Tableau, où il y avoit quelque chose qui avoit plû à une Cabale d'envieux & d'ignorans, qui s'acharnoient ordinairement à décrier tous ses Ouvrages, en témoigna beaucoup de chagrin; *J'ai bien peur*, dit-il, *que mon pinceau ne m'ait trahi, & qu'il ne lui soit échapé quelque mauvais trait, qui ait plû à ces ignorans-là.*

Le P. Quatremaire, de Normandie, Religieux Benedictin, de la Maison de saint Germain des Prez, est le plus sçavant Benedictin qui soit en France; il sçait les Langues; il est très-versé dans l'Ecriture sainte: il a fait imprimer divers Traitez contre le Pere Fronteau,

teau, & contre Naudé, pour montrer que Jean Gerſen, Bénédictin, eſt Auteur du livre, *de Imitatione Chriſti.*

Les Romains avoient coûtume, lorſqu'ils s'étonnoient de quelque choſe, de s'écrier, *O Quirites!* dont on avoit fait un Verbe *quiritare*, *quiriter*, pour dire, *ſe plaindre*; d'où Joſeph Scaliger dit, que vient l'Italien *gridare*, l'Eſpagnol *gritar*, & le François *crier*.

M. le Cardinal de Richelieu avoit une Troupe de Muſiciens, du nombre deſquels étoit un Abbé, qui joüoit excellemment bien de la Baſſe de Viole. Cet Abbé avoit le front très-étroit: l'Abbé

de Boiſrobert qui ne cherchoit que l'occaſion de rire, & de divertir M. le Cardinal, fit ſemblant d'être dans les intérêts de cet Abbé, & l'avertit un jour que M. le Cardinal avoit beaucoup d'eſtime pour lui; que s'il vouloit le croire, il iroit ſur le champ demander à ce Miniſtre l'Abbaïe de *Crane-étroit*, qu'il lui aſſura être vacante: En cas qu'il vous l'accorde, vous irez, lui dit l'Abbé de Boiſrobert, chez le Secretaire de M. le Cardinal, vous informer en quel endroit ſe trouve cette Abbaïe. Cet Abbé remercia M. de Boiſrobert, avec de grandes proteſtations de ſe reſſouvenir du bon avis qu'il lui donnoit, & auſſi-tôt fut trouver M.

le Cardinal, pour lui demander l'Abbaïe de *Crane-étroit*. Le Cardinal fit un soûris, à la demande du pauvre Abbé; & ce Ministre se doutant bien qu'il ne pouvoit lui être envoïé que par Boisrobert, il lui dit; *Oüi, M. l'Abbé, je vous accorde l'Abbaïe de Crane-étroit, & je ne doute point que vous ne la conserviez le reste de vos jours.* L'Abbé ne perd point de tems, & va du même pas chez celui que de Boisrobert lui avoit dit d'aller voir. C'étoit un homme serieux, & qui n'aimoit pas fort à rire; lorsque l'Abbé le pria de lui vouloir dire où cette Abbaïe étoit située, il l'envisagea avec un air de mépris, & croïant que cet Abbé venoit pour se mocquer de lui; *Que me*

voulez-vous lanterner, lui dit-il, *avec vôtre Abbaïe de Crane-étroit ; apprenez, Monſieur le viſionnaire, que cette Abbaïe ne ſubſiſte que ſur vôtre front*. L'Abbé s'apperçût par cette réponſe, qu'il étoit joüé, & ſe retira au plus vîte, de peur d'en entendre davantage : il en fut quitte pour ſervir de riſée pendant quelque tems, à tous les Courtiſans du Cardinal.

La Reine Chriſtine de Suede, qu'on a crû Hermaphrodite, fille unique du Grand Guſtave, & qui s'étoit demiſe de la Roïauté, eſt morte à Rome dans le mois d'Avril 1689. âgée de 63 ans ; elle avoit dix ans lors de la mort de ſon Pere. Le Roi de Suede lui faiſoit par an neuf cens

mille livres de pension bien payée. Elle a laissé le Cardinal Azolin son Heritier, ou Legataire universel, & le Pape Executeur de son Téstament. Azolin a pris des Lettres Beneficiaires. Lorsque la Reine Christine vint en France en 1656. le Roi tout-à-fait impatient de voir une Reine, de laquelle la renommée l'avoit si bien entretenu, s'étoit rendu avec Monsieur dans le Château de Chantilli, où il ne vouloit pas être connu. Le Cardinal Mazarin dit à la Reine de Suede, que c'étoit deux Gentilshommes qui desiroient la salüer. En même tems le Roi s'approcha d'elle avec respect, & la complimenta avec tant de majesté, que la Princesse qui le

reconnut assez à ce noble caractere, ne put s'empêcher de dire tout haut; *Que ce Gentilhomme possedoit toutes les qualitez d'un très-grand Roi.* Ainsi le Roi fut obligé de se déclarer, & de redoubler ouver-vertement toutes ses démonstrations de joïe, en saluant cette Héroïne, avec laquelle il s'entretint pendant un quart d'heure.

J'ai appris de M. de Sainte-Marthe, une chose assez remarquable, qui s'est passée à Fontainebleau, au sujet de la Reine de Suede. Elle avoit pour son Grand Ecuïer, le Marquis Monaldeschi, Italien de Nation, lequel jaloux de la bienveillance particuliere que Sa Majesté Suedoise témoignoit avoir pour le Grand Maître

de ſa Maiſon, appellé Sentinelli; bienveillance qu'elle ne faiſoit point paroître, ni pour Monaldeſchi, ni pour le reſte de ſes Officiers, publioit d'elle par les lettres qu'il écrivoit en Italie, pluſieurs faux bruits, & calomnies préjudiciables à l'honneur de cette Reine, qui en aïant enfin eu la connoiſſance, par l'interception même des lettres que Monaldeſchi écrivoit en Italie, réſolut d'en tirer vengeance, & par ſa punition, d'apprendre au reſte de ſes Officiers, à lui être plus fidels & plus affectionnez, que celui-ci ne l'avoit été. Elle fit donc un jour appeller Monaldeſchi, dans la Galerie des Cerfs, où après lui avoir reproché ſon

infidelité, dont elle le convainquoit par la lecture de ſes propres lettres, lui commanda de ſe confeſſer ſur le champ, à un Mathurin qu'elle avoit fait venir exprès, & de ſe diſpoſer à la mort. Enſuite de quoi ſa Majeſté Suedoiſe ordonna de le poignarder; mais on le trouva armé d'une cotte de maille; ce qui fut cauſe que l'on lui donna le coup dans la gorge, au défaut du collet de pourpoint. Voilà comme ſe paſſa cette action, mêlée d'un peu de cruauté Germanique, & qui certainement a paru bien hardie, puiſqu'elle eſt arrivée dans une Maiſon Roïale, lieu qui ſembloit devoir être exemt de ſemblable effuſion de ſang humain, de quelque juſtes

raiſons qu'on la pût autoriſer.

Seneque dit, *qu'il faut méler la compagnie à la ſolitude, & faire ſucceder alternativement l'une à l'autre.* Véritablement il y a quelque choſe qui tient de la férocité des bêtes farouches, & de la triſteſſe du tombeau, à vouloir toûjours être ſeul, & c'eſt ce qui s'appelle, *ſe nourrir de ſon propre cœur*, pour me ſervir d'une expreſſion ancienne. L'unité eſt réſervée à Dieu ſeul; l'homme eſt trop peu de choſe, pour trouver de quoi ſe contenter dans lui-même.

Par l'ancienne inſtitution de l'Arriere-ban, la Nobleſſe n'étoit obligée de ſervir le Roi, que qua-

rante jours à ſes dépens. Elle avoit un privilege, que quand une fois elle étoit devant une Ville pour l'aſſieger ou la prendre, elle étoit la maîtreſſe d'en traitter par Capitulation, ou la piller, ſans qu'il fût au pouvoir du Roi d'en rien ordonner; on dit que l'uſage aujourd'hui eſt de ſervir encore à ſes dépens, pendant ſix ſemaines hors du Roïaume ſeulement, après lequel tems c'eſt aux dépens du Roi; & dans le Roïaume pendant trois mois: à l'égard de l'ancien privilege, elle en eſt déchûë.

Le Baron Deſcoutures aïant appris que ſes Créanciers avoient obtenu une Sentence contre

lui, & qu'ils avoient dessein de faire executer ses meubles, les fit enlever une nuit, sans que personne s'en apperçût. Un Huissier vint un jour après, qui ne trouvant personne, fit ouvrir la porte par un Serrurier, en présence du Commissaire: mais ils furent très étonnez, de ne voir que quatre murailles, sur une desquelles étoient écrits ces quatre Vers.

Créanciers maudite Canaille,
Commissaire, Huissiers & Recors,
Vous aurez bien le Diable au Corps,
Si vous emportez la muraille.

Il n'y a rien de plus avantageux pour notre repos, que d'ignorer notre mauvaise destinée. C'est être malheureux avant le tems;

que de connoître le mal à venir ; car nous ne pouvons pas nous empêcher d'abandonner à la douleur & à la tristesse, des jours sur lesquels elle n'a encore aucun droit Pensez-vous, comme dit Ciceron, qu'il eût été fort avantageux à Crassus, qui joüissoit de tant de richesses, de sçavoir qu'il devoit un jour périr au-delà de l'Euphrate avec son fils, après l'entiere défaite de son Armée, & que son corps devoit être traitté par les Ennemis, avec la derniere ignominie ? Dans quelles angoisses pensez-vous que Cesar & Pompée eussent passé leur vie ? Quel contentement eussent-ils pû retirer de la gloire d'avoir fait tant de belles actions, si au milieu de

leurs Victoires & de leurs Triomphes, l'image de leurs malheurs, se fût presentée à leurs yeux : que l'un se fût representé qu'il devoit être assassiné sur les bords de l'Egypte, & l'autre au milieu du Senat, & de la main de ceux qui lui devoient leur fortune ?

Laurent Raggi, Evêque de Catania en Sicile, Cardinal sous le Pontificat d'Urbain VIII. & Auditeur de la Chambre Apostolique, voulant favoriser une affaire contre laquelle on lui alleguoit le Code, ordonna tout en colere; *que le Code* (que son ignorance lui faisoit prendre pour un particulier) *serviroit de témoin, & comparoîtroit en Jugement*, ajoûtant à

cette menace, *j'apprendrai bien à parler à ce Messer le Code.* S'étant informé où demeuroit cet insolent, qu'il menaçoit tout haut des Galeres, & aïant appris qu'on le trouveroit dans la Maison de l'Avocat de la Partie, il envoïa aussi-tôt chercher des Sbirres, à qui il commanda de lui emmener le *Code*; lesquels s'étant transportez dans la Maison de l'Avocat, on leur remit le *Code* entre les mains, qu'ils porterent aussi-tôt au Seigneur Raggi, pensant que ce fût quelque Livre défendu; de fortune Raggi donnoit Audience publique. Il pensa devenir fou d'une si lourde méprise; il fut un long espace de tems, la fable & la risée de la Ville de Rome,

& le Pape Urbain VIII. ne ſe pût empêcher d'éclater de rire à plusieurs repriſes, lorſqu'on lui en fit le conte. Raggi ſe revêtoit ſouvent d'habit de Cardinal, avant que d'être élevé à cette Dignité, & ſe promenoit dans ſa Chambre devant ſon Miroir. Un jour il ne put ſi bien retenir ſa folie, qu'il n'allât trouver Urbain VIII. en cet équipage, & ſe jettant à ſes pieds, il lui dit avec un tranſport tout-à-fait plaiſant : *Saint Pere, pour l'honneur de Dieu, faites-moi Cardinal ; donnez ce contentement au bon-homme mon Pere, qui mourroit d'aiſe, s'il voïoit la pourpre ſur le dos du pauvre Laurent Raggi.* Le Pape qui aimoit cet homme, à cauſe de ſa grande ſimplicité, l'éleva à

la fin au Cardinalat. Ce bon Fallot dit un jour en public à ſon Neveu : *Ecoutez, mon Neveu, ſi vous voulez parvenir au degré où je ſuis élevé ; il faut que vous étudiez comme moi, & que vous preniez peine à vous façonner comme j'ai fait.* C'eſt un Proverbe à Rome, pour marquer les révolutions ſubites du Conclave ; que celui qui y entre Pape dans l'opinion commune, en ſort bien ſouvent Cardinal. *Chi entro Papa, uſei Cardinale.* J'oubliois à propos du Seigneur Raggi, qu'aïant appris la nouvelle de ſa promotion au Cardinalat, comme il étoit encore au lit, il lui prit un vertigo ſemblable à celui d'Archimede, lorſqu'il eut trouvé ſa queſtion de Mathéma-

tique, & ſe leva tout nud en chemiſe, & fut plus d'une heure à ſauter en cet état dans ſa chambre, en criant comme une Bacchante : *Io ſon Cardinale, io ſon Cardinale.*

Je ne trouve pas recevable la raiſon de ceux qui diſent, que Moïſe n'a pas voulu parler de la création des Anges, parceque les Hebreux aïant contracté une grande inclination à l'idolâtrie, pendant leur ſejour en Egypte, ils n'euſſent pas manqué de prendre les Anges pour des Dieux. Si cette raiſon étoit bonne, il eût fallu n'en point parler du tout dans le Pentateuque : ce qui n'eſt pas ; car Moïſe en parle au 15.

Chapitre de la Geneſe, lorſqu'il dit, que trois Anges vinrent trouver Abraham, & que deux furent à Sodome, avertir Loth de la ruine ſuture de cette Ville. Car parler des Anges à un Peuple groſſier, & accoûtumé à l'idolâtrie, & n'en avoir point du tout parlé, lors de la création de tous les Etres, n'eſt-ce pas leur donner à penſer qu'ils ſont éternels ; c'eſt-pourquoi la raiſon que S. Athanaſe donne du ſilence de Moïſe, touchant la création des Anges, prouve tout le contraire de ce qu'il prétend prouver. Je trouve encore que c'eſt donner à ſoupçonner que les Anges ſont corporels, que de dire qu'Abraham leur prépara à manger, & qu'ils pri-

rent leur repas chez lui; principalement lorſque l'on n'a pas averti avant, que ce ſont de purs eſprits.

Pierre Gaſſendi a fait pluſieurs excellens Livres, entre-autres ſa Philoſophie en trois volumes in-folio. Il eſt Prevôt de l'Egliſe Cathédrale de Digne, & demeure à Paris, chez M. de Mommor-Habert, Maître des Requêtes. Il a eu depuis peu une dangereuſe maladie, dont je crains qu'il ne puiſſe pas ſe guerir entierement, étant déja fort vieux: j'obliois qu'il eſt Profeſſeur du Roy en Mathematiques: on lui deſtine pour Succeſſeur M. Roberval, natif de Roberval, Village de Normandie,

dont il a pris le nom; car il s'appelle *Perſonne*; il ſçait admirablement la Géometrie, & joüe merveilleuſement aux Echecs.

Je ne ſuis pas du ſentiment de Quintilien, lorſqu'il dit, qu'il eſt aiſé de faire de ces deſcriptions vives & naturelles, qui ſemblent nous rendre les choſes préſentes devant les yeux. La raiſon qu'il en rapporte, c'eſt qu'il n'y a qu'à regarder la Nature, & la ſuivre. *Intueri Naturam, & ſequi*; cela eſt vrai : mais tous les yeux ne ſont pas propres à regarder la Nature du bon côté, je veux dire, à s'appercevoir de ce qui la caracteriſe. Tout le monde voit l'effet des ombres & des lumieres,

lorſqu'elles font avancer ou reculer les objets ; tout le monde voit, ou pour mieux dire, reſſent puiſſamment l'effet de ces petits mouvemens, qui peignent l'ame ſur le viſage, & qui ſont comme les indices de chaque paſſion : mais il n'y a que ceux qui ont du genie pour la peinture, qui s'apperçoivent de ce qui fait particulierement *le relief*, ou *la ſuite des corps* ; il n'y a qu'eux qui remarquent bien ces plis, & ces differentes configurations, que la joïe ou la triſteſſe, l'amour ou la haine produit ſur chaque partie du viſage ; & c'eſt en cela que les grands Peintres ſe diſtinguent des mediocres. Il en eſt de même de *la Peinture parlante*. En va n re-

gardons-nous la Nature, si par un genie particulier nous ne sçavons faire choix de ce qui la caracterise; nos copies en seront toûjours foibles & languissantes, si nous ne connoissons les traits, qui donnent la vie & le mouvement. Enfin les habiles Orateurs sont comme les habiles Peintres, qui sçavent donner en quatre coups de plume, plus de relief & de caractere à leurs figures, que les autres avec les couleurs les plus vives, & le travail le plus assidu.

Il faut remarquer qu'au Chapitre 14. du Livre des Nombres, Dieu pour punir les Enfans d'Israël, qui aïant vû la Terre de Promission, l'avoient méprisée,

& faite de difficile accès, enſorte que le Peuple s'étoit ſoûlevé contre Moïſe & contre Aaron, après avoir fait mourir les Chefs de la ſedition, menace le reſte du Peuple, que de quarante ans, ils n'entreront dans cette Terre ; & Dieu donne la raiſon pour laquelle il obſerve ce nombre de quarante: *Parceque* (dit le Seigneur) *vos Peres qui ont été quarante jours à voir cette Terre, n'en ont pas parlé comme ils devoient, & ſelon l'eſperance qu'ils devoient avoir de la poſſeder à leur retour*: Dieu dit donc, *Annus pro die imputabitur*, une année ſera donnée pour un jour. Cela nous fait maintenant conjecturer la maniere dont il faut interpreter les jours de Prophetie, à ſçavoir

ces *jours* pour des *ans*; ſans toutefois vouloir tirer à conſequence des autres Propheties de la Bible, qui ne ſe ſont pas accomplies de cette façon.

L'Abbé de la Trape s'expliquant ſur la durée de ſa Réforme, diſoit, *qu'il n'eſtimoit pas ſon ſort plus heureux, que celui de ſon Pere ſaint Bernard, dont la Regle ne dura pas plus que lui dans ſa Réforme.* Les Religieux de la Trape couchent tous dans un même Dortoir, comme dans un Hôpital, ce qui paroît d'une grande incommodité. Un jour Madame de Guiſe les aïant voulu voir, l'Abbé ne la pût refuſer, à cauſe de ſa qualité: il fit avertir auparavant

les

les Religieux, de ſe comporter ſagement quand elle viendroit: ce qui s'executa ſi bien, qu'il n'y en eut pas un qui la vît, aïant toûjours demeuré la vûë baiſſée en ſa préſence.

La Mothe-le-Vayer aïant fait un Livre de dur débit, ſon Libraire vint lui en faire ſes plaintes, & le prier d'y remedier par quelque autre Ouvrage. Il lui dit de ne ſe point mettre en peine; qu'il avoit aſſez de pouvoir à la Cour pour faire défendre ſon Livre; & qu'étant défendu, il en vendroit autant qu'il voudroit. Lorſqu'il l'eut fait défendre, ce qu'il prédît arriva; chacun courut acheter ce Livre, & le Libraire

fut obligé de le réimprimer promptement, pour pouvoir en fournir à tout le monde.

Eſt-ce un effet de la legereté de l'eſprit humain, ou une preuve de cette maxime univerſellement reconnuë : *que nous ne goûtons rien de pur dans ce monde, ſoit dans les felicitez, ou dans les adverſitez?* C'eſt une choſe dès long-tems décidée, par tous les Philoſophes de l'Antiquité,& ratifiée par leurs Succeſſeurs, que toutes les choſes de ce monde ont pluſieurs faces; & que la mort même ſi hideuſe, a un côté par où elle paroît belle; un endroit où ſes yeux creux, ſes mâchoires décharnées, ſa faulx ne paroiſſent point; & où elle ſem-

ble plus agréable que les teints de lis & de roſes : mais, pour la voir ainſi, il faut être tranſporté au point de vûë, où les Philoſophes nous veulent mettre, & être armé de conſtance, & du mépris des choſes d'ici-bas.

On peut dire bien véritablement de notre Langue, en comparaiſon de la Latine, ce que Seneque dit de celle-ci, en comparaiſon de la Grecque : *Facultatis non minùs habet, ſed licentiæ minùs.* Elle n'a pas moins de force & d'étenduë, mais elle ſe donne moins de liberté.

L'enlevement d'Helie ne seroit-il point une Parabole, pour

nous faire comprendre que la Pieté s'eſt retirée au Ciel, & qu'elle n'a laiſſé ſur terre que ſon manteau, dont les Moines ſe ſervent adroitement pour joüer le rôlle de gens de bien, & pour nous tromper.

Si l'on avoit moins d'attention à faire voir que l'on a de l'eſprit, qu'à dire ce que l'on penſe ; on parleroit, & on écriroit plus naturellement. L'envie de dire de belles choſes, eſt la premiere ſource du galimatias, & du ſtile forcé. C'eſt ce que l'on a reproché à Balzac.

Scudery revenant de ſon Gouvernement de Nôtre-Dame de la

Garde, s'arrêta avec sa Sœur au Pont Saint-Esprit ; où ils choisirent une chambre pour y coucher ; il y avoit deux lits dans cet appartement. Avant que de s'endormir, Scudery s'entretint avec sa Sœur, de la disposition de son Roman, intitulé *Cyrus*. Que ferons-nous, lui disoit son Frere, du Prince Mazare ; je serois d'avis, lui répondit sa sœur, de l'empoisonner. Ce n'est pas mon sentiment, lui repliqua-t'il, nous avons encore affaire de ce Prince : aussi-bien sera-t'il toûjours en notre puissance, de le tuer quand nous voudrons. Après bien des disputes entre le Frere & la Sœur, de quel genre de mort ils feroient périr le Prince Ma-

zare, ils conclurent de le faire assassiner : des Marchands qui étoient dans une chambre voisine, & qui n'étoit separée de celle de Scudery, que par une petite cloison, aïant entendu cette conversation, crurent qu'ils complottoient la mort de quelques Princes : ils sortirent de l'endroit où ils étoient logez, & ils furent instruire la Justice de ce qu'ils venoient d'entendre. Pour conclure la dispute du Frere & de la Sœur, on vint les arrêter, on les amena à Paris, & ils furent confrontez devant Monsieur le Lieutenant Criminel; qui aïant apris la verité de l'affaire & que ce n'étoit que la mort d'un Héros de Roman à qui ils en vouloient, ne put s'empê-

cher de rire de l'avanture.

Lorſque je lis la vie de tant de mauvais Princes, que la colere de Dieu a élevez ſur le Trône des Romains ; je ne puis m'empêcher de rire des plaintes que nous faiſons tous les jours, du malheureux état préſent ; nous devrions bien plûtôt remercier la Toute-puiſſance, de nous avoir fait naître, ſous des Princes ſi différens de ces cruels Souverains, ſous leſquels on ne pouvoit manquer d'être malheureux, de quelque maniere que la nature & la fortune nous euſſent pû traitter, ſouvent les diſgraces de l'une & de l'autre, nous ſervent de ſauvegarde contre l'envie des Tyrans.

Notre obſcurité nous dérobe à leur colere, & nous ſommes défendus par notre baſſeſſe, qui nous tient au-deſſous de leurs coups; mais il n'en étoit pas de même dans ces tems malheureux. Il n'y avoit pas moins de péril à être pauvre, qu'à être riche, à être de la lie du Peuple, qu'à être du premier rang. La joïe, la triſteſſe, la verité, la flatterie, la préſence, l'abſence, l'innocence, le crime, la beauté, la laideur, tout étoit également dangereux; & comme s'ils euſſent voulu mettre l'eſprit humain au déſeſpoir, c'étoit même un crime que de leur plaire: témoin le cruel Caligula, qui diſoit, qu'il feroit mettre quelque jour ſa Maîtreſſe à la

queſtion, pour ſçavoir de quel moïen elle avoit pû ſe ſervir pour gagner ſon amitié. La mort étoit de toutes les heures, & de tous les momens; on ne la perdoit point de vûë dans les jeux; dans les feſtins, elle étoit toûjours prête à ſucceder à leurs embraſſemens & à leurs carreſſes. Mais quand d'un autre côté je fais réflexion ſur la foibleſſe de la nature humaine, ſur notre propenſion au vice, & ſur le peu de priſe que nous avons ſur nos paſſions; peu s'en faut que je ne trouve ces monſtres excuſables. Ne nous flattons pas: nous déteſtons les Tiberes, les Nerons, les Caligula, & les Domitiens, peut-être en ferions-nous autant, & pis qu'eux,

ſi nous nous trouvions comme eux au-deſſus des Loix, & ſans aucune inquietude des choſes de l'avenir. C'eſt un état bien dangereux, que celui de l'indépendance. La vertu eſt bien foible, lorſqu'elle parle toute ſeule au milieu des paſſions, & quand l'eſpoir ni la crainte n'appuïent point ſes diſcours; ils ont bien de la peine à faire impreſſion ſur nous, lorſqu'un homme dit dans ſon cœur; *Je n'ai rien à craindre, ni à eſperer*. Je n'en ſerai ni plus ni moins que ce que je ſuis, quand je ſatisferai, ou que je reprimerai cette paſſion. Il faut que ſon ame ſoit de bonne trempe pour y réſiſter, & c'eſt avec bien de la raiſon que Ciceron diſoit de Ce-

ſar : *O l'homme malheureux ! il peut faire le mal impunément*. On trouvera peut-être étrange, que j'aïe dit ſi hardiment, que nous en ferions peut-être autant que les Tiberes & les Nerons, parceque véritablement nous ſommes éloignez de ſentir en nous-mêmes des mouvemens ſi criminels; mais il faut faire réflexion, que ce n'eſt pas dans l'étroit de la condition où nous ſommes, que ces mouvemens-là naiſſent. Il ſuffit que nous aïons quelques petits mauvais deſirs, pour en avoir de tres-grands. Nous ne faiſons que de petits crimes, parceque nous ne ſommes que de petits hommes; & ſi nous étions de grands Princes, peut-être en ferions-nous de

tres-grands. A cette réflexion, ajoûtons-en une autre : Perſonne ne devient ſcelerat tout d'un coup; *Nemo repentè fuit turpiſſimus.* Preſ-blics tous ces Tyrans ont commencé par être de tres-bons Princes; ils n'ont pas ouvert la Scene par des matricides, des empoiſonnemens, des meurtres publics, & des déſolations affreuſes. Ils ſe ſont apprivoiſez petit à petit avec le crime, & il leura fallu du tems pour ſe le rendre familier. La complaiſance qu'ils ont euë pour eux-mêmes, & la facilité qu'ils ont trouvé à ſe ſatisfaire, ont été la ſource de tous leurs déréglemens. Un deſir en attire un autre. La ſatieté d'un plaiſir innocent, eſt ordinairement l'amorce

d'un plaiſir criminel. Je ſouhaitte peu de choſe dans la baſſeſſe de fortune où je ſuis ; & ce peu de choſe que la fortune me refuſe, ſert peut-être d'obſtacle à mille deſirs criminels, qui ſuccederoient les uns aux autres ; & c'eſt peut-être auſſi le premier pas vers les plus grands crimes, où le Ciel m'empêche de monter, en me refuſant le peu que je ſouhaitte. Le cœur de l'homme ne ſe fixe point, il ne quitte un deſir, que pour s'attacher à un autre avec plus de violence ; il s'engage ainſi dans l'impoſſible & dans l'infini, & il n'y a point de précipices où il ne nous entraîne, quand il s'eſt une fois égaré. Si Tibere ou Neron n'euſſent pas goûté

jusqu'à la derniere satieté, les plaisirs qu'on prend avec les femmes, ils n'eussent point passé insensiblement à toutes les autres abominations. Il en est de même de tous les autres excez où ils sont tombez, de la vengeance, de l'avarice, du luxe, de la cruauté, &c. Ne nous glorifions donc point, si ne pouvant satisfaire les plus simples desirs de notre cœur, nous ne le sentons point s'élever vers les derniers & les extrémes. C'est la fortune, & non pas notre propre vertu, à qui nous devons cette modération, & je crois qu'il faudroit avoir été dans la même liberté de mal faire, & avoir éprouvé ses forces contre tous les assauts de leur bonne fortune,

pour pouvoir dire avec assurance, que nous eussions été plus gens de bien qu'eux. Tout le monde n'est pas propre à vivre dans l'indépendance ; & souvent d'un bon Valet, on en fait un tres-mauvais Maître.

Un Ambassadeur venu nouvellement de Constantinople, pour résider à Rome, avoit tellement dans la tête les grandeurs de l'Empire Ottoman, que faisant sa Harangue au Pape Leon, après l'avoir appellé, après saint Bernard, *Abel par sa Primauté*, *Noé par son Gouvernement*, *Melchisedech par son Ordre*, *Aaron par sa Dignité*, il ajoûta comme une expression superlative à toutes les

autres ; enfin, *Il Sultano della Chiesa Catholica, è il Gran'Turco delli Christiani.*

M. Giry, dans sa Traduction de l'Apologie de Socrate dit, *& à l'exemple de ceux, qui au milieu des tenebres, & durant l'obscurité de la nuit, se battent contre leur ombre, il faut que je me défende*, &c. Il n'y a rien de plus impertinent que ce discours ; car les corps ne causent point d'ombre au milieu des tenebres, & durant l'obscurité de la nuit : je suis sûr que Platon n'a pas fait une pareille bévûë.

J'ai parlé quelque part de cet ancien Proverbe ; *beaucoup de memoire, peu de jugement*, & j'ai dit

entre-autres choſes, que les Muſes étant filles de Memoire, il ne peut être honteux d'être le Favori de la Mere des Muſes. Ciceron l'appelle, *le tréſor de toutes les Sciences*, & Montagne, *l'étuy de la Science*. Sans la memoire, le jugement devient inutile; l'ignorance & le défaut de memoire, ſont preſque la même choſe. Mais voici des exemples des grands Perſonnages qui ont excellé en memoire, que Pline qui les rapporte, appelle un des plus grands dons de la Nature. Cyrus ſçavoit le nom de tous ſes Soldats, Lucius Scipio connoiſſoit tout le Peuple Romain par ſon nom. Cyncas, Conſeiller de Pyrrhus, de qui ce Prince diſoit, qu'il

étoit le Compagnon de ses Conquêtes par son éloquence, connut & salüa tout le Senat & la Gendarmerie Romaine par son nom. Mithridate sçavoit les Langues de vingt-deux Nations, & il se vantoit de n'avoir jamais eu besoin de Truchement. Cleopatre, au rapport de Plutarque, sçavoit la Langue de presque tous les Peuples du Levant. Peut-on dire que ces grands Hommes, qui n'ont pas été seulement de grandes & de belles memoires, mais des prodiges de memoire, aïent manqué de jugement.

On auroit pris plûtôt les Temples des Païens pour des Ménageries de bêtes feroces, ou pour des

cavernes de monſtres, que pour des demeures ſacrées de la Divinité, tant on y voïoit de figures monſtrueuſes; quarante-neuf Divinitez pour le Mariage; principalement chez les Orientaux, & chez les Egyptiens. Tous ces Peuples aimoient l'allegorie en toutes choſes.

Les animaux ne ſont point des Automates: les fonctions d'un animal & de l'homme paroiſſent ſemblables, boire, manger, dormir, veiller, raiſonner même à leur maniere. Qu'un cheval ſoit bleſſé d'un coup d'épée, qu'on y applique un onguent qui fera ſuppurer la plaïe; ſi le même onguent fait le même effet appliqué

ſur un homme, n'eſt-ce pas une marque que les principes de vie dans l'homme & dans l'animal, ſont ſemblables; & partant que l'animal n'eſt point Automate. La génération repugne à conſtituer l'animal Automate; car un Automate n'engendre point.

Je ne ſçaurois approuver qu'Horace dans l'Ode qu'il fait pour l'heureux retour de Virgile, n'en diſe qu'un ſeul mot au commencement, qu'après avoir ſouhaité bon voïage aſſez ſechement à ſon ami, il le quitte pour déclamer contre l'audace de ceux, qui ſe ſont hazardez la premiere fois aux périls de la Navigation, & ſur l'audace & la temerité de l'eſprit

humain, sans plus faire mention du pauvre Virgile, de qui il devoit tout au moins dire un mot sur la fin.

Le Chevalier de Ligniere étoit de la Famille des Pajots de Ligniere, dont il y a eu des Conseillers au Parlement. Il étoit assez bien renté, mais il trouva le secret de dépenser son revenu en fort peu de tems, par les débauches qu'il faisoit; ce qui fut cause que sur ses vieux jours, il se trouva tres-mal à son aise. Cela ne l'obligeoit pourtant pas de manger avec les Cochers & les Valets des Maîtres, à la Table desquels il avoit mangé dans sa fortune, comme Menage le disoit, puisque

Ligniere avoit une Famille qui remedioit à ſes beſoins, & qu'il s'eſt toûjours ſoûtenu aſſez honnêtement. Cet endroit du *Menagiana* que je viens de citer, choqua tellement Ligniere, qu'il diſoit de feu Menage là-deſſus, avec ſon emportement ordinaire; *Ah, B..... je te donnerai ſur tes B..... de Manes.* Il eſt bien vrai que ce qui peut avoir donné lieu à Menage de dire cela de Ligniere, c'eſt que ne pouvant contraindre ſon humeur débauchée, il alloit demander à dîner d'un côté, & à ſouper d'un autre. Le Poëte Laiſnez qui ſe plaiſoit à le harceler par des vers de ſa façon, en a fait ſur ce ſujet qui ne ſont pas trop bons, mais dont la penſée n'eſt

pas mauvaiſe ; les voici :

Qu'a Ligniere aujourd'hui ?
Qu'il me paroît ſot avec ſon air
ſage !
La triſteſte & l'ennui
Sont peints ſur ſon viſage,
N'iroit-il pas dîner chez lui ?

Ligniere étoit fort Satirique de ſon naturel, & malheur à ceux qui étoient une fois l'objet de ſa Satire. Tout le monde a ſçû ce qu'il en a coûté à la reputation du pauvre Chapelain, pour avoir été un peu trop ſincere. Les particularitez de cette querelle ſont, que Ligniere étant venu montrer de ſes vers à Chapelain, il lui dit après en avoir fait la lecture ; *M. le Chevalier, vous avez beaucoup d'eſprit, & de bonnes rentes ; c'en eſt*

assez, croïez-moi; ne faites point de vers, la qualité de Poëte est méprisable, dans un homme de qualité comme vous. Ligniere outré de ces paroles, qui le choquerent plus, que si Chapelain lui eût dit que ses vers étoient mauvais, résolut de s'en venger; & pour cet effet, il fit l'ingenieuse Parodie du Cid, que nous avons de lui, & que l'on attribuë faussement à M. Despreaux, qui n'en a fait que la derniere Scene. Furetiere est Auteur des Stances; Despreaux trouva cette Piece assez plaisante, pour ne point dire qu'il n'en étoit pas l'Auteur. Mais il est certain que Ligniere qui me l'a donnée écrite de sa main, est celui qui l'a composée. Madame Deshoulieres a fait un

un portrait de Ligniere, dans lequel elle lui dit assez bien ses veritez. Il n'avoit pas autrement de Religion, & j'ai entendu dire à M. Despreaux, qui ne cherchoit que l'occasion de lui donner un coup de dent; *Que la meilleure action que Ligniere eût faite en sa vie, étoit d'avoir bu toute l'eau d'un Benitier, parce qu'une de ses Maitresses y avoit trempé le bout du doigt.*

La maniere dont les Arabes font cuire aujourd'hui leur pain sous la cendre, & à mesure qu'ils en ont affaire, est une des plus anciennes; c'est ainsi qu'Abraham en usa, lorsqu'il prépara à manger aux trois Anges qui le

vinrent trouver. *Festinavit Abraham in Tabernaculum ad Saram, dixitque ei, accelera; tria sata similæ commisce, & fac subcineritios panes.*

Quintilien compare ceux qui sont sujets à repeter les mêmes choses en differentes occasions, *à ces pauvres orgüeilleux, qui font servir les mêmes meubles à divers usages;* ou comme nous dirions à present, *à ces Coquettes, qui n'aïant qu'un seul habit, en diversifient les garnitures, pour paroître en avoir plusieurs.* Cependant Ciceron & Demosthene sont tombez dans ce défaut; & il est à présumer que ç'a été plûtôt par amour pour leurs productions, que par sterilité. Notre Malherbe étoit accusé

de se dérober souvent lui-même; & le Cavalier Marin disoit de lui à ce propos; *que c'étoit l'homme le plus humide, & le Poëte le plus sec qu'il eût jamais connu.* Malherbe répondoit à ce reproche, *que lorsqu'une porcelaine étoit à lui, il pouvoit la mettre tantôt sur sa cheminée, tantôt sur son buffet, ou au-dessus de sa porte.* Mais cette réponse étoit plus ingenieuse que solide, & ne le justifioit point du défaut dont on l'accusoit. Le Vasari raconte de P. Perugin, qui avoit été le Maître de Raphaël, qu'il perdit toute la réputation qu'il s'étoit acquise, pour s'être servi plusieurs fois des mêmes figures: le Peintre tâchoit de se défendre, en disant, qu'il avoit crû ne pouvoir

mieux faire, que d'emploïer les mêmes figures qui avoient tant plû autrefois, & que ce n'étoit pas sa faute si elles ne plaisoient plus; ce qui ne servit, dit l'Auteur Italien, qu'à lui attirer quantité de bons mots, & de vers satiriques. Cela fait voir qu'il n'y a rien qui inspire plus de dégoût, que les répetitions frequentes, même des meilleures choses. Le même Auteur rapporte que c'étoit un impie, & qu'on ne lui a jamais pu prouver l'immortalité de l'ame.

Les hommes sont toûjours les mêmes, & pensent de même; combien y en a-t-il qui ont dit les mêmes choses, que nous ad-

mirons dans Platon & dans Seneque, ſans jamais avoir connu ces Auteurs. Il n'y a pas juſqu'à l'expreſſion, qui ne ſe rencontre quelquefois la même. Donat entroit dans une plaiſante colere contre les Anciens, lorſqu'il trouvoit quelques-unes de ſes périodes, qu'il croïoit lui être particulieres: Périſſent, diſoit-il, ces malheureux anciens, qui ont eu mes penſées avant moi. *Pereant illi, qui ante nos, noſtra dixerunt.* Un Auteur ancien, avoit fait exprès un *Recüeil de Rencontres*: on en feroit un aſſez curieux de celles de nos modernes. Cornelie dit à Ceſar dans la mort de Pompée, Acte quatriéme, ſcene quatriéme,

Ne le préſume plus, le ſang de mon Epoux,

A rompu pour jamais tout commerce
entre nous.

Je viens de lire dans la Tragedie de Cornelie, par Mademoiselle Barbier Acte 2e Scene 2e, un pareil vers que ce dernier de M. de Corneille; Opimius parle à Maxime, & dit :

Et le ſoin que j'ai pris d'allumer
ſon courroux ;
A rompu pour jamais tout commerce
entre nous.

Dans la Verrine *de ſignis*, Ciceron feint d'ignorer le nom ſi celebre de Praxitele, & il dit, que ce n'eſt que par occaſion, & en s'inſtruiſant de l'affaire de Verres, qu'il a appris ce nom ſi fameux. Cette affectation me paroît froide, & il n'eſt pas vrai-ſembla-

ble qu'un homme comme Ciceron, qui avoit un ſi grand commerce avec les Livres Grecs, qui ſont remplis des loüanges de Praxitele, pût ignorer le nom de ce celebre Artiſan. Car jamais les Orateurs n'ont tiré plus de ſecours pour leurs comparaiſons, que de la venuë de Praxitele, & lui-même en parle en pluſieurs endroits de ſes Lettres & de ſes Traittez philoſophiques. Cela nous prouve qu'il étoit bien éloigné de parler comme il penſoit; ce mépris eſt ſi affecté, qu'il l'a outré: Ne ſemble-t'il pas qu'il ait du mépris pour ces beaux Ouvrages? Cependant il ne les mépriſoit pas ſi fort, qu'il n'eût la curioſité d'en faire acheter, pour orner ſon Cabinet,

comme on le peut voir par la Lettre qu'il écrivit sur ce sujet à Fabius Gallus; & dans la plûpart de ses Lettres à Atticus, il ne parle d'autre chose, que de la passion qu'il a d'avoir des statuës pour orner son Cabinet, & il le prie d'acheter tout ce qu'il trouvera de beau; avoüant que sa passion pourroit passer pour blâmable: *dans les choses*, dit-il, *dont la valeur dépend de nôtre curiosité, il est bien difficile d'en déterminer le prix, si nous ne donnons aucunes bornes à la passion que nous avons pour elles.*

La lecture des voïages fournit beaucoup à la conversation: le goût que j'ai toûjours eu pour ces sortes d'ouvrages, est cause que

j'ai pris plaiſir à en corriger deux ou trois que j'ai donnez au Public. Le premier eſt une Relation d'un Voïage du Levant, par Nicolas du Loir de Paris, imprimée en 1654. dont j'ai corrigé le ſtile, & auquel j'ai ajoûté bien des remarques. M. Sauvalle aïant appris que je revoïois cet Ouvrage, m'envoïa dans une Lettre deux inſcriptions Greques, pour les y inſerer. Le ſecond Voïage que j'ai donné au Public, eſt le premier Tome de celui du Chevalier Chardin, & je continuerai à en revoir la ſuite, puiſqu'il m'en a prié. Ce n'eſt pas une petite affaire que d'en corriger le ſtile, mais j'en ſuis aſſez bien dedommagé, par la bonté

des matieres qui s'y rencontrent. La Relation de la mort de Soliman, a fait beaucoup d'honneur à M. Chardin, graces à mes corrections, & à l'Epître au Roi que j'ai faite, ainsi que celle qui est au-devant du Voïage de du Loir. Ces deux Messieurs ne sont pas les seuls à qui j'ai prêté le collet, dans bien des occasions; M. de la Chapelle, mon Confrere, m'a obligation d'une bonne partie de sa Préface, sur les Amours de Catulle, sur-tout, de la remarque touchant la naissance de ce Poëte. Quand le Public sçauroit cette particularité, cela ne porteroit aucun préjudice à son merite. Je ne crois pas faire grand tort au Corps entier de l'Academie, en

m'attribuant l'Epître & la Préface de ſon Dictionnaire, puiſque j'en ſuis l'Auteur : il ſeroit à ſouhaitter, que chaque Academicien eût autant travaillé que moi à cet Ouvrage ; Furetiere n'auroit pas le Public de ſon côté. M. Guillet eſt encore un de mes debiteurs. J'ai non ſeulement composé l'Epître dédicatoire de ſon Athenes ancienne & moderne, après y avoir fait grand nombre de corrections ; mais j'ai été l'arbitre du differend qu'il eut à ce ſujet avec M. Spon : ma médiation leur a fait tomber la plume des mains à tous deux : ſi je n'avois pas adouci Guillet, M. Spon auroit été terriblement maltraitté, & ſa réputation ne s'en ſeroit pas bien trouvée.

Il y a en Angleterre une eſpece de Mont de Pieté, ou de Banque, où le Public peut mettre une ſomme de cent piſtoles, pour un enfant naiſſant, c'eſt-à-dire, quelques mois après ſa naiſſance, en portant ſon extrait baptiſtaire ; à l'effet que ſi l'enfant vient à mourir avant douze ans accomplis, la ſomme ſe trouve en pure perte pour ceux qui l'ont donnée, & demeure au profit du Mont de Pieté ou Banque ; & que s'il ſurvit paſſé les douze ans, l'enfant a cent piſtoles de rente par an ſa vie durant, à commencer depuis les douze ans accomplis juſqu'à ſa mort. C'eſt un excellent moïen, pour aſſurer la ſubſiſtance honnête d'un enfant, qui n'auroit pas d'autres ſuretez.

L'emphaſe fait penſer plus qu'on ne dit, ou fait mieux entendre ce qu'elle ne dit pas: comme quand Homere dit, *que les Grecs ſont montez dans le Cheval*; ou Virgile, *qu'ils en ſont deſcendus avec une corde*; ces Poëtes ne diſent pas, que le cheval étoit extrémement grand, mais ils le donnent à penſer par ces mots, *ſont montez* & *ſont deſcendus*.

Pourquoi nos Maltotiers ont-ils des trois & quatre Laquais; ne ſeroit-ce pas aſſez d'un? A quoi bon tant multiplier l'image de ce qu'ils ont été autrefois? *Seroit-ce pour ne point perdre l'idée de leur néant*; de même que ce Roi de Sicile, *qui ne mangeoit que dans de*

la terre, pour se souvenir qu'il étoit fils d'un Potier?

M. de Varillas m'a dit, qu'avant que Henri IV. fut parvenu à la Couronne, il en étoit éloigné de dix-huit degrez; M. de Perefixe ne dit que de onze. C'étoit aussi le sentiment de Mezerai, qui avoit fourni les Memoires de l'Histoire de Henri IV. à M. de Perefixe, du moins me l'a-t-il assuré de la sorte. M. de Varillas n'avoit pas voulu faire l'Histoire de Henri IV. non plus que celle de Louis XIII. en suivant le conseil de M. Talon, de laisser toûjours cent ans entre lui & ses Histoires.

Un Sage de la Grece avoit bien raiſon de compter entre les avantages dont il remercioit les Dieux, celui d'être né homme. C'eſt une verité dont il n'y a que trop de preuves, que les belles en général, n'excellent pas du côté du diſcernement : elles prennent tant de plaiſir à ſe faire des adorateurs, que pourvû qu'elles en trouvent quelques-uns qui reſſemblent à des hommes, elles ne ſe mettent gueres en peine de chercher dans leur mémoire, s'il y en a d'autres qui valent mieux. On dit qu'Hipparchia, ſœur de Metrocle, fut tellement épriſe d'amour pour le Philoſophe Crates, qu'elle proteſta à ſes parens qu'elle ſe donneroit la mort, s'ils ne lui per-

mettoient de l'épouſer. Chacun ſçait que Crates n'étoit pas des plus jolis hommes du monde ; au contraire, c'étoit un vieux Cynique ſale, craſſeux, & mal-bati, tout couvert de guenilles, & de vermine, gueux comme un Philoſophe, & bouru comme un Cynique qu'il étoit ; mais au reſte un des plus ſages & des plus beaux eſprits de la Grece. Rien ne put faire quitter priſe à l'amour d'Hipparchia, ni les remontrances de ſes parens, ni même celles du Philoſophe, qui ſe dépoüilla en ſa préſence, pour lui faire voir le joli galant qu'elle s'étoit choiſi ; & qui jetta enſuite ſa beſace & ſon bâton à ſes pieds, en lui diſant, que

c'étoit-là le doüaire qu'il lui conſtituoit. On dit même qu'il la mit à une épreuve encore plus forte ; & que pour être tout-à-fait aſſuré de ſa vocation, il lui propoſa de celebrer le Mariage avec toutes les cérémonies Cyniques : à quoi la belle conſentit de tout ſon cœur, tant elle avoit d'amour pour la Philoſophie. Quelques-uns ont voulu faire un grand ſujet de loüanges à Hipparchia de cette paſſion ; & ſe ſont imaginez bonnement, qu'elle n'aimoit dans Crates que la ſcience & la vertu. Pour moi, je ne ſuis pas de leur avis, tres-perſuadé que la ſcience & la vertu du Cynique étoient les choſes à quoi elle ſongeoit le moins. Elle n'aima Crates que par

un caprice de femme, par un effet de ce goût dépravé, qu'on ne voit que trop souvent regner dans le beau sexe. Que sçait-on ? peut-être la mal-propreté du Cynique, sa bosse, ses jambes torses, ou ses grands ongles avoient-ils des appas pour elle : peut-être trouvoit-elle du ragoût dans sa grande barbe, & du bon air à sa maniere de porter la besace. Est-ce la premiere fois que l'amour se cache sous les rides, & qu'il se sert d'un vilain regard farouche, pour triompher d'un cœur, qui aura résisté aux plus beaux yeux du monde ? Je croirai donc avec la permission de l'Antiquité, qu'Hipparchia aimoit Crates, de la même maniere que quelques autres ont aimé un

Maure, ou un Nain : comme la ſemme de Joconde, & celle du Roi Lombard. C'eſt ainſi que Venus ſe plaît ſouvent à humilier l'orgüeil des belles, en rendant leur beauté captive de la difformité & de la laideur. J'aurois voulu pour la rareté du fait, que le Cynique eût fait le cruel, qu'il eût laiſſé ſoûpirer Hipparchia tout ſon ſaoul, après ſa boſſe & ſa grande barbe ; cela eût bien pû arriver, & on a vû plus d'une fois l'inſenſibilité d'un monſtre, venger mille honnêtes gens des rigueurs d'une belle : mais ne ſeroit-ce point auſſi cette liberté que donne la Philoſophie Cynique, de ſatisfaire ſa paſſion devant tout le monde, qui auroit le plus char-

mé Hipparchia ? C'eſt un grand point pour une femme, de trouver de quoi autoriſer les déréglemens de ſon cœur, & de pouvoir ſecoüer ce joug de pudeur & d'honnêteté qu'on a impoſé à ſon ſexe; & quel plaiſir de le pouvoir faire d'une maniere ſi avantageuſe, que l'on en acquierre le nom de Sage & de Philoſophe! Tel eſt mon ſentiment ſur Hipparchia ; & je crois que ce n'eſt pas connoître les femmes, que d'attribuer à la vertu, ce qu'elles peuvent faire par caprice & par mauvais goût. Prendre toûjours le pis lorſqu'on veut juger de leurs actions , c'eſt à mon avis la régle la plus ſûre dont on ſe puiſſe ſervir, pour ne ſe pas tromper.

Toutes les fois que je vois de ſuperbes Epitaphes, il me prend envie d'écrire au bas : *Puiſque l'homme n'eſt qu'infirmité & qu'orgüeil, Paſſant tu le vois ici tout entier; l'infirmité dans le tombeau, l'orgüeil ſur l'Epitaphe.* Véritablement n'eſt-il pas ridicule de voir des morts enſevelis dans la vanité, qui pourriſſent avec orgüeil, & qui ſemblent nous vouloir dérober leur néant, par la magnificence du tombeau. Images de ce qu'ils ont été pendant leur vie, lorſqu'ils enveloppoient ſous l'éclat de l'or & de la ſoïe, des corps pleins d'infirmitez ou de défauts; & qu'ils cachoient ſous un extérieur concerté de tranquillité & de ſageſſe, un eſprit rempli de

foiblesses & d'inquietudes, un cœur agité de mille passions, & une conscience remplie de mille remords. C'est ainsi qu'ils ont sçu cacher aux yeux du monde leurs foiblesses, & qu'ils semblent encore l'entretenir par leurs pompeuses Epitaphes, où ils étalent toute leur vanité, & paroissent avoir encore les oreilles attentives aux éloges qu'ils ont esperé que l'on feroit d'eux.

D. Vincent Borghini avoit fait un Recüeil de Desseins de Michel-Ange, & de Donato, Sculpteur de Florence, sur la premiere feüille duquel il mit ces deux mots : *Aut Donatus Buonarotat, aut Buonarotus Donatisat*. Ainsi qu'on a dit autre-

fois, pour exprimer la conformité de genie entre Platon & Philon, ou *Philon Platonise, ou Platon Philonise.*

Mademoiſelle de Scudery a fait les Romans de Clelie & de Cyrus. On peut juger d'elle par-là: Son Frere écrit aſſez bien en vers & en proſe; il s'eſt marié avec une Demoiſelle de Baſſe-Normandie, nommée Mademoiſelle de Martinvas, qui n'écrit pas moins bien que Mademoiſelle de Scudery. L'Auteur qui a donné la continuation du Morery en Anglois depuis 1688. juſqu'en 1705. a fait une faute très-groſſiere, en faiſant Mademoiſelle de Scudery, femme de M. de Scudery ſon frere.

Ce Grammairien qui paſſe ſa vie ſans détourner ſes yeux rouges & chaſſieux de deſſus Donat, Quintilien & Politien, qui met ſon eſprit mille & mille fois à la torture, pour ſçavoir comme il faut diſtinguer les huit Parties d'Oraiſon, à qui les ſolleciſmes, les barbariſmes, & les improprietez, c'eſt-à-dire une ſyllabe plus ou moins, donne plus de fraïeurs & de ſueurs froides, que n'en donnent les écüeils aux Nautonniers, & qui la plûpart du tems deſcend au tombeau, la conſcience non encore bien nette ſur le ſubjonctif & l'adjectif, ſur les genres & les adverbes. Ce Grammairien fait-il un bon uſage de ſon eſprit, & merite-t'il d'être

d'être loüé, lorſqu'il paſſe tant de mauvais momens, qu'il ſe prive du boire & du manger, & que pour tant de veilles & de ſueurs, il n'eſpere que la maigre récompenſe d'entendre dire, un tel écrit aſſez bien, ou de ſe voir cité. N'eſt-il pas un fou, d'acheter ſi peu de choſe aux dépens de ſa ſanté, de ſes yeux, de ſes rides, & d'une mort précipitée. Je ſerois prolixe, ſi je voulois m'étendre ſur les Aſtrologues qui meſurent les Aſtres, ſur les Mathematiciens avec leurs cercles, ſur les Chimiſtes, ſur les Peintres, qui bien ſouvent ne travaillent que pour un bruit de loüanges, pour faire parler la poſterité, qu'ils n'auront pas le plaiſi d'entendre.

Aga signifie proprement *Commandant*, dans son origine il veut dire un aîné ; & comme l'aîné a quelque avantage par-dessus ses freres, le mot d'*Aga* se prend parmi les Turcs, pour un homme qui a quelque autorité sur les autres.

L'essence des Divinitez des Païens n'étoit pas fort certaine : leurs Dieux étoient fort sujets à se confondre ensemble. *Tellus* devient tantôt la Déesse *Ops*, à cause du Travail ; tantôt *Cybele* la Mere des Dieux, parce qu'elle engendre toutes choses ; tantôt *Proserpine*, parce qu'elle produit les bleds ; antôt *Vesta*, parce qu'elle produit es herbes & les gazons : de même

le Soleil eſt tantôt un Dieu particulier, & tantôt c'eſt *Apollon*, le Prophete & le Medecin. Enfin il en eſt preſque de même de ces Divinitez, que de ces Tableaux changeans, qui repreſentent tantôt un jeune homme, tantôt une femme, ou un vieillard; ou de ces feüilles de papier que les enfans ploïent en diverſes ſortes, & qui en faiſant un pli, font un petit homme, une cane, ou un bateau.

Neocles diſoit de ſon frere Epicure, *que lorſqu'il fut conçu, la Nature raſſembla dans le ventre de ſa mere, tous les atomes de la prudence.* Je ne ſçai ſi Moliere n'a point eu cette expreſſion en vûë, lorſqu'il

fait dire à une de ses précieuses ridicules : *Que son Pere est composé d'atomes Bourgeois*. Moliere pilloit hardiment les pensées des autres : la Scene du Philosophe Pyrrhonien, dans le Mariage forcé, se rencontre mot pour mot dans Rabelais. *Le Medecin malgré lui*, est un sujet pris dans une Relation de Grotius : ce sujet se trouve aussi dans Olearius. Moliere a volé à Bergerac, une Scene de son Pedant joüé, pour s'en servir dans ses fourberies de Scapin. *Le George Dandin* est tiré d'un conte de Boccace, dans son Decameron.

Je sçai mauvais gré à notre Nation, d'avoir retenu des Romains cette injuste prévention

contre la Comedie : ce métier n'eſt infâme, qu'autant qu'il ſert à des choſes infâmes ; de même que la Poëſie, la Peinture, & tous les autres Arts : mais lorſqu'elle repreſentera des choſes honnêtes, pourquoi le métier ne ſera-t'il pas honnête ? Mais, dira quelqu'un, il n'eſt pas honnête de ſervir au divertiſſement des autres, & de les faire rire. Pourquoi non ? Il eſt cent fois plus honnête de divertir les autres, & de les faire rire, que de les attriſter, & les faire pleurer, ce qui eſt le propre de mille & mille profeſſions, qui ſont tenuës pour très-honorables dans un Etat. Si on ſe rendoit infâme, en travaillant au divertiſſement du Public, les Peintres &

les Poëtes burleſques, ſeroient les gens du monde les plus infâmes. Qu'à fait Calot toute ſa vie? ſinon de travailler pour faire rire les autres. Qu'ont fait Marrot, S. Amant & Scarron : mais ce reproche de faire rire les autres, ne regarde que les Acteurs Comiques ; il ne touche point les Acteurs Dramatiques. Ceux-ci divertiſſent, non en faiſant rire, mais en donnant de l'admiration. Pourquoi ſera-t'il plus infâme à un Auteur, de faire revivre les Heros des ſiecles paſſez, par la voix & par l'action, d'en faire des Portraits vivans & parlans, qu'à un Peintre ou à un Poëte, de ſçavoir imaginer de belles attitudes? Sçavoir bien exprimer une paſſion par le pinceau

ou par la parole, ſera une belle choſe, & la ſçavoir bien repreſenter, ſera infâme? Cela eſt impertinent; l'homme eſt naturellement ſi cruel & ſi envieux, qu'il ne tient à gloire que ce qui fait de la peine aux autres, & il a honte de les divertir.

Pline dit que de ſon tems, les Dames Romaines ne vouloient non plus ſortir ſans perles, que les Conſuls ſans faiſceaux. Elles étoient toutes chargées de pierreries, & ruinoient leurs maris par leur luxe. Ce qui fait dire aſſez plaiſamment à Habinnas, dans le feſtin de Trimalcion: *Que les bijoux de ſa femme l'ont ruiné; & que ſi d'avanture il avoit*

une fille, il lui couperoit les oreilles, pour ne pas faire la dépense de pendans d'oreilles; Combien de Maris en peuvent dire autant presentement?

Que l'on dise tout ce que l'on voudra à l'avantage du beau sexe: que l'on traitte les femmes de chef-d'œuvres de la Nature; qu'on les fasse plus brillantes que les Astres, que la lumiere du Soleil s'efface devant celle de leurs yeux; qu'on leur éleve des Autels, où se viennent prosterner tous les jours des troupes de Soûpirans, qui attendent l'Arrêt de leur destinée, du moindre de leurs regards: rien de tout cela n'est capable de leur faire oublier l'imperfection

de leur ſexe. Il n'y a pas une de ces prétenduës Déeſſes, qui ne quittât volontiers ſa Divinité, ſes Temples, & ſes Autels, pour être à la place de ſes Adorateurs, & qui ne fit de bon cœur la priere de Cænis à Neptune.

.....Da Fœmina ne ſim,
Omnia præſtabis.

Faites que je ne ſois point Femme; & vous m'aurez tout donné. Comme il faut être charitable, & faire du bien à ſon prochain autant qu'on le peut, je veux bien reveler à celles qui ſouhaiteroient de changer de ſexe, un fort beau ſecret pour cela. Elles n'ont qu'à chercher deux ſerpens qui ſoient entortillez enſemble, & les frapper d'une baguette, auſſi-tôt elles

verront leur ſouhait accompli. Il n'y a point à rire là-deſſus. Ovide qui ne voudroit pas mentir, eſt mon garand, au troiſiéme Livre de ſes Metamorphorſes, où il aſſure que Tireſias changea deux fois de ſexe de cette maniere.

Les vers de Benſerade ne ſont pas fort bien tournez; mais ils ſont ſi pleins d'eſprit, & ont un air ſi galant, qu'ils l'emportent ſur tous les autres, au jugement de la Cour. J'ai vû quelques Stances de Ligniere, addreſſées à M. de Benſerade, dans leſquelles il le loüe d'une maniere aſſez jolie.

Depuis long-tems je vous honore,
Votre eſprit me charme, & j'adore

Vos vers Nobles & Cavaliers,
Nos Ecrivains les plus insignes,
Ne sont pas capables ni dignes :
De vous déchausser les souliers.
Ces Favoris de Calliope,
Ont presque tous un air salope,
Et sont de fort méchante humeur ;
Vous êtes galant, agréable,
Votre entretien est admirable,
Et vous ne sentez point l'Auteur.

Sara n'étoit gueres en état d'inspirer de l'amour, & un amour violent, jusqu'à être enlevée par Abimelech Roi de Gerara, puisqu'elle avoit alors quatre-vingt-dix ans. Qu'on ne dise pas qu'elle pouvoit encore être à cet âge dans un état florissant : car le texte de Moïse dit dans le Chap. précé-

dent : *Et desierant Saræ fieri muliebria :* & elle-même dit, en se mocquant, lorsque l'Ange annonça qu'elle auroit un Enfant : Quoi après que j'aurai vieilli, & que mon Seigneur sera devenu vieux, je me présenterai encore au plaisir ? *Postquam consenui, & Dominus meus vetulus est, voluptati operam dabo ?* Ce qui fait voir, qu'elle ne se regardoit plus propre aux plaisirs de l'amour.

Le Dominiquain a fait une grande faute, de mêler le burlesque avec l'héroïque, dans sa flagellation de S. André, où il a representé un Soldat qui se mocque d'un autre, qui tirant une corde, étoit tombé à terre. Ces

ſortes de niaiſeries doivent être bannies d'un ſujet ſerieux. Boileau a judicieuſement blâmé S. Amant, de s'être arrêté à faire trop curieuſement la deſcription d'un petit enfant, qui badine avec un caillou dans le paſſage de la mer rouge, & d'avoir quitté Moïſe, Pharaon, & les douze Tribus d'Iſraël, pour s'en aller joüer à la pierrette avec un petit garçon. Le Caravage a fait une pareille faute, en repreſentant un vilain incident, dans un ſujet grave & ſerieux; c'eſt dans la fraction du pain; un des pelerins reconnoiſſant le Seigneur, laiſſe tomber le vin ſur ſa robe & ſur ſes habits, dans l'attitude d'un homme qui tireroit de l'eſtomach.

Mais il ne faut pas s'étonner de cela, puiſque de toutes les parties du Peintre, le Caravage n'avoit que la main, & qu'il ſe faiſoit une gloire d'enchaîner le genie ſous l'invention ſervile & aveugle de la Nature.

M. Moiſant de Brieux, Conſeiller au Parlement de Mets, fait fort bien des vers latins, il en a fait ſur ſon coq qui ſont excellens. Il demeure à Caën ſa Patrie, où il tient Academie de beaux Eſprits. Je me ſouviens de l'Epitaphe qu'il a faite de M. Scarron : la voici.

Voir les ris tout en pleurs, eſt une étrange choſe,
Et qui ſurprend d'abord :

Mais qui ne ſurprend plus, quand on en ſçait la cauſe,
Helas! leur Pere eſt mort.

Il y a une premiere place dans l'eſtime des hommes. L'habile homme, qui vient le premier, l'occupe, & n'en eſt point dépoſſedé par un plus habile homme qui vient après lui. Raphaël ſera toûjours le premier Peintre de l'Univers, quand la Nature prendroit ſoin à former un homme avec tous les talens pour la Peinture; comme Quinault, le premier Poëte Lyrique, & Lully, le premier Muſicien. Balzac & Voiture ont excellé les premiers à faire des Lettres, & aucunes depuis n'ont fait fortune, non pas même

celles de Madame de Sevigny, qui sont si polies, si vives, & si délicates. Si vous écrivez de bonnes choses dans ce genre, elles ne réüssiront point; donnez-leur un autre nom, elles réüssiront. Si vous faites des caracteres meilleurs que ceux de la Bruyere (s'il est possible qu'il s'en puisse faire de meilleurs) ils ne seront pas regardez, si vous leur donnez le nom de caracteres; donnez-leur un nom nouveau, ils réüssiront.

C'est le crime & non pas le supplice qui fait l'infamie. Y a-t-il quelqu'un qui n'aimât mieux être à la place de Socrate, qu'en celle de ses Juges. Je sçai bien que la vertu a assez peu de crédit chez

les hommes, pour en trouver qui préféreroient dans leur cœur, la ſituation où ſe trouvoient alors ces Juges iniques, à celle de cet illuſtre malheureux : mais je ſuis ſûr qu'il ne s'en trouvera pas d'aſſez imprudens, pour oſer faire un aveu ſi honteux. Lorſque j'entrepris de donner la vie de Socrate, je n'avois pas plus de vingt-deux ans. Cet Ouvrage fut ſi bien reçû du Public, que je me mis en tête de traduire tout Xenophon ; tellement qu'après les *Mémorables*, je travaillai à traduire la *Cyropedie* : J'étois prêt de mettre cet Ouvrage ſous la preſſe, lorſque M. le Fevre de Saumur m'offrit ſes ſervices, par une Lettre fort obligeante, dont je le remerciai

de même. Joſeph Scaliger prétendoit que la *Cyropedie* étoit une Hiſtoire fabuleuſe ; & moi au contraire je prétens prouver, qu'il n'y en a point de plus véritable. J'ai fait des recherches ſur la vie de Cyrus, par leſquelles je fais voir, que les plus nobles & les plus certaines preuves pour juſtifier la verité de ſon Hiſtoire, ſe doivent tirer de l'Ecriture-ſainte. Car, comme le plus celebre témoignage, que nous aïons de Cyrus, s'eſt conſervé dans Iſaye, & que dans tous les Livres ſacrez, il eſt encore parlé de pluſieurs circonſtances de l'Hiſtoire du ſiecle de Cyrus; ſans doute ce doit être un argument invincible de la fidelité avec laquelle Xenophon a

écrit cette Hiſtoire, que le rapport admirable qui ſe rencontre entre lui & les Auteurs ſacrez. C'eſt ce que j'ai examiné avec aſſez de diligence, pour pouvoir dire que j'ai remarqué des conformitez, qui ſont échappées à des yeux aſſez clairvoïans : comme entre-autres, celle de la ſervitude des Juifs, qui devoient être ſoixante-dix ans ſous la domination des Rois de Babylone, & dont ils devoient être délivrez par Cyrus. C'eſt en conſequence de ce grand bienfait, que Cyrus étoit promis aux Juifs, dans cette admirable Prophetie du quarante-cinquiéme Chapitre d'Iſaïe, où ce Monarque eſt nommé par ſon nom, ſi long-tems avant ſa naiſ-

ſance. Voici ce que dit le Seigneur à ſon oint : *Cyrus, de qui j'ai pris la main, pour proſterner les Nations devant ſa face, & pour faire que les Rois s'enfuïent devant lui.* Et plus bas : *C'eſt lui qui bâtira ma Ville, & qui délivrera mes captifs, non à prix fait, ni à force de préſens*, dit le Seigneur des Armées:Et c'eſt ce qui fut executé encette année,que l'Ecriture appelle,*la premiere année du Regne deCyrus*,& lorſque les 70. ans prédits par le Prophete Jeremie,pour la durée de la ſervitude des Juifs furent expirez.Ce ſont les propres termes d'Eſdras:*l'année premiere du Cyrus, pour accomplir la parole du Seigneur*, qui étoit ſortie par la bouche du Prophete Jeremie, *le Seigneur ſuſcita l'eſprit de*

Cyrus, Roi des Perses, & le reste.

Il y a des choses ridicules à force d'être vraïes. Comme la réponse qu'Ausone fait faire à Jupiter Ammon dans une de ses Epigrammes. Ce Dieu étant interrogé par un Coureur, un Athlete & un Luteur, s'ils remporteroient le prix aux Jeux Olimpyques ; il répondit gravement, & sans obscurité, contre la coûtume des Oracles ; *qu'infailliblement le Coureur remporteroit la victoire, si personne ne le devançoit à la course ; l'Athlete, si personne ne combattoit mieux que lui ; & le Luteur, si personne ne le mettoit par terre.*

Monsieur Bouillaud, Mathe-

maticien, Aſtronome, Grand Chronologiſte, & ſçavant dans la Philoſophie de Platon, eſt de Loudun; il a été à M. le Préſident de Thou; il eſt preſentement auprès de M. Dupuy, Sieur de S. Sauveur, depuis la mort de M. Dupuy ſon Frere; il a écrit divers Traitez, & une Lettre *de Eccleſiis Luſitanicis*, pour montrer que le Roi de Portugal peut & doit élire des Evêques.

Je ne ſouhaite pas, comme Horace, que la Nature m'eût fait naître au ſiecle des Heros; car il n'y a rien de ſi ridicule, & de ſi mal entendu, que de ſouhaiter d'avoir été, & de n'être plus. Outre cela, comme il y avoit des

ſots en ce tems-là, auſſi-bien qu'en celui-ci ; & que l'étoile ſous laquelle je ſuis né, étoit au Ciel, & verſoit les mêmes influences, il n'eſt pas fort ſûr que ma naiſſance eût été plus heureuſe. J'aurois bien pû être auſſi ſot avec un nom grec & une longue robe, que je le ſuis à preſent en juſte-au-corps. Il me ſemble qu'il ſeroit plus raiſonnable de ſouhaiter, que les anciens Heros fuſſent de notre tems, & que la Nature eut retardé d'une vingtaine de ſiecles la production de ces belles ames, dont elle a orné la jeuneſſe du monde : mais il faudroit auſſi que les mœurs anciennes euſſent paſſé juſques à nous : car je craindrois fort pour la vertu d'un

Heros, dans la corruption où nous sommes. J'aurois peur que Socrate, Epaminondas & Caton, ne fussent pas si gens de bien à Paris, à Londres ou à Amsterdam, qu'ils ont été à Athenes, à Thebes & à Rome. Lorsque l'air n'est que legerement infecté, il n'y a que les foibles qui y succombent; mais si la contagion devient générale & extrême, elle emporte les plus robustes; & il n'y a point de force de temperamment qui lui résiste. Elevez dans le goût de l'injustice& de l'intérêt, prévenus dès le berceau pour le luxe&pour la volupté; que pourroit-on esperer de la beauté de leur naturel, sinon qu'ils n'eussent été que mediocrement injustes, voluptueux&intéressez. Ils eussent

euſſent été gens de bien à notre maniere, & très-differens de ce qu'ils ont été; de même que les arbres qui ſont tranſplantez dans un mauvais terroir, ne portent plus de fruits de la même bonté, ni avec la même abondance. Notre vertu eſt bien differente de celle des anciens; épuiſée à combattre les préjugez, la coûtume, & le mauvais exemple; il ſemble qu'elle ne trouve plus de force, pour s'élever aux grandes actions: la leur au contraire, libre dès ſa naiſſance, ne faiſoit des efforts, que pour s'agrandir, & pour ſe ſurpaſſer elle-même: ſemblables à ces convaleſcens, qui véritablement ne ſont plus malades, mais qui n'ont encore ni force, ni couleur,

ni embonpoint. C'eſt bien aſſez pour nous, de demeurer dans une innocence impuiſſante ; & on ne doit pas nous demander les effets d'une vertu ferme & vigoureuſe. Il le faut avoüer ; il y a des tems favorables à la vertu , & d'autres qui lui ſont funeſtes. Il n'étoit pas étonnant de trouver un bon Capitaine au ſiecle des Fabrices, & des Scipions, parce qu'alors, dit un excellent Orateur, on étoit animé par l'exemple, & un brave homme en trouvoit toûjours un plus brave qui le piquoit d'émulation. De même , je crois qu'il n'étoit pas fort difficile d'être vertueux à Sparte, ou à Rome, pendant les premiers âges de la Republique. On naiſſoit dans l'engage-

ment d'être homme de bien; les vertus étoient vulgaires & domestiques; qui n'étoit pas intrepide, patient, ou magnanime, ne se consoloit pas comme nous, de se voir inférieur aux grands hommes d'un autre siecle; il avoit la honte de ne pas ressembler à son Compatriote, à son Pere, à son Frere, quelquefois même à son Esclave. Que ne devoit-on pas attendre alors d'une belle ame, qui s'efforçoit de se distinguer parmi un Peuple vertueux? A quel point ne faut-il pas qu'elle pousse la générosité, pour se faire remarquer dans une Ville, où le mépris de la mort & de la douleur, étoit la vertu des femmes & des enfans? On le peut dire avec verité, cette

haute meſure du courage vulgaire, a été la cauſe des grands efforts du courage heroïque, & il a falu qu'il ait entrepris de ſe ſurpaſſer, pour executer des choſes ſi ſurprenantes. Il n'eſt pas extraordinaire que l'on trouvât à Rome tant de gens qui mépriſaſſent les richeſſes, lorſque l'on voïoit les premiers Magiſtrats ſe charger du poids des affaires, non pas dans la vûë d'amaſſer de grands biens, de bâtir des Palais magnifiques, ni de paroître en public ſuperbement vêtus, & environnez d'une foule d'eſclaves, mais par le ſeul deſir de poſſeder une Statuë dans la place publique, ou de recevoir l'honneur d'un Triomphe. Il n'étoit pas honteux alors d'être

pauvre avec les Triomphateurs & les Conquerans ; & perſonne ne ſongeoit à une opulence, qui ne donnoit nulle diſtinction, & qui n'attiroit aucune eſtime. Ce n'étoit pas le plus ou le moins de pieces d'or, qui faiſoient remarquer un Conſul ; c'étoit le plus ou le moins de belles actions. On comptoit les vertus, de même que l'on compte à preſent les revenus. Les Grands Hommes ne ſe paroient point du nom de leurs Terres ; elles n'étoient pas aſſez conſidérables : mais ils portoient le nom des Roïaumes qu'ils avoient conquis. Un morceau de pierre, ou une branche d'arbre, étoient tous les tréſors de ces gens-là : quatre ſyllabes ajoûtées à leur nom, étoit

le premier heritage de toute une Famille. Telles étoient les richesſes de ces hommes magnanimes; richeſſes que le vertueux pouvoit poſſeder en toute ſureté, & qui pour ne ſe pouvoir communiquer, n'attiroient point le flateur, ni le pernicieux miniſtre des voluptez. L'homme veut être eſtimé; il aime la gloire, & court naturellement où il la voit attachée. Il n'y a pas de doute que ce Laurier que recevoit le Triomphateur au Capitole, ne fit ſoupirer tous les Romains pour la vertu, de même que le reſpect que s'attirent aujourd'hui les riches habits, & les pompeux équipages, tourne tous nos deſirs vers les richeſſes : il n'y avoit alors qu'un

chemin pour ſe faire eſtimer ; c'étoit d'avoir de la vertu : à preſent, on en a trouvé un plus court & plus facile, c'eſt de devenir riche ; & il ne faut pas s'étonner, ſi on y court en foule. Il en eſt de la Vertu comme des Arts ; c'eſt l'honneur qui l'entretient. L'on peut dire qu'elle eſt de la nature de toutes les autres occupations des hommes, qui ne nous attirent que par l'eſperance de la gloire, & qui demeurent negligées, ſi-tôt qu'elles manquent d'approbateurs. Que l'on rende à la vertu l'honneur qu'elle recevoit autrefois, nous ne manquerons pas de vertueux; mais tandis qu'elle ſera mépriſée, qu'elle demeurera rampante ſur la terre ;

il ne faut pas prétendre que personne la recherche. Si l'estime que les Grecs ont fait de la Peinture, a produit de si grands Peintres ; & si le mépris au contraire que les Romains ont fait de cet Art, est au sentiment de Ciceron, l'unique cause pour laquelle ils n'ont point eu de Polygnotos, ni de Parrhasius, on peut dire, que l'honneur que l'on portoit autrefois à la vertu, a donné tant de grands Hommes à l'Antiquité ; & que le mépris où elle est tombée dans notre siecle, est cause que nous en manquons. Car enfin, il ne faut point accuser la Nature, de ce qu'on ne doit attribuer qu'au malheur du tems ;

il feroit ridicule de croire, qu'elle ſe fût épuiſée par les liberalitez qu'elle a faites à ſes premiers Enfans; ou qu'elle nous aimât moins, pour être venus plus tard. Non, ſans doute, la Nature n'eſt pas capable de prendre du dégoût pour ſon Ouvrage, ni de dégénerer dans ſes productions. Il naît encore tous les jours de belles ames, & de la même force que celle des Héros; mais, comme j'ai déja dit, le malheur de l'éducation, la corruption de nos mœurs les offuſquent, & les empêchent de paroître avec tout l'éclat qui leur eſt naturel.

En 1673. Madame Colbert

m'engagea d'aller à ſa belle Maiſon de Sceaux avec elle, & pluſieurs autres perſonnes de diſtinction. Cette Partie produiſit la petite nouvelle hiſtorique que j'aï faite, intitulée, *le voïage du Valon tranquille.* J'y ai fait le portrait de pluſieurs perſonnes, ſous des noms empruntez, même juſques au mien, que j'ai donné ſous le nom d'Amaxite. Il y a dans ce petit Ouvrage, des Vers dont j'ai imité la penſée d'une Epigramme de l'Anthologie. C'eſt une Femme dont le Mary eſt mort, & avec lequel elle avoit aſſez mal vêcu, qui adreſſe ces vers au défunt.

Reçoi de moi, chere moitié,
Pour gage de mon amitié,

Ce Tombeau qu'aucun ne t'envie.
Je dois bien justement te rendre cet honneur :
Car le dernier jour de ta vie,
Fut le premier de mon bonheur.

Martial, Epig. 54. l. 12. dit: *Vous êtes Rousseau, mon pauvre Zoile, vous êtes Bigle, vous avez les lévres noires, & le pied petit : c'est un grand miracle, si vous valez quelque chose.* Cette Epigramme nous fait voir le goût des Anciens touchant la personne ; celui de notre siecle est le même, à la reserve d'avoir le pied-petit, qui n'est point regardé chez nous, comme un mauvais signe ; à moins que *Brevis pede*, pied court, ne voulut dire un Boiteux. C'est une Obser-

vation à quoi les Interpretes n'ont pas pris garde ; & en ce cas, cela reviendroit à notre Proverbe ; que ceux qui ſont marquez au *B*, ne valent pas grande choſe, comme *Bigle*, *Boiteux*, &c. Girac cite cette Epigramme, en reprenant Voiture, d'avoir loüé M. de Schomberg d'avoir le pied petit.

Le Roi immédiatement après la priſe de Philiſbourg, du mois d'Octobre dernier, aïant découvert le Traité du Prince d'Orange avec les Anglois, qui avoit été ſigné dès le deux Août précédent, fit offrir à l'Empereur, de lui rendre Philiſbourg & Fribourg raſez, de ſe rapporter des Droits de Madame, ſur le Palatinat, à des Arbitres, & de ſe contenter de

l'estimation des choses, fonds ou meubles en deniers ; apparemment pour traverser plus surement les desseins du Prince d'Orange. Les droits de Madame, Femme de M. d'Orleans, Frere unique du Roi, sur le Palatinat, sont considérables. Ils consistent non-seulement en meubles & pierreries, dont Monsieur avoit reçû partie du Prince Electeur de Neubourg, & dont il avoit donné quittance; mais encore en tous les fonds & biens allodiaux, d'acquêts & conquêts de tous les précédens Electeurs Palatins, depuis sept ou huit cens ans, & des Princes Palatins de la même Famille, du dernier desquels elle étoit unique heritiere, sans toucher au patrimoine

affecté à l'Electorat. C'a été cet Electeur Palatin, de la Maiſon de Neubourg, Beau-pere de l'Empereur, du Roi de Portugal, & bien-tôt du Roi d'Eſpagne, qui avoit lié toutes les Intrigues & les Ligues des Princes d'Allemagne, contre le Roi de France; juſte ſujet du reſſentiment du Roi, & du traittement qu'il lui a fait, de brûler ſon Païs.

Je me ſuis entretenu avec le Miniſtre Claude, ſans le connoître, dans le Jardin du Luxembourg; il m'a paru fort ſage, ſçavant & ſincere, avoüant bonnement les endroits foibles de chacune des Religions, la Catholique & la Calviniſte, & ſur tous

les points que nous agitâmes de tres-bonne foi. Il m'a confessé ingenuement, que la plus belle chose qu'il eut jamais lûë, étoit le Canon de notre Messe. Il est mort en Hollande, âgé de 68. ans. Il n'étoit pas des meilleurs Prédicateurs, mais il écrivoit bien. Son fils étoit Ministre de la Chapelle du Prince d'Orange à la Haye.

Les Atheniens étoient les Peuples les plus spirituels de la Grece; & Paterculus dit fort bien; *Qu'il sembloit que l'esprit des Grecs fut renfermé dans les confins de l'Attique, de même que les corps étoient répandus dans toutes les autres contrées.* C'étoit-là, pour ainsi dire, le ter-

roir des Philoſophes, des Orateurs, des Poëtes, des Peintres, des Muſiciens, des Sculpteurs, & des Comediens; mais c'étoit-là auſſi, où ſe trouvoient les fourbes, les menteurs, les médiſans, les envieux, les faineans, & les chicaneurs; parceque ces mauvaiſes qualitez ſont ordinaires aux gens d'eſprit.

Quelque titre que donne M. de Scudery, à la conquête d'Alaric, c'eſt une uſurpation épouvantable; & la priſe de Rome eſt accompagnée de barbaries & d'inhumanitez, qui ne ſont point le ſujet d'un Poëme épique, dont la fin doit être juſte, agréable, & vertueuſe: ainſi, quoique M. de Scudery diſe d'abord que Dieu

vouloit punir les Romains, & se servir d'Alaric pour ce sujet ; il ne s'ensuit point que cette victoire puisse être loüée & estimée vertueuse ; puisqu'après tout, Alaric n'est que le bourreau & l'executeur de la Justice divine : ainsi son action n'est point une action héroïque, ni le sujet proportionné d'un Poëme de cette nature. Un bourreau qui tuë le plus grand criminel de la terre, ne merite point de loüanges d'une action, qui seroit loüable dans un autre, qui en auroit défait le monde par une autre voïe. Le meurtre de Periphétés & de Sinnis, ont rendu Thesée fameux, qui avoit puni ces infâmes voleurs ; mais cette punition n'eût point été glorieuse

au Bourreau d'Athenes. Ainſi donc, ſi on conſidere Alaric, comme l'inſtrument de la vengeance de Dieu, ſon action n'eſt point héroïque, ni propre au Poëme épique. Si on le conſidere autrement, c'eſt une injuſtice criante. En effet, pour me ſervir d'un exemple tout pareil; quoique Nabuchodonoſor ait auſſi été le fleau, dont Dieu ſe ſervit autrefois, pour punir Jeruſalem de ſes idolâtries, penſe-t'on qu'il fût beau de chanter la victoire de ce Roi; quoique Dieu diſe en termes formels, *qu'il le menera contre Jeruſalem?* Seroit-il ſéant de regarder ce Prince comme un Héros, & de décrire avec éloge, comme il pilla le Temple, comme il fit

violer les femmes & les filles, & comment il emmena les Levites & le Peuple en Captivité? Les Prophetes, qui ſçavoient bien ce ſecret de la Providence divine, ne promettoient-ils pas au Peuple, pour le conſoler de ſes miſeres, que Babylone periroit un jour? Ne le ſouhaitoient-ils pas même? Ce qui montre bien, que quoi qu'ils reçûſſent avec ſoûmiſſion cette punition de la main de Dieu; néanmoins ils ſouhaitoient que celui qui leur cauſoit ces maux, fût puni en ſa perſonne. Ainſi, ſi l'on trouve Alaric propre pour un ſujet de Poëme héroïque; la priſe de Jeruſalem en feroit pareillement un beau ſujet, tout de même que la priſe de Conſtantinople.

Nous ne pouvons encore à préſent entendre qu'avec horreur, que des Goths, dont le nom ſeul eſt odieux à un Peuple poli, aïent ruiné les plus belles Villes du monde, & aïent démoli tant de beaux Temples, & tant de ſuperbes Maiſons. Comment voudroit-on donc que le Lecteur s'intéreſſât dans le ſuccès du Héros de M. de Scudery ? Tout au contraire, on ne le voit triompher qu'avec douleur ; on eſt fâché de ſa proſperité, & l'on voudroit qu'elle ne lui fût jamais arrivée. Mais ſi le ſujet ne vaut rien en gros, il n'eſt pas mieux executé en détail : ce ne ſont qu'enchantemens contre le precepte d'Horace.

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus.

Outre cela, tous les personnages de ce Poëme, qui sont de Nations différentes, s'entendent les uns les autres, sans qu'on sache par quel moïen cela arrive. Cela pourroit peut-être passer, si le Poëte n'en disoit rien; mais il semble qu'il veüille qu'on lui fasse cette objection, puisque quand son Hermite parle à Alaric, il remarque qu'il lui parle en langue Gothique: pourquoi en cet endroit faire cette réflexion, s'il ne la fait nulle part ailleurs?

Il arrive souvent que c'est plûtôt par amour propre, que faute de connoissance, que nous laissons tant de défauts dans nos Ouvrages. Les Poëtes sur-tout, & les

Peintres, ſont ſujets à avoir beaucoup de tendreſſe pour toutes leurs productions; & c'eſt pour eux une operation bien douloureuſe, que d'en retrancher quelque choſe. Un Poëte reconnoîtra bien, qu'une penſée qui lui ſera venuë dans la chaleur de l'anthouſiaſme n'eſt pas juſte, ou qu'elle ne convient pas à ſon ſujet : mais elle aura quelques brillans qui lui plaiſent, & qui lui feront deſirer de la conſerver. Il balance, la raiſon lui met la plume à la main pour la ſupprimer; mais il s'attendrit auſſitôt ; & l'amour propre obtient facilement grace pour elle. Seneque nous a conſervé un exemple de cette tendreſſe d'Auteur en la perſonne d'Ovide. Quelques-uns

de ſes amis lui aïant conſeillé de ſupprimer dans ſes ouvrages trois ou quatre vers, qui ne lui faiſoient pas honneur, il y conſentit, à condition qu'ils ne trouveroient rien à reprendre, à trois autres vers qu'il alloit écrire à part, les priant d'écrire auſſi de leur côté ceux qu'ils vouloient retrancher. Etant convenus de cette condition, il ſe trouva que les trois vers que ſes amis avoient condamnez, étoient les mêmes que ceux pour qui il avoit demandé grace, & il leur fit voir par-là, dit Seneque, qu'il n'ignoroit pas ſes défauts, mais qu'il ne pouvoit les haïr. Je m'étonne qu'un homme qui avoit brûlé les quinze livres des Métamorphoſes, dans le deſſein de

les ſupprimer, fût ſi difficile pour trois vers.

La Chronique d'Euſebe, traduite & augmentée par ſaint Jerôme, marque la naiſſance de Catulle, l'an deux de la cent ſoixante-treiziéme Olympiade, & ſa mort l'an quatre de la cent quatre-vingtiéme Olypiade; ce qui enferme trente années de vie. *Catullus*, dit-il, *trigeſimo ætatis ſuæ anno moritur*; & c'eſt ſur cette autorité, que Crinitus l'a écrit de la ſorte dans la vie de Catulle, qu'il nous a donnée parmi celle des autres Poëtes latins. Cependant comme l'an deux de la cent ſoixante-treiziéme Olympiade, répond à l'an ſix cent ſoixante-

ſix

ſix de la fondation de Rome ; il s'enſuit de-là, que Catulle eſt mort l'an ſix cent quatre-vingt-ſeize de la Ville de Rome ; auquel tems Ceſar ne faiſoit que commencer les Conquêtes des Gaules ; car ſon premier Conſulat, pendant lequel il obtint le Gouvernement des Gaules, tombe en l'année ſix cent quatre-vingt-quatorze de Rome ; & ce fut en ce tems-là, que ſe firent les Mariages ſi pernicieux à la Republique ; je veux dire, celui de Julie, fille de Ceſar avec Pompée, & celui de Ceſar avec Calpurnie, fille de Piſon ; cependant il n'eſt pas poſſible que Catulle ſoit mort la deuxiéme année du Gouvernement de Ceſar dans les Gaules, puiſqu'il nous

apprend lui-même, qu'il avoit vû l'expedition de Cesar en Angleterre, qui ne se fit qu'en la quatriéme année de son Gouvernement des Gaules, & 698. de Rome; ce qui se prouve par ces vers:

Sive trans altas gradietur Alpes,
Cæsaris visens monumenta magni,
Gallicum, Rhenum, horribiles, &
ultimosque Britannos.

De plus il paroît par cet autre vers de l'Epigramme contre Cesar:

Socer generque perdidistis omnia.

que notre Poëte a vû les guerres civiles, & les révolutions que ces guerres ont causées. Or ces guerres ne commencerent qu'en l'année 704. de Rome, & la bataille de Pharsale se donna l'an 705. Enfin il paroît encore par ces

vers de la même Epigramme:

Paterna primùm lancinata sunt bona.
Secunda præda Pontica; inde tertia Ibera.

que Catulle a survêcu à la victoire que Cesar remporta sur Pharnace Roi de Pont, qui fut si prompte, que lui-même s'étonnant de son bonheur, écrivit à Rome ces trois mots si fameux, *veni, vidi, vici.* Or cette guerre est marquée l'an de Rome 706. & qu'il avoit vû encore la guerre d'Espagne, qui n'arriva qu'environ l'an 708. de Rome: car on peut dire qu'en cette Epigramme, les guerres de Cesar sont rapportées de suite: *Rectus est ordo omnium bellorum quæcunque profligavit Cæsar, primùm*

Gallici, deindè Britannici, tertiò Pontici, quartò Hispanici, quæ omnia gradatim recenset, prout tempore gesta sunt: comme dit Scaliger sur ces vers, sans qu'il nous avertisse néanmoins, combien cela est contraire à ce que dit S. Jerôme, touchant la naissance & la mort de Catulle. De tout cela il s'ensuit, que ce Poëte a vêcu douze ans après l'année où l'on a marqué sa mort ; & ainsi, ou qu'il a vêcu plus de trente ans, ou qu'il est né plus tard que nous ne l'apprenons de cette celebre Chronique.

J'aimois véritablement M. de Pinchesne, & je le voïois comme un bon ami, sa qualité d'Auteur

à part ; car j'étois très-patient admirateur de ses Ouvrages. Santeüil le trouva un jour chez moi, qui me faisoit la lecture du Privilege qu'il avoit obtenu pour certain Recüeil de Poësies qu'il vouloit donner à Cramoisy. Santeüil écouta assez tranquillement Pinchesne ; mais lorsqu'il prononça ces mots du Privilege : *Et faisons très-expresses défenses à tous Imprimeurs, &c.* Santeüil l'interrompit brusquement, en lui disant, *que cette clause étoit inutile. Point tant que vous le croïez*, lui répondit froidement Pinchesne ; *je fais les frais de l'édition. Bon pour cela*, repliqua Santeüil, *mais il faut aussi faire afficher, que vous donnerez de l'argent à ceux qui vou-*

dront lire votre Livre. Je vis l'heure que les deux Poëtes alloient se parler un peu plus rudement, lorsque l'on servit le dîné, dont je les avois prié tous deux. Pendant le repas, Pinchesne eut la rage de reciter des vers qui faisoient partie du Recüeil dont je viens de parler ; je me souviens des deux suivans, qui m'ont bienfait rire.

L'être humain imparfait, que la nature donne,
Qui rampe, seche, tombe, & qui n'est rien sans Dieu.

Je dis en moi-même, il l'en faut croire à son serment, car il en jure, le bon-homme. Santeüil ne prêta aucune attention à ces vers ; je me contentai d'en rire sous cappe: cependant au sortir du dîné, je

voulus faire accroire à Santeüil, après que Pinchesne nous eut quitté, qu'il avoit applaudi à ces vers, parce que je lui avois entendu dire plusieurs fois, *cela est bon. Morbleu*, me dit Santeüil, tout en colere, *j'en serois bien fâché : ce n'étoient pas ses vers que je trouvois bons, c'étoit ce que je mangeois.*

M. de la Feüillade, M. de Noailles, M. de Boisfranc, qui est Intendant de M. le Duc d'Orleans, & M. de Varillas, quatre Compatriotes du Païs de la Marche en Limosin, étoient quatre sortes de genies tous opposez les uns aux autres. M. de Varillas a été Précepteur du fils de M. le Marquis de

Carman. Il avoit une rougeur d'yeux, qui lui étoit venuë à l'âge de deux ans & demi, par une petite verole. Il m'a avoüé qu'il n'avoit jamais été propre à autre chose qu'à l'étude, où il s'étoit appliqué à cause de cette incommodité : il m'a assuré quelque chose de plus surprenant ; c'est qu'âgé de soixante-dix ans, il étoit encore tel qu'il étoit sorti du ventre de sa mere, pour la pureté. Il avoit six couvertures la nuit, pendant l'Eté, & il en ajoûtoit deux en Hyver. M. Menage & M. Arnauld en avoient aussi huit, non seulement chaudes, mais pesantes. M. Arnauld & M. de Varillas étoient d'une complexion fort délicate. Ce dernier étoit obligé

d'attendre quatre heures après ſon ſouper à ſe coucher, faute de quoi il ne digeroit pas, & le lendemain il avoit immanquablement le dévoyement. M. de Varillas ne pouvoit travailler plus de deux heures de ſuite à ſa compoſition, parce qu'il le faiſoit d'une extrême application, & que cette attention épuiſe beaucoup. Au bout de deux heures, il en mettoit deux à ſe repoſer, & retravailloit enſuite deux autres heures; ce qui faiſoit ſa traite ſerieuſe du jour, qu'il commençoit depuis cinq heures du matin juſqu'à ſept, & depuis neuf juſqu'à onze. L'après midi, il ſe promenoit juſqu'à cinq heures, & ne faiſoit gueres d'ouvrages ſerieux aux autres heures du jour.

Le fameux M. Arnauld étoit de même que lui ; il ne pouvoit composer plus de quatre heures le jour.

On a beau faire de fortes résolutions contre le sexe, on a beau en connoître les défauts, il n'est pas en notre pouvoir de le haïr parfaitement : Nous avons dans le cœur un certain amour naturel pour les femmes, qui détruit tôt ou tard la haine que nous aurions résoluë contre-elles. Pygmalion qui avoit pris une si forte aversion pour le sexe, qu'il avoit résolu de passer sa vie dans le célibat, ne laissoit pas de s'amuser à faire d'excellentes statuës de femmes ; de se plaire à representer les agré-

mens dont la nature les a pourvûës. Son cœur parloit dans ſes ouvrages, ſans qu'il s'en apperçût, & il ſemble que la nature ſe plaiſoit à le confondre, en le contraignant de chercher dans ſon art, un contentement dont il avoit réſolu vainement de ſe priver.

Il eſt de l'uſage en Angleterre & en Ecoſſe, que quand un homme épouſe une heritiere de plus grande qualité que lui, il quitte ſon nom & ſes armes, pour prendre le nom & les armes de ſa femme: témoin le Duc d'Hamilton, aujourd'hui Préſident de la Convention d'Ecoſſe, qui eſt de la Maiſon de Douglas, dont il a quitté le nom & les armes, pour

prendre le nom & les armes de la Maiſon d'Hamilton, en épouſant l'heritiere : de même que le défunt Comte de Montmouth, qui s'appelloit Scot, nom d'une ancienne Famille d'Ecoſſe, & qu'il a quitté, en épouſant l'heritiere de Montmouth. Le Prince d'Orange proclamé Roi d'Ecoſſe par la Convention, a donné au Duc d'Hamilton, dont je viens de parler, la Vice-Royauté d'Ecoſſe, héréditaire à ſa Famille; ce qu'il a prétendu avoir droit de faire, ſauf à le faire confirmer par le Parlement dans la ſuite, s'il en eſt beſoin.

Le Cardinal de Richelieu a fait faire deux différentes enquê-

tes, pour découvrir ſi quelqu'un pourroit lui donner des nouvelles de Calvin. Un Chanoine extrémement vieux, interpellé en l'une de ces Enquêtes, de dire la verité ſur les ſaints Evangiles, ſur leſquels il jura, déclara qu'il l'avoit connu étant à Paris, & qu'un jour il le rencontra dans le Faux-bourg S. Victor, déguiſé en habit de Vigneron, aïant une hoüe à la main: le Chanoine ne laiſſa pas de le reconnoître en cet état; il l'arrêta, & lui demanda où il alloit en cet équipage. Calvin lui dit qu'il venoit de s'évader du College du Cardinal-le-Moine, qu'il avoit changé ſon habit contre celui d'un Païſan, à qui il avoit donné de l'argent de retour;

qu'il ſe déguiſoit ainſi, pour fuïr les pourſuites du Lieutenant Criminel Morin, qui le faiſoit chercher pour ſa Doctrine, & qu'il alloit s'enfuïr dans les Païs Etrangers. Le Chanoine, lui dit, pourquoi auſſi vous amuſez-vous à donner dans les opinions nouvelles, que ne les laiſſez-vous-là? A quoi Calvin répondit, qu'il étoit vrai qu'il avoit tort, de s'y être arrêté; mais que comme il s'étoit engagé trop avant dans le Parti, & qu'il y avoit acquis de la réputation, il falloit continuer d'y vivre, ou mourir à la peine.

L'Irlandois eſt plus different de l'Anglois, que le François ne l'eſt de l'Hebreu; l'Anglois & l'E-

cossois approchent fort, & ne different qu'en dialectes : l'Anglois est dérivé de l'Alleman Saxon, par rapport à l'origine de la Nation.

Ligniere avoit une grande vivacité, tant dans ses reparties, que dans ses vers, qu'il composoit avec une grande facilité ; il étoit assez bien venu auprès des Dames, desquelles il a dit à ce sujet.

Mes Vers m'ont servi près des belles,
Les plus fieres, les plus cruelles,
Ont eu pitié de mon tourment :
J'en ai des preuves assez amples,
Et j'en citerois des exemples,
Si je n'étois discret Amant.

Ligniere ſe loüoit aſſez ſouvent lui-même ; ce que l'on peut voir par ces vers, qu'il addreſſe à M. de Benſerade, & qu'il me recitoit dernierement.

...Je me ſuis acquis quelque eſtime,
En de certains Recüeils de rime,
Où nous voïons ſouvent Montreüil,
Vous y paſſez pour un Oracle,
Vous êtes deſſus le Pinacle,
Et l'honneur de chaque Recüeil.

Je pourrois bien encore dire,
Que j'ai paru dans la Satyre,
Et que la mienne pique fort:
D'aucuns en ont eu l'ame atteinte;
Je n'en veux plus parler, de crainte
De réveiller le chat qui dort.

J'avois preſque pour ennemie

Toute la docte Academie,
Et bien loin de m'avoir détruit,
Mes Stances & mes Epigrammes,
Ont contenté d'illuſtres Dames,
Et mes Portraits ont fait du bruit.

Il eſt dangereux de ſe roidir contre la coûtume, & ceux qui l'ont fait, y ont très-rarement réüſſi. Que manquoit-il à la cauſe de Socrate, & à celle de P. Rutilius Rufus, qui le voulut imiter; ſinon quelques formalitez reçûës en ce tems-là, un tour d'éloquence, quelques prieres, quelques larmes feintes, qui ſeules pouvoient déterminer les Juges à leur être favorables. Quelle folie de préférer la mort & l'exil à un peu de complaiſance; c'eſt acheter

bien cher le plaiſir de voir les autres avoir tort ; & à conſiderer la choſe avec attention, qui eſt le plus condamnable, ou d'un Peuple ignorant & prévenu, qui ſuit aveuglément la coûtume, ou d'un homme éclairé, qui s'opiniâtre à n'y point déférer, qui veut que les autres faſſent de bonnes actions à ſa maniere, & qui leur ôte les moïens d'en faire de la ſeule maniere dont ils ſont capables ? Il faut agir avec les Philoſophes comme avec des Philoſophes ; avec le Peuple comme avec le Peuple ; avec des hommes prévenus, comme avec des hommes prévenus : qui ne le fait pas, tombe dans le même ridicule, que celui qui ſe ſerviroit d'une Langue inconnuë,

à celui à qui il parle, ſous prétexte qu'elle exprimeroit ſes penſées d'une maniere plus heureuſe, plus noble, & plus énergique. Il y a même de l'injuſtice à vouloir, que le Peuple ſe défaſſe tout d'un coup des préjugez, dont on ne ſe défait que peu à peu, & avec beaucoup de peine; & qu'il ſe trouve tranſporté en un inſtant au même point de vûë, où vous n'êtes parvenu, que par une longue méditation. Un des principaux fruits de la ſageſſe, c'eſt à mon avis, de connoître que tout le monde ne peut pas être ſage. Que la connoiſſance de la verité ſerve à rectifier notre jugement, & nous empêche d'être les dupes de la coûtume: que l'étude de la ſageſſe,

rompe tout commerce de notre ame avec l'ingratitude, l'injuſtice, l'intérêt & l'ambition ; mais qu'il ne nous empêche pas de vivre avec les ingrats, les injuſtes, les intéreſſez, & les ambitieux. La Nature les a joints avec nous du lien de la ſocieté, & ils nous ſont quelquefois très-néceſſaires. Soïons au-dedans comme on doit être au-dehors, comme il eſt néceſſaire que nous ſoïons. Purifions notre ame, avec toutes les *Expiations Philoſophiques* : Penſons comme Socrate & comme Seneque, mais ne croïons pas que ce ſoit nous ſoüiller, que de parler comme le vulgaire, & de ſuivre les uſages reçûs. La connoiſſance que le Philoſophe doit avoir des paſ-

ſions humaines, doit lui ſervir à ſi bien les ménager, qu'elles ne lui puiſſent nuire, bien loin de les aigrir, & de les animer contre lui-même. C'eſt prudence d'adoucir ceux qu'on ne peut deſarmer ; & il n'y a pas de plus grande impertinence, que de commettre ſa ſageſſe avec la folie du vulgaire. Un véritable Philoſophe ſuit la mode, non pas pour plaire à ſes yeux, mais pour ne pas choquer ceux des autres ; il ſuit tous les uſages établis, non pas qu'il croïe comme le peuple, qu'ils ſont fondez ſur la raiſon, mais parce qu'il ne veut pas ſoûlever contre lui l'eſprit de ceux avec leſquels il eſt obligé de vivre. Il reſerve ſa Philoſophie pour le

cabinet & la ſolitude, ſelon le conſeil de l'Orateur Romain; il ne deſcend pas ſur la Place, comme Citoïen de la Republique de Platon, il y vient comme François, & comme tel, il parle, il converſe, il plaide, il negocie. C'eſt être Philoſophe de la maniere la plus parfaite, que de connoître les occaſions où il ne le faut pas être.

L'avarice de M. Chapelain, & ſon Poëme de la Pucelle, ont ſervi de divertiſſement à tous les beaux eſprits; l'une a donné occaſion à pluſieurs bons mots; & l'autre à pluſieurs pieces en vers & en proſe, qui ſont fort plaiſantes, & que l'on lui envoïoit fort

ſouvent à lui-même. Je lui fis tenir un jour cette Epigramme, que je fis tranſcrire par une perſonne, dont l'écriture lui étoit inconnuë : quoique je le viſſe aſſez ſouvent, il ne m'en a jamais parlé.

Ille Tigellinus totâ notiſſimus Urbe,
Fraudibus inſignis verſibus atque malis ;
Frigidus Heroum Cantor, quem Regia torvo
Naſcentem adſpexit lumine Calliope :
Dona Ducum, & famam qui captans arte ſagaci,
Nomen & ingentes accumulavit opes :
Non potuit ſemper Nemeſim vitare potentem,

Ultoresque Deos sensit adesse sibi.
Nunc exors famæ, nunc pondus inutile terræ,
Ediscit sannas ludibriumque pati.
Et malè quæsito dum sordidus incubat auro,
Et numerat nummos, Pontice; vivit inops.
Causa malorum in promptu est, illaudabile Carmen,
Atque malo pejor Carmine avaritia.

Monsieur de Chanlay, ci-devant Maréchal Général des Logis, rappellé au Conseil depuis la mort de M. de Louvois, est le plus habile homme de France pour la Castrametation; c'est-à-dire, sçavoir camper une Armée. C'est M. de

de Turenne qui l'a produit. Il dit un jour, qu'il n'y avoit, pour ainsi dire, buisson, motte, ruisseau, ou mare dans le Roïaume, ou aux environs même de l'Europe, dont M. de Chanlay n'eut connoissance. M. de Turenne ajoûta quelque chose de plus fort que cela : *C'est qu'il ne pouvoit camper sans M. de Chanlay, mais que M. de Chanlay pouvoit camper sans lui.*

On a desiré que j'expliquasse mes pensées sur une question assez curieuse, qui fut proposée touchant la Peinture, en un lieu où j'étois. On avoit parlé des Tableaux qui se font pour les deux grands Appartemens du Roi, & de la Reine à Versailles, & qui

doivent repreſenter diverſes Hiſtoires, que l'on a choiſies, par rapport aux influences, & aux qualitez que les Mathematiciens attribuent aux ſept Planettes. La varieté de ces ſujets eſt grande; le choix en eſt très-ingenieux: mais comme la plûpart n'ont point encore été peints, quelques-uns de la Compagnie jugerent, que le pinceau ne pourroit jamais exprimer les choſes ſi parfaitement, qu'il fût facile au ſpectateur, de reconnoître quelle Hiſtoire ſeroit repreſentée en chaque Tableau, à moins que d'y mettre une inſcription. C'eſt ce qui donna matiere de former cette queſtion, & de demander, ſi dans les Tableaux qui ſe font pour repréſen-

ter des Hiſtoires, il ſeroit à propos de mettre des inſcriptions, pour en faire connoître le ſujet. Pluſieurs furent pour l'affirmative, & je me trouvai de ce nombre. D'autres étoient pour l'uſage ordinaire, qui ſe paſſe d'inſcriptions dans les Tableaux. Ainſi la conteſtation s'étant échauffée, on ſouhaita que je miſſe par écrit les raiſons qui pouvoient appuïer l'uſage des inſcriptions; & je m'y laiſſai engager inſenſiblement, tant par mon propre mouvement, que par les exhortations de quelques perſonnes de grand merite, qui s'étoient rencontrées d'un avis pareil au mien. C'eſt pourquoi je m'efforcerai de leur obéir, pourvû qu'il me fut per-

mis d'uſer de la liberté Philoſophique ; c'eſt-à-dire, de prendre la choſe d'un peu plus loin, pour établir un principe qui doit faire, à ce que je penſe, la déciſion de cette difficulté. Je diviſerai cet Ouvrage en quatre Chapitres, & je l'intitulerai, *Traité de la Peinture parlante.*

Jacques Carel de Sainte Garde, né à Roüen, compoſa ſon Poëme de Charles Martel, lorſqu'il étoit en Eſpagne, auprès de M. l'Archevêque d'Ambrun, pour lors notre Ambaſſadeur en ce Païs-là. M. de Sainte Garde m'écrivit une Lettre au ſujet de ſon Poëme, où il m'avoüoit que les Libraires craignoient ſi fort de l'expoſer en

vente, qu'il sembloit qu'on le leur eût défendu. Qu'en un mot cet Ouvrage étoit si bien enseveli, qu'on ne sçavoit pas à Paris qu'il y eût eu quelquefois des Sarrasins au monde. Voilà un aveu bien sincere de la part d'un Auteur, mais il ne me parle pas toûjours sur ce ton-là dans sa Lettre. *Si notre Langue*, continuë-t'il à dire, *devoit être aussi durable que la Grecque, où que la Latine, j'espererois le destin de Menandre. Vous sçavez qu'on ne reconnut qu'après sa mort ce que valoient ses Ouvrages.* Voici un retour de tendresse d'Auteur envers sa production. Je ne crois pas cependant que personne reconnoisse à present dans le Poëme de Childebrand, rien qui puisse faire

regretter ſon Auteur. J'ai vû de M. de Sainte-Garde une méchante Critique des Oeuvres de Deſpreaux, ſous le titre de *Défenſe des beaux Eſprits*, &c. Il a dédié cet Ouvrage à Meſſieurs de l'Academie Françoiſe ; il s'y déguiſe ſous le nom de *Lerac*, qui eſt l'Anagramme de *Carel*.

Comme la Fortune ſe joüe de toutes les choſes de ce monde ; *N'eſt-il pas étonnant*, s'écrie un des Grands Hommes de l'Antiquité, *qu'un Valet de Chambre, un Pedant, & un Beliſtre d'Egypte, peſent enſemble la deſtinée du Grand Pompée ; lui de qui tant de millions d'honnétes gens avoient dépendu, & qui avoit tenu ſi long-tems entre*

ſes mains, la deſtinée de preſque tout l'Univers.

Martial l. 9. Ep. 10. dit: *Vous vous plaignez que Fabius, à qui vous faiſiez tous les ans un preſent de ſix mille petits ſeſterces, ne vous a rien laiſſé par ſon Teſtament; vous n'y ſongez pas, il vous a fait un legs plus conſiderable qu'à aucun autre, puiſqu'il vous a donné ſix mille petits ſeſterces, millia ſena*, c'eſt-à-dire, *puiſqu'il vous épargne un préſent de ſix mille petits ſeſterces par an.* C'eſt-là le conte de la Maîtreſſe de l'Avare, qui prétendoit lui apporter douze mille francs par an, parce qu'elle ne les dépenſoit pas. Moliere auroit bien pu avoir pris cette penſée de cette Epigramme.

Il y a des beautez qui n'inſpirent point d'amour. Etre belle, & être touchante, n'eſt pas aſſurément la même choſe. Venus eſt la Déeſſe de la Beauté, mais Cupidon eſt le Dieu de l'Amour: ſans lui toute la beauté de ſa Mere demeureroit ſans pouvoir, auſſi l'appelle-t'elle ſes armes, ſes mains, & ſa puiſſance.

Arma, manuſque meæ, mea, Nate, potentia, dixit.

Il faut que l'Epithete ajoûte quelque choſe au nom qu'elle accompagne: ſans cela c'eſt multiplier inutilement tous les mots d'un diſcours. Il faut prendre garde à ne les pas ſurcharger non plus: ce que Quintilien compare

à chaque Soldat, qui auroit ſon Goujat; ce qui augmenteroit le nombre de l'Armée, ſans en augmenter les forces.

Il eſt auſſi rare de trouver de grands genies, & des eſprits tout-à-fait ſtupides, par la même raiſon, qu'il eſt rare de trouver des géans & des nains; la Nature ſe tient ordinairement dans une certaine mediocrité, & rarement elle s'abbaiſſe, ou s'éleve.

Sur la queſtion, en cas que les Etats d'Angleterre, qui tiennent à preſent leur Aſſemblée à Londres, ſur le ſujet de l'évaſion du Roi, vinſſent à déclarer la Princeſſe d'Orange, fille aînée du Roi

d'Angleterre, & de ſon premier Mariage, pour Reine d'Angleterre, ſi le Gouvernement ſeroit adminiſtré en ſon nom, ou en celui du Prince d'Orange ſon Mari: Je répondis que ce ſeroit au nom de la Reine, le droit étant de ſon chef, & que pareille queſtion avoit été décidée en Eſpagne, entre Ferdinand Roi d'Arragon, & Iſabelle ſa femme, devenuë Reine de Caſtille. Le Roi voulant gouverner le Roïaume de Caſtille en ſon nom, il fut réſolu par les Etats, que ce ſeroit au nom de la Reine que le Gouvernement ſeroit adminiſtré: Mais après la queſtion jugée en faveur de la Reine, elle dit au Roi ſon Mari, qu'elle lui vouloit ceder

gracieusement les trois quarts de ce qu'il venoit de perdre ; c'est à dire du Gouvernement qui lui appartenoit à elle totalement, ce qu'elle fit ; & après sa mort, le Roi, du consentement des Etats, gouverna en son nom. Ce Gouvernement au nom du Roi, après la mort de sa femme Reine, pour ses enfans, ou pendant l'interregne, s'appelle en Angleterre, *la Courtoisie d'Angleterre*, que les Etats refuserent à Philippes II. Roi d'Espagne, après la mort de la Reine sa femme, Marie d'Angleterre, laquelle de son vivant gouverna ce Roïaume en son nom.

Croï, Ministre de Beziers, est sçavant dans les Langues ; il a

écrit contre les Notes du Nouveau Teſtament d'Henſius in 4°, & contre le Livre de M. de Balzac, ſur la Tragedie d'*Herodes Infanticidas*; il eſt preſentement Miniſtre à Genêve.

De même qu'une expreſſion baſſe eſt une tache dans un diſcours ſublime, une expreſſion ſublime eſt une diſſonance dans le diſcours familier, & paroît comme une butte au milieu d'un terrain uni. Emploïer les expreſſions ſublimes, & les grands mouvemens de l'Eloquence pour des bagatelles, c'eſt donner à un nain l'armure d'un géant, & comme dit Quintilien, *Vouloir faire joüer le rôle d'Hercule à un enfant*. Les

meilleures choſes du monde perdent toute leur beauté, lorſqu'elles ne ſont pas en leur place. Le Docteur de la Comedie n'eſt ridicule, que par le mauvais uſage qu'il fait des ſentences & des citations. Dans la *Comedie des Comedies*, qui eſt composée des phraſes de Balzac ; on rit de bon cœur, des mêmes choſes que l'on admire dans les Oeuvres de cet Orateur. Il en eſt de même de la *Parodie du Cid*, où ces beaux vers ſi héroïques dans la bouche de Rodrigue, & de Dom Diegue, deviennent burleſques dans celle de Chapelain & de la Serre. A propos de la Parodie du Cid, Ligniere a bien maltraité le bonhomme Chapelain ; il nous ap-

prend son origine par ces vers; la Serre parle à Chapelain.

... Je t'ai vû travailler & traduire sous moi,
Tu débutas d'abord par Guzman d'Alfarache;
Oeuvre dont aujourd'huy la memoire te fâche.
Tu n'étois pas alors un grand Clerc en latin,
Et tu ne l'entends guere encor quand il est fin.
Ton Guzman fut vendu vingt écus au Libraire,
Depuis tu te formas, & tu sçais la Grammaire.
Enfin pour épargner ces discours superflus,
D'Archer tu te rendis un Rimeur, & non plus.

CHAPELAIN.

Tout beau, j'étois Archer, la chose
n'est pas feinte,
Mais j'etois un Archer à la Casa-
que peinte;
Mon Juste-au-corps de pourpre, &
mon Bonnet fourré,
Sont encor les atours dont je me
suis paré.
Hocqueton, Diapré, de mon Maî-
tre la Trousse,
Je le suivois à pied quand il mar-
choit en housse, &c.

Ovide dit que Ceres envoïa chercher la faim dans la Scythie glaciale; il ne faudroit pas aujourd'hui aller si loin; on la trouveroit facilement chez M. Chape-

lain : *C'est-là qu'habite la pâleur, le tremblement, & la Déesse toûjours à jeun.*

.. Illic habitant pallorque, tremorque,
Et jejuna fames ...

Quand je vois un habile homme dire de bonnes choses à des stupides, qui ne sont pas capables de les goûter, il me semble voir Orphée joüer de la Lyre au milieu d'une troupe d'animaux.

Commelet, Astrologue, dont les Almanachs sont des plus justes, est mort à l'Hôtel-Dieu en 1652. pauvre & nécessiteux, comme finissent la plûpart des gens de Lettres ; ce qui me fait souvenir

d'avoir vû autrefois dans la Bibliotheque du Roi, six tomes in-folio, *De infelicitate Litteratorum*, mais on en pourroit bien faire un cent. J'ai fait un Chapitre particulier, de l'infortune des gens de Lettres, dans mon Traité, *de l'excellence de la Langue Françoise*. M. Huet, ancien Evêque d'Avranches, m'a écrit que ce Chapitre l'avoit charmé, & l'avoit fait souvenir de ce mot de Petrône; *Nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas.*

Sed neque Deiphobum, nec Polydamata, nec ipsum
Hectora laudamus. Quis enim laudaverit hostem. Ovid. l. 13. Metam.

Nous ne loüons point Deiphobe, ni Polydamas, ni même le grand Hector ; car qui est celui qui loüe son ennemi. Ce sentiment-là n'est guere heroïque, ni guere digne du sage Nestor ; il faut loüer la vertu par-tout où elle se rencontre, & dans ses ennemis, de même que dans les autres. Il me sieroit bien, par exemple, de dire, que Furetiere n'avoit pas d'esprit, & cela, parce qu'il m'a outragé dans plusieurs endroits de ses Ecrits. Non, bien loin de vouloir donner une pareille idée de Furetiere, j'avoüerai toûjours qu'il est un des meilleurs Satiriques que nous aïons, & qu'il ne le cede en rien de ce côté-là à Despreaux. Il est vrai

auſſi, que l'un & l'autre auroient pu s'acquerir une juſte réputation, ſans faire des portraits auſſi outrez, que ceux que l'on voit dans leurs écrits. Furetiere en décrivant les mœurs de pluſieurs Academiciens, & Deſpreaux en attaquant Perrault d'une maniere tout-à-fait groſſiere. M. Bayle a trouvé les réflexions ſur Longin, ſi peu dignes d'être appellées une réponſe aux Paralelles de Perrault, qu'il ne daigne pas en faire mention dans ſon Dictionnaire Critique, & qu'il dit expreſſement, que ſelon toutes les apparences, le Livre de Perrault ſubſiſtera, ſans qu'il en ſoit fait une Critique ſolide; cela fait voir, qu'il ne faiſoit pas grand

cas de celle de Deſpreaux.

François I. diſoit de trois perſonnes de Robbe, que quand ils entroient dans ſa chambre, il ne ſçavoit s'il les devoit ſaluer le premier, ou attendre qu'ils l'euſſent ſalué, & qu'il mettoit la main à ſon bonnet auſſi-tôt qu'eux, tant il les reveroit. Le même François I. pour le refus que Mrs du Parlement avoient fait, de verifier un Edit; manda qu'on lui en envoïa une vingtaine, pour leur faire porter la hotte au Siege de Landrecy. J'ai vû ces deux particularitez dans des Regiſtres manuſcrits, qui contiennent ce qui eſt de plus remarquable dans ceux du Parle-

ment. Ils ſont dans la Bibliotheque de M. l'Abbé Bignon. Il n'y a point de Bibliotheque en France, après celle du Roi, où l'on trouve une plus grande quantité de Livres, & de mieux choiſis; & je ne doute point qu'elle ne ſoit un jour, une des plus nombreuſes de l'Europe.

Les morts ſont auſſi inſenſibles aux loüanges que nous leur donnons, que les pierres du Coliſée de Rome, ou ces belles Statuës antiques, dont les Connoiſſeurs font tous les jours l'éloge. La gloire vient trop tard, lorſqu'elle ne trouve plus que nos cendres à couronner. Eh! à quoi nous pourra ſervir ce qu'il faut voir, & ce

qu'il faut entendre, lorſque nous n'aurons plus d'yeux, ni d'oreilles. Nous nous mocquons de la coûtume de certains Peuples barbares, qui mettent dans le tombeau de leurs Morts, les armes qui leur ont ſervi pendant la vie, & nous approuvons ceux qui travaillent pour être admirez après leur mort; comme ſi les organes de notre corps, qui ſervent à nous tranſmettre les penſées des honêtes gens, n'étoient pas auſſi bien détruits que les autres, & qu'il fut moins néceſſaire d'être vivant pour entendre un panegyrique, que pour ſe ſervir d'une lance, ou d'un bouclier. Mais d'où peut venir ce deſir violent, de faire parler de ſoi après la mort. D'où

peut ſortir cette erreur, qui ſurprend les plus éclairez? Ne ſeroit-ce point, que nous ne réfléchiſſons pas aſſez ſur la nature de la mort; que nous ne concevons pas aſſez purement, ce que c'eſt, que de ceſſer de vivre? Les Morts ont encore, ſelon nous, leurs poſſeſſions & leurs droits en ce monde; ils ont leurs belles actions, leur réputation, & leur mémoire; nous les aimons, nous les haïſſons, nous leur rendons juſtice, ou leur faiſons tort. Ces manieres de parler ſi fréquentes, nous empêchent de concevoir bien nettement, la différence de leur état d'avec le nôtre; elles nous laiſſent toûjours dans l'eſprit quel-

ques traits de vie & de ſocieté: comme l'idée ſous laquelle nous avons conçû les morts pendant leur vie, ſubſiſte toûjours, quoiqu'ils ne ſoient plus, notre eſprit en demeure également frappé, ſans qu'il s'apperçoive que la liaiſon qu'il avoit avec eux, ſe trouve détruite; nous ſommes accoûtumez à regarder cette idée comme quelque choſe hors de nous; elle nous empêche de nous appercevoir, que la mémoire des Morts, n'eſt autre choſe, que nous-mêmes qui nous reſſouvenons; & que leurs vertus, & leurs grandes actions, ne ſont plus que nos penſées. Ce commerce, que nous croïons entretenir avec ceux qui ne ſont plus,

plus, nous inſpire naturellement le deſir, d'en établir un ſemblable avec la poſterité. Nous devenons les rivaux des Morts, par les loüanges que nous leur donnons, & nous ſouhaitons enfin pour nous, ce bonheur phantaſtique que nous leur avons fait. Le plaiſir de s'entendre loüer eſt ſi grand, & ſi j'oſe ainſi parler, ſi occupant, qu'il ne nous permet point de réflêchir ſur les conditions qui ſont neceſſaires pour le poſſeder; nous deſirons d'être loüez, c'eſt-là où ſe porte toute entiere l'attention de notre eſprit, & où elle ſe termine. Et en cela nous tombons dans la même erreur qu'un Amant, dont la Maîtreſſe en aimeroit éper-

duëment un autre qui ne la connoîtroit point. Cet Amant passionné ne peut s'imaginer que celui-ci ne soit heureux, quoiqu'il ne sente pas son bonheur; il souhaite ardemment d'être à sa place, sans s'appercevoir qu'il souhaite un bonheur imaginaire; parce que le desir d'être aimé de l'objet de son amour, l'occupe si universellement, qu'il ne lui laisse pas le tems de considerer, qu'il faut connoître sa felicité, pour être heureux. Il ne juge de l'autre, que par l'état où il se trouve, ou pour mieux dire, il ne juge que de lui-même, sous le nom d'un autre. Ainsi nous jugeons de nous, lorsque nous ne serons plus, par ce que nous

ſommes à preſent ; nous prêtons notre ſentiment à nos cendres, & faiſons paſſer nos affections dans le tombeau. Un homme qui ſonge à ce qu'on dira de lui après la mort, ſe rend preſent par l'imagination, à tous les entretiens de la poſterité. Il ſe trouve là enveloppé d'un nuage, comme Enée & Achate à l'Audience de Didon. Il entend ſes Panegyriſtes, on diſpute ſur ſon ſujet, on ſoûtient ſes intérêts avec chaleur, on ſe récrie ſur ſes Ouvrages, on éleve ſes vertus juſqu'au Ciel. Enfin toutes les images les plus flateuſes de la vanité, ſe preſentent à ſon eſprit, elles en retiennent toute l'attention, en rempliſſent toute

l'étenduë, & lui font conclure, que c'eſt un extrême bonheur, que d'être admiré de la poſterité. De quelle maniere ſe repreſente-t'il en ce tems la mort? à la verité il paſſe ſi legerement ſur cette penſée, qu'il n'a pas le tems d'enviſager toutes les conſequences qui en dépendent. L'idée de ſa gloire future, dont il eſt entierement occupé, établit dans ſon eſprit, ſans qu'il s'en apperçoive, la neceſſité d'être, dont elle eſt inſeparable; & celle de la mort ne la détruit point, parce qu'elle n'eſt pas ſon objet principal, & qu'elle n'eſt pas conçûë avec la même vivacité. Ainſi de deux idées contraires, il faut neceſſairement que l'une détruiſe l'autre;

la plus forte l'emporte, & il ne doit pas s'étonner, que tout l'avantage ſoit du côté de celle qui flatte les deſirs les plus violens de notre cœur, qui releve notre orgüeil, du plus peſant abatement, qui eſt la mort. Elle a encore pour elle les préjugez; elle a l'avantage de s'introduire dans notre eſprit, à l'inſçu de la raiſon; elle nous prend, pour ainſi dire, dès le berceau, & elle eſt déja grande, ferme, vigoureuſe, que la raiſon eſt à peine formée. Nos études, nos lectures, les exhortations de nos parens, tout nous inſpire cette prétenduë immortalité, & la penſée de la mort, qui eſt la ſeule choſe qui en peut diſſuader, eſt celle où nous nous arrêtons le

moins. Si nous y réflêchiſſons, c'eſt toûjours avec cette idée conſolante; & ainſi le poiſon ſe trouve preſque toûjours mêlé avec le remede. Le deſir de la gloire eſt un de ces deſirs généreux, que la Nature a mis dans notre cœur, ſans lui preſcrire aucunes bornes. Les Philoſophes appellent voïes univerſelles, ce deſir qui s'élance vers tout ce qui porte l'apparence du bien; c'eſt-à-dire, tout ce qui a quelque raport avec le bien veritable. Ces raports qui ne peuvent être détruits, ſans renverſer tout l'ordre de la Nature, ſont les cauſes innocentes de l'erreur de toutes nos paſſions. Cette opinion toute ridicule qu'elle eſt, ne laiſſe pas de produire de grands avan-

tages dans la ſuite ; & c'eſt un des plus puiſſans motifs dont on puiſſe ſe ſervir, pour exciter les hommes à la vertu. Avec quelle ſageſſe ne ſe conduit pas celui qui prend intérêt à tous les Jugemens de la poſterité, & qui s'imagine avoir autant d'Admirateurs ou de Cenſeurs, qu'il y aura d'hommes ſur la terre.

Je ne ſçai par quel endroit je me ſuis attiré le procedé violent que Furetiere a tenu à mon égard: mais je ne crois pas lui en avoir donné le moindre ſujet. Je lui aurois répondu ſur le même ton, ſi l'Academie ne m'avoit impoſé ſilence. J'avois déja commencé

à lui riſpoſter par un *Dialogue entre M. le Maître, & M. Deſpreaux*, dans lequel il m'eſt échappé pluſieurs invectives contre Furetiere. Il eſt preſqu'impoſſible de conſerver ſa tranquillité d'eſprit, & d'épargner un homme qui ne nous ménage en aucune maniere. Nous avons pourtant été Amis Furetiere & moi; ne m'en donne-t'il pas de belles preuves dans ſes écrits. Je n'ai pu lire qu'avec indignation certain endroit, où il dit, *qu'une bonne ſoupe nous racommodera.* Je n'ai jamais pris qu'un repas chez Furetiere, & il a mangé plus de dix fois chez moi. J'avois ſi peu envie qu'il m'en tint compte, & lui étoit ſi peu en état de me

les rendre, que toutes les fois que je le voïois, il me prioit ſimplement de lui dire le jour, que j'aurois le tems de venir dîner chez lui; ce qui n'étoit qu'un compliment de civilité, qu'il continua de me faire pendant un très-long-tems. Laſſé de m'entendre demander *le jour*, je le priai lui-même, en plaiſantant, de me dire *l'année ;* ce qu'il n'a jamais fait. Ainſi n'aïant point mangé de ſouppe chez lui, je ne ſai pas pourquoi il prétend me faire un grand régal d'une choſe que je n'aime point. Cette plaiſanterie a pourtant bien fait rire quelques perſonnes; & enfin j'en ai ri avec les autres, lorſque j'ai

vû que le Public étoit ſi grand amateur des plaiſanteries ; après une pareille approbation, ſi l'on pouvoit imaginer quelque choſe au-deſſous du rien, ce ſeroit aſſurément l'eſtime que je fais de la bonne ou de la mauvaiſe réputation que je puis avoir parmi les hommes. Cette belle reflexion ne m'empêchera pourtant pas, de vous reciter une deviſe que j'ai faite contre Furetiere : la voici: *Une araignée qui pend à ſon fil*, avec ce mot : *Lavora per impiccarſi*, & ces vers :

Je ne vis que de ſaleté,
Je ne me plais que dans l'ordure ;
Je ſuis l'horreur de la Nature,

Et fais un ouvrage empesté ;
Les Dieux dont je soüille l'image
Avec mon seul attouchement ,
M'ordonnent pour mon châtiment ,
De me pendre à mon propre ouvrage.

FIN.

Fautes à corriger.

PAge 15. Bourgeois, *lisez*, *Vourgeois.*

P. 28. à la ligne 10. le reste de la remarque doit être ainsi,

„ Ils étoient nommez *Barres*, ainsi que je le trouve dans le Roman de la Rose.

Les Cordeliers & les Barres,
Tant soient-ils gros & quarres.

„ On voit par ce dernier vers, qu'ils passoient dès ce tems-là pour de bons Compagnons, *Fortes pectore & armis*, tant soient-ils gros & quarres. Nous avons la ruë des Barres, ou Barrés, car ce Roman supprime toûjours l'accent circonflexe : en ce cas il faudroit dire quarrez.

P. 40. vers 7. Metail, *lisez*, *Metal.*

P. 48. l. 1. de qu'il, *lisez*, *de ce qu'ils.*

P. 55. l. 7. de tous beaux, *lis. de tous les beaux.*

P. 64. l. 2. pour marquer le renvoi de l'étoile *S. Amant.*

P. 66. vers 11. cependant, *lis. ce Pedant.*

P. 71. vers 12. hatards, *lis. batards.*

P. 84. vers 9. employer, *lis. employe.*

P. 122. l. 14. suppose, *lis. posé.*

P. 164. l. 15. pouvoit, *lis. pourroit.*

P. 169. On a oublié l'imitation en vers de l'Epigramme de l'Anthologie, dont on cite la pensée en prose.

Dessus une fourmie Austale fierement,
Faisoit voir un maintien, une noble posture,
Lorsqu'helas par malheur l'équilibre manquant,
L'insecte sous ses pieds fracasse sa figure,
Il se releve gravement.
Et loin que la douleur excite son murmure,
Il dit, pourquoi donc rire ? avec pareil fracas ;
Phaëton par sa chûte étonna la Nature,
N'est-il pas comme moi tombé des Cieux en bas.

P. 198. vers 1. goutoient, *lis. usoient.*

P. 200. vers 13. il est un meilleur, *lis. s'il est un meilleur.*

P. 203. manque ce vers après le 4.
Pas moins craintif sur l'artifice.

P. 204. vers 11. encore, *lis. encor.*

P. 209. vers 5.
Le Ciel veut si peu nous la reveler.
Lisez,
Le Ciel si peu veut, nous la reveler.

P. 221. l. 16. pieté, *lis. impieté.*

P. 235. Tems est de pleurer & de rire.
Lisez, *Tems de pleurer, & tems de rire.*

P. 241. vers 3. harpes & luth, *lis. harpes elus.*

Idem. vers 4. fort prude homme, *lis. prud'homme.*

Idem. vers 5. mais que dire, *lis. mais que penser.*

P. 248. l. 13. deviennent, *lis. devenoient.*

Ibid. l. 18. d'office, *lis. d'affine.*

P. 252. l. 16. oppoſeront, *l. oppoſent.*
Ibid. l. 17. ſera, *liſ. fait.*
P. 260. vers,

Si l'amour vit d'eſpoir, il meurt avec lui.

Liſez comme dans Corneille, Acte 1. Scene 2. du Cid.

Si l'amour vit d'eſpoir, il perit avec lui.

P. 296. l. 14. il n'y qu'à aimer, *liſ. il n'y a qu'à aimer.*
P. 308. l. 7. Codure, *liſ. Codurc.*
P. 309. l. 11. gruë, *liſ. grive.*
P. 320. l. 3. lui commanda, *liſ. elle lui commanda.*
P. 346. l. 17. cette paſſion, *liſ. mes paſſions.*
P. 348. l. 5. blics, *liſ. que.*
P. 353. l. 19. Cyncas, *liſ. Lyncas.*
P. 388. l. derniere, cette injuſte, *liſ. une injuſte.*
P. 404. l. 17. l'année premiere du Cyrus, *liſ.* l'année premiere du *Regne* de Cyrus, &c.



